



# **Emplois et valeurs de la particule *e* en gascon**

Une approche énonciative

Vivien DESPÉRIÈS

Sous la direction de Fabienne TOUPIN

Mémoire de Master 2

Mention : Sciences du langage

Spécialité : Linguistique avancée et description des langues

2021-2022



(UMR 7270, Universités d'Orléans et de Tours, CNRS, Bibliothèque Nationale de France)

## **Remerciements**

Je tiens en premier lieu à remercier ma professeure et directrice de mémoire, Madame Fabienne TOUPIN, pour son accompagnement, son implication dans ma formation, sa bienveillance et sa grande disponibilité malgré un calendrier que je devine très chargé. Ce sont d'abord ses enseignements qui ont éveillé puis nourri mon intérêt pour la linguistique, et à ce titre la place qu'elle a occupé dans mon parcours est très particulière. Je veux ici lui exprimer toute ma gratitude.

Je tiens également à remercier chaleureusement Monsieur Alain VIAUT, directeur de recherche émérite au CNRS, d'avoir accepté d'évaluer mon travail et de se déplacer pour faire partie du jury de soutenance de ce mémoire. Ma relation avec le gascon a toujours été essentiellement virtuelle, et je ne m'attendais pas à ce que cette relation puisse s'incarner d'une telle façon. Je suis sincèrement honoré qu'il constitue mon premier vrai contact avec le monde gascophone et lui renouvelle mes remerciements.

Je veux enfin remercier ma famille pour sa présence et son soutien sans faille, sans lesquels je n'aurais pas pu mener ce travail à terme.

## Résumé

L'un des traits linguistiques les plus spécifiques du gascon est l'existence d'un paradigme de particules préverbaux, appelées « particules énonciatives » ou simplement « énonciatifs », que l'énonciateur emploie pour exprimer différentes attitudes vis-à-vis de la relation prédicative. L'objectif de ce travail est de proposer une approche énonciative de ce phénomène à travers l'étude d'un marqueur précis, la particule *e*, que l'on présente généralement comme la particule des énoncés interrogatifs. Nous allons pourtant essayer de montrer que son rôle dans la langue dépasse largement le cadre de l'interrogation. Pour ce faire, nous analyserons des énoncés afin d'essayer de déterminer ses conditions d'apparition et de neutralisation, les effets de sens produits par son insertion et son rôle dans la modalisation des relations prédicatives.

**Mots clés :** Gascon ; Occitan ; Particules énonciatives ; Modalité ; Énonciation

## Abstract

*One of the most peculiar linguistic features of Gascon is the existence of a paradigm of preverbal particles called « enunciative particles », or simply « enunciatives », used by the utterer to express different types of attitudes about the predicative relation. This research aims at offering an enunciative approach of this phenomenon through the study of a specific marker, the particle *e*, which is generally interpreted as the particle of interrogative clauses. Yet, we will try to demonstrate that its role in the language goes well beyond the boundaries of interrogation. To this end, we will analyse utterances in order to identify the conditions under which it occurs and those under which it cannot, the semantic effects produced by its presence, as well as the role it plays in modalizing predicative relations.*

**Key words :** Gascon ; Occitan ; Enunciative particles ; Modality ; Enunciation

## Abréviations :

<b>ENC</b> : Énonciatif	<b>FUT</b> : Futur	<b>SUB</b> : Subjonctif	<b>M</b> : Masculin
<b>INF</b> : Infinitif	<b>IMPF</b> : Imparfait	<b>COND</b> : Conditionnel	<b>F</b> : Féminin
<b>PPAS</b> : Participe passé	<b>PS</b> : Passé simple	<b>NEG</b> : Négation	<b>SG</b> : Singulier
<b>PRES</b> : Présent	<b>IMPER</b> : Impératif	<b>PNEUTRE</b> : Pronom neutre	<b>PL</b> : Pluriel
<b>INTERJ</b> : Interjection	<b>CSUB</b> : Conjonction de subordination	<b>AUX</b> : Auxiliaire	

## Table des matières :

<b>Remerciements.....</b>	<b>2</b>
<b>Résumé / Abstract &amp; Abréviations.....</b>	<b>3</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>6</b>
<b>1 – Présentation du paradigme des énonciatifs.....</b>	<b>22</b>
1.1 – Distribution dialectale.....	22
1.2 – Délimitation du système.....	23
1.3 – Fonctionnement général.....	25
1.3.1 – Distribution syntaxique : conditions d'apparition et de neutralisation.....	25
1.3.2 – Limites des règles générales de distribution.....	29
1.4 – Un phénomène au contact des espaces basque et roman.....	32
1.5 – Les énonciatifs, outils syntaxiques ou pragmatiques ?.....	35
1.5.1 – Les particules comme marqueurs du type de phrase.....	35
1.5.2 – Impasses de la classification traditionnelle.....	37
1.5.3 – Évolutions et perspectives.....	38
1.6 – Les spécificités de la particule <i>e</i> .....	39
Bilan de chapitre.....	41
<b>2 – La particule énonciative <i>e</i> en proposition principale et indépendante.....</b>	<b>42</b>
2.1 – Dans les énoncés interrogatifs.....	43
2.1.1 – Le rôle de <i>e</i> dans la construction des questions fermées.....	43
2.1.2 – <i>que</i> en énoncé interrogatif.....	50
2.1.3 – <i>be</i> en énoncé interrogatif.....	60
2.1.4 – Souligner une forme de politesse ? <i>se</i> en énoncé interrogatif.....	64
Bilan.....	65
2.2 – En introduction d'une proposition optative.....	66
2.2.1 – Distribution et interprétation.....	66
2.2.2 – Quel type de relation entre <i>e</i> et <i>si/se</i> ?.....	71
Bilan.....	73
2.3 – En incise devant un verbe de parole.....	74
2.3.1 – Quelle valeur modale ?.....	75
2.3.2 – Marqueur évidentiel ? Pronom démonstratif à valeur anaphorique ?.....	79
Bilan.....	83
2.4 – Autres emplois potentiels.....	85
2.4.1 – Dans des propositions exprimant le doute, l'incertitude ou la mitigation.....	85
2.4.2 – Dans des propositions en rupture temporelle avec T <sub>0</sub> ?.....	88
Bilan.....	92
Bilan de chapitre.....	92
<b>3 – La particule énonciative <i>e</i> en proposition subordonnée.....</b>	<b>96</b>
3.1 – En introduction d'une protase.....	96
Bilan.....	101
3.2 – Entre le subordonnant et le verbe.....	103
3.2.1 – La question de la pertinence de l'approche énonciative.....	103
3.2.2 – Construire le cadre spatio-temporel de la réalisation de la RP.....	108

3.2.3 – Marquer une distance entre l'énonciateur et la réalisation de la RP.....	111
3.2.4 – <i>que</i> en subordonnée : traduire l'immuabilité et l'intemporalité.....	118
3.2.5 – Devant un verbe de dire, croire & savoir.....	120
3.2.6 – <i>e</i> pour exprimer l'hypothèse.....	125
3.2.7 - En rappel du subordonnant ?.....	128
Bilan.....	135
3.3 – Neutralisation des énonciatifs dans les énoncés négatifs.....	136
3.3.1 – La fonction assertive de la négation.....	138
3.3.2 – Renforcer l'assertion négative ou construire un sens de fatalité.....	141
3.3.3 – La particule <i>e</i> dans les énoncés négatifs.....	143
Bilan.....	145
Bilan de chapitre.....	145
<b>Conclusion.....</b>	<b>149</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>157</b>

## **Introduction**

Travailler sur le gascon depuis la Vallée de la Loire ne relève pas nécessairement de l'évidence, mais porter une langue régionale hors des limites de son royaume a aussi quelque chose de grisant. Issu d'une famille en partie originaire des Landes et de la Chalosse, où je ne me rendais qu'occasionnellement durant mon enfance, je me souviens m'être toujours posé des questions sur les mots que j'y entendais : je me demandais, par exemple, pourquoi ma grand-mère disait *adieu* pour dire *bonjour*. Ces questions m'ont quitté lorsque j'ai quitté la Gascogne, pour ressurgir une dizaine d'années après à travers mon intérêt pour la généalogie. C'est en découvrant les étranges patronymes flamands et gascons de mes ancêtres que j'ai pris conscience, avec émerveillement mais aussi avec une forme de violence, de l'existence des langues régionales : a priori ces gens ne parlaient pas la même langue que moi, et plus que deux ou trois petits siècles, c'est cela qui nous sépare. Plus tard, ma rencontre avec la linguistique en licence puis en master a confirmé et amplifié mon intérêt pour la question des langues régionales, et particulièrement pour le gascon. À mon besoin de me réapproprier un héritage dont j'avais l'impression d'avoir été privé s'ajoutait désormais une curiosité scientifique pour une langue qui m'interpelait.

Le gascon est une langue occitano-romane traditionnellement parlée dans le sud-ouest de la France, dans une zone qui correspond très schématiquement au

« triangle aquitain » (délimité au nord par l'estuaire de la Gironde, à l'est par la Garonne, à l'ouest par la côte Atlantique et au sud par les Pyrénées), ainsi que dans la comarque du Val d'Aran située dans la Communauté autonome de Catalogne en Espagne, où il a un statut de co-officialité. En France, les données sur le nombre de locuteurs manquent, et les évaluations sont généralement faites à l'échelle départementale ; une enquête réalisée par le Département des Pyrénées-Atlantiques (2018) révèle que « 14% des habitants du département des Pyrénées-Atlantiques déclarent parler sans difficulté ou suffisamment le béarnais / le gascon / l'occitan pour tenir une conversation simple ». Derrière ce chiffre se cache une grande disparité en fonction de l'âge des personnes interrogées : si chez les individus âgés de 45 ans et plus, 33% déclarent le comprendre et 22% déclarent le parler, ces pourcentages tombent respectivement à 5% et 3% chez les individus de moins de 45 ans. Dans le Val d'Aran, en Espagne, 78.2% des personnes de plus de 15 ans interrogées déclarent le comprendre, et 56.8% déclarent le parler, selon une enquête réalisée par l'*Institut d'Estadística de Catalunya* (2008).

Comme nous le verrons plus loin, l'intuition du locuteur natif occupe une place importante dans le fonctionnement du phénomène que nous avons pris pour sujet. C'est à ce titre qu'il nous semble nécessaire de présenter la situation de diglossie dans laquelle se trouve le gascon et l'ensemble des langues régionales de France métropolitaine.

Dans les représentations collectives, la France en tant qu'État semble indissociable de la langue française. Pourtant, de par la situation géographique de son territoire métropolitain et son histoire coloniale, la France est au carrefour des mondes latin, germanique, celtique, polynésien, caribéen, sudaméricain... Cette spécificité s'incarne dans sa diversité linguistique, qui est considérable : on y parle des langues indo-européennes, qu'elles soient germaniques (platt, alsacien, flamand...), latines (langues d'oïl, corse, catalan, occitan, franco-provençal...) ou celtiques (breton), mais aussi le basque, des langues austronésiennes dont des langues polynésiennes (tahitien, futunien...) et des langues kanak (drehu, nengone...), des langues amérindiennes (kali'na, tupi-guarani...), des créoles (réunionnais, guyanais, martiniquais...)... En 1999, le fameux rapport Cerquiglini recensait 75 langues régionales – un chiffre qui, bien sûr, peut être réévalué (à la baisse comme à la hausse) en fonction de la méthodologie ou de la définition de *langue* que l'on adopte, mais qui invalide dans tous les cas l'image d'une France monolingue.

Pourquoi, dès lors, cette image subsiste-telle ? Le statut de *lingua franca* européenne dont a bénéficié le français aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, décrit par Wright (2006), a certainement participé à la construction de ce mythe ; de plus, la politique linguistique de la France s'est souvent inscrite dans un rapport de conflictualité vis-à-vis des langues régionales. Si la promulgation en 1539 de la célèbre Ordonnance de Villers-Cotterêts, qui déclare la primauté du français dans les documents relatifs à la justice et à l'administration, visait avant tout à



supplanter l'usage du latin dans la vie publique, selon Favereau (1994 : 75-84) à partir de la Révolution la multiplicité des idiomes est combattue activement. Des figures du club des Jacobins s'attachent à promouvoir la standardisation linguistique et la généralisation du français. Elles justifient cette attitude par une nécessité de rendre les textes de loi et la vie politique accessibles à l'ensemble de la population, mais aussi par une conception essentialiste qui fait des langues régionales des vestiges de la féodalité et du français la langue de la Révolution. Ainsi Bertrand Barère de Vieuzac dit-il, à l'occasion du *Rapport du Comité de salut public sur les idiomes* de 1794 : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton ; l'émigration et la haine de la République parlent allemand ; la contre-révolution parle l'italien, et le fanatisme parle le basque ». C'est dans la même logique qu'Henri Grégoire, dit l'abbé Grégoire, présentant la même année à la Convention son rapport au titre évocateur (*Rapport sur la Nécessité et les Moyens d'anéantir les Patois et d'universaliser l'Usage de la Langue française*), appelle à « consacrer au plus tôt, dans une République une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté ». Surtout, en 1881, les lois Jules Ferry entérinent la systématique du français à l'école, et aujourd'hui de nombreux témoignages relatent les humiliations qui étaient infligées aux enfants surpris à parler *patois* dans l'enceinte des établissements scolaires. Cette perte d'espace d'expression dans la vie publique et cette dévaluation sociale des langues régionales menèrent à un arrêt brutal de leur transmission.

Aujourd'hui, le français est la seule langue officielle du pays. Les langues

régionales restent essentiellement sans statut ; depuis 2008, la Constitution leur reconnaît tout de même une valeur culturelle et patrimoniale. Du fait de cette histoire et de cette tradition, passées et présentes, le nombre des locuteurs de langues régionales métropolitaines est désormais très faible. Ainsi selon une enquête de l'OPLO (*Ofici Public de la Lengua Occitana*) publiée en 2020, l'occitan, classé « en danger sérieux de disparition » par l'UNESCO, est parlé par 7% de la population dans son aire historique (Nouvelle-Aquitaine, Occitanie et Val d'Aran, le gascon étant assimilé à l'occitan et inclus dans l'étude). Encore une fois, cette moyenne recouvre des réalités très différentes selon les territoires, puisqu'en France les chiffres varient de 2 à 22% en fonction du département, tandis qu'ils atteignent 62% dans le Val d'Aran.

Du fait de la chute du nombre de locuteurs, conséquence de cette situation de diglossie généralisée, les langues régionales tendent à perdre en partie leur fonction de communication. Gardy et Lafont (1981 : 75-91) envisagent la diglossie comme une situation de conflit masqué entre une langue dominante et une langue dominée, la première s'assurant que la seconde ne puisse lui faire concurrence en prenant soin d'institutionnaliser sa relégation aux plans de la culture et du folklore :

La socialité perdue ou très largement entamée de la parole est ainsi compensée par une spectacularisation intense, d'autant plus théâtralisée qu'elle veut masquer un vide, une absence. Le fonctionnement diglossique devient ici un jeu, une sorte de scène sur la scène quotidienne du langage, et le locuteur se transforme, pour quelques minutes, en acteur de sa propre dépossession, acteur nostalgique, donc distancié. Il faut inventer un lieu pour une langue qui n'en connaît plus, ou plus guère ; un lieu de la récupération immédiate, où les hiérarchies sont soudain gommées, où le temps du récit succède au temps de l'histoire. [Gardy et Lafont *ibid.*]

Selon les auteurs, la diglossie est un conflit que l'on refuse de qualifier comme tel, parce que l'emploi de ce terme supposerait que deux langues d'une même nature se livrent une bataille à l'issue incertaine (et dont les enjeux seraient l'influence, le prestige, la visibilité, le nombre de locuteurs...) ; or il n'est pas question d'accorder aux deux langues une même nature, et le fonctionnement diglossique se veut « intégrateur », promeut une « complémentarité » des deux systèmes. Les deux langues auraient leur place dans la société, mais une place différente – la langue dominante serait utilisée dans les relations formelles (vie publique, enseignement, médias de masse), et la langue dominée, dans les relations informelles (cadre privé, registre familial, pratiques culturelles). Sauzet (1989) abonde dans ce sens :

Le patois c'est à la fois l'autre langue et autre chose qu'une langue. La dissemblance des termes exclut le conflit, car le conflit suppose la concurrence et donc l'équivalence en droit. D'où une linguistique du conflit sans conflit apparent.

Cette supposée différence de nature entre la langue dominante et la langue dominée nous renvoie au sujet qui nous intéresse et à l'éternelle question de la dénomination : qu'est-ce que le gascon ? Doit-on parler de *langue*, de *dialecte*, ou bien encore de *patois* ? Ces distinctions ne se font pas toujours sur la base de la seule linguistique. Si l'on s'en tient à la définition qui fait de la langue un code, un système de signes dont le fonctionnement est régi par des règles et qui permet la production et la réception d'énoncés au sein d'une communauté dans laquelle ce code est partagé, alors tout ce que l'on peut qualifier de *dialecte* ou de *patois* est fondamentalement une langue. En réalité, la différence entre une langue et un

dialecte repose sur des critères extérieurs au système linguistique en lui-même : le nombre de locuteurs, l'existence ou non d'une tradition littéraire prestigieuse, le degré d'autonomie politique de la communauté linguistique concernée, le degré d'intercompréhension avec d'autres parlers, la parenté génétique... Souvent, ce sont les relations qu'entretient le parler avec d'autres parlers qui sont en jeu. Pour Ducrot et Todorov (1972 : 80), un dialecte ou un patois est « un parler régional [...] à l'intérieur d'une nation où domine officiellement (c'est-à-dire, au regard de l'administration, de l'école, etc.) un autre parler ». Selon eux, on n'utilise les termes de dialecte ou de patois que pour des parlers apparentés génétiquement à la langue officielle, « ce qui ne signifie en rien que les premiers soient dérivés de la seconde, qu'il y ait d'elle à eux une filiation ». Un dialecte est donc une langue qui est dans un rapport de diglossie avec une autre langue qui lui est apparentée.

Où se situe la relation entre le gascon et l'occitan central (ou languedocien) vis-à-vis de cette définition ? D'un point de vue linguistique, qu'est-ce qui fait la spécificité du gascon dans l'ensemble occitan ?

Au-delà du lexique, le gascon se distingue d'abord par la phonologie : l'aspiration de la fricative labio-dentale sourde qui se traduit par un passage du [f] latin à [h] (en gascon *hemna* ['hemnə], en languedocien *femna* ['fennə], en français *femme*), la chute du [n] intervocalique (en gascon *haria* [ha'riə], en languedocien *farina* [fa'rinə], en français *farine*) l'apparition d'un [ar] prosthétique devant [r] initial (en gascon *arriu* [a'rriw], en languedocien *riu* ['riw], en français *rivière*)...

L'autre différence majeure est l'existence en gascon d'un système de particules énonciatives – c'est sur ce phénomène que porte ce travail. De nombreux linguistes, dont Bec (1967 : 52), expliquent ces spécificités par la piste du « substrat aquitain », le gascon étant un idiome roman qui s'est développé au sein d'une population qui parlait initialement une langue proto-basque.

Chambon et Greub (2003) ont démontré que les traits définitoires du protogascon étaient fixés dès l'an 600 au plus tard ; l'individuation du gascon s'est donc faite avant celle du reste du domaine dit occitan, ce qui exclut tout rapport de filiation avec le languedocien par exemple. Selon eux, ce n'est que plus tard que l'occitan et le gascon se sont rapprochés ; synchroniquement on constate leur proximité, mais il faut alors être conscient qu'une unité occitan-gascon ne pourrait être que « négativo-passive ». Cette proximité reste d'ailleurs relativisée par certains auteurs, comme Bec (1967: 47) pour qui « le gascon constitue, dans l'ensemble occitano-roman, une entité ethnique et linguistique tout à fait originale, au moins autant, sinon davantage, que le catalan » ; ou encore Allières (2001 : 17), pour qui le gascon est un « occitan relativement aberrant et lié à l'ibéro-roman par plus d'un trait ».

Cette dernière question du groupe de langues ne fait d'ailleurs pas l'unanimité non plus. Traditionnellement, les langues occitanes, gascon compris, sont incluses dans le groupe gallo-roman, et le catalan dans le groupe ibéro-roman ; or l'occitan

et le gascon étant clairement plus proches du catalan que des langues d'oïl, cette classification semble davantage liée à des considérations historico-géographiques et politiques (prenant en compte, notamment, l'appartenance de la communauté linguistique à un État-nation) – considérations qui ne sont de toute façon pas étrangères au concept même de *gallo-roman*, le terme de *Gaule* n'ayant jamais renvoyé à un territoire uniforme sur le plan ethnique ou linguistique. C'est pourquoi Bec (1967 : 53) a proposé un groupe *occitano-roman*, dans lequel il inclut « l'occitan moyen, le nord-occitan, le gascon et le catalan ». Il parle également de *diasystème*, que Bianchi et Viaut (1995 : 148) définissent comme un « système de niveau supérieur à une variante locale ou régionale » caractérisé par la « mise en évidence de traits communs en synchronie et/ou en diachronie justifiant l'ordonnancement de ces derniers en un système cohérent » – des traits comme l'intercompréhension des parlers, par exemple.

Enfin, la question de la norme graphique à adopter est également source de désaccord. Deux graphies coexistent aujourd'hui : la graphie classique et la graphie moderne. La première est dite classique parce qu'elle reprend en grande partie les codes de la graphie qui était d'usage dans les textes médiévaux, et se veut être une norme standardisée permettant une codification commune de tous les parlers du domaine occitan (gascon compris) en dépit des variations phonologiques.

La graphie moderne est une graphie phonétique qui retranscrit les phonèmes en

se basant sur le système de notation du français. Ainsi, [gas'kuɲɔ] (en français *Gascogne*) s'écrit *Gasconha* en graphie classique et *Gascougne* en graphie moderne. Les partisans de la graphie classique font valoir la nécessité de proposer une graphie standardisée pour donner à l'ensemble occitan des chances de survie face à l'hégémonie du français ; de plus, le choix d'une tradition graphique héritée de la prestigieuse littérature médiévale occitane permettrait d'accroître son rayonnement culturel – ainsi, pour Guillorel et Sibille (1993 : 294), la graphie classique est « la graphie d'une langue de culture qui restaure la langue d'oc dans sa dignité ». Les défenseurs de la graphie moderne, eux, voient dans la graphie classique une volonté plus ou moins cachée de standardiser la langue et pas seulement la graphie, d'aboutir à la création d'un *occitan* purement artificiel, au détriment de parlers locaux et régionaux parfois millénaires ; ils rejettent également une codification médiévale qu'ils estiment archaïque et dont la complexité constituerait un frein à l'apprentissage. Ce rejet de la standardisation concerne autant l'effacement du gascon face à l'occitan central que l'effacement des idiomes de type gascon face à un éventuel *gascon standard* : en effet, le gascon n'est pas une langue standardisée, et le terme lui-même renvoie moins à une langue normée qu'au continuum formé par l'ensemble des parlers qui partagent au moins en partie les traits définitoires que nous avons présentés plus haut.

En ce qui nous concerne, nous ne pensons ni pouvoir ni devoir nous prononcer en faveur d'une dénomination ou d'une norme graphique. Nous utiliserons

simplement le terme *gascon* pour nous référer au système linguistique qui nous intéresse. Nous faisons ce choix par commodité, et parce que le phénomène que nous allons étudier est propre au parler gascon et n'est pas présent dans les autres parlers du diasystème occitan, il nous paraît donc justifié d'utiliser un terme qui rend compte de l'individualité de la langue. Nous serons également amenés à employer celui de *dialecte* pour désigner les différents parlers locaux qui présentent les traits définitoires du gascon. Nous retranscrirons les énoncés tels qu'ils sont trouvés dans nos sources, sans faire de distinction entre graphie classique et graphie moderne.

En gascon, l'énonciateur dispose d'un ensemble de morphèmes qu'il peut introduire en position préverbale pour exprimer des attitudes vis-à-vis de la relation prédicative. Ces morphèmes, ou « particules énonciatives » (voire simplement « énonciatifs » – nous utiliserons les deux termes de manière indifférenciée) selon la terminologie qui s'est imposée dans la littérature, se sont organisés en un véritable paradigme. Très concrètement, pour le non-initié, cela revient souvent à remarquer la présence de *que* et de *e* devant la plupart des verbes conjugués, sans trop savoir ce qu'ils expriment ni comment il faut les employer.

À l'origine de ce travail, il y a la difficulté de l'apprenant. Les grammaires et les méthodes d'apprentissage ont tendance à faire une description du fonctionnement



des particules énonciatives qui ne correspond pas à ce que l'on observe dans les occurrences. En effet, leur distribution est traditionnellement rapportée à la seule question des types de phrase : chaque particule serait la marque d'un type de phrase bien précis, et il existerait ainsi la particule des phrases interrogatives, celle des phrases déclaratives, celle des phrases exclamatives... Pourtant, comme nous le verrons en 1.5, cette explication ne permet pas de rendre compte du comportement des énonciatifs dans de nombreux cas, et plusieurs emplois se situent clairement en dehors de cette grille de lecture.

Pour Pusch (2000b : 625), les particules énonciatives correspondent à ce que Longacre (1967) appelle les « particules mystères » que le locuteur emploie « *with complete assurance but is unable to verbalize anything very concrete as to their meaning or function* » (« avec une assurance absolue mais sur lesquelles il serait incapable d'exprimer quoi que ce soit de très concret en ce qui concerne leur sens ou leur fonction » [nous traduisons]). C'est donc l'intuition du locuteur natif qui serait la clé de la compréhension de ce phénomène. Pour Adamczewski (1995 : 10), qui étudie l'acquisition de la langue maternelle à travers l'observation du développement du langage chez sa petite-fille, l'enfant et le linguiste font essentiellement le même travail en ce que l'un comme l'autre cherchent à « percer le code » utilisé par les locuteurs : ils partent de ce qui est énoncé, de ce qui est observable, pour essayer de remonter jusqu'aux sens et aux « principes de fonctionnement premiers », dans le but, chez l'enfant, de s'approprier ce code et de pouvoir à son tour produire des énoncés, et, chez le linguiste, de comprendre le

fonctionnement du langage humain. Dans le cas des particules énonciatives du gascon, cependant, le problème se pose avec une certaine gravité : comment percer le code si l'on n'a plus accès à ses détenteurs ? La plupart des locuteurs natifs du gascon sont désormais âgés, et si la compréhension du sens et du fonctionnement des énonciatifs repose sur l'analyse de l'emploi instinctif de ces locuteurs, alors notre objet d'étude pourrait bien disparaître en même temps que la génération des derniers gascophones natifs. Il faut parvenir à saisir les principes sous-jacents au système des particules énonciatives pour pouvoir permettre la transmission de ce trait linguistique, qui constitue l'une des spécificités les plus remarquables du gascon au sein du diasystème occitan.

C'est dans cette perspective que nous nous proposons d'étudier le paradigme des énonciatifs du gascon dans le cadre de l'approche énonciative, développée notamment par Benveniste (1966), qui l'a introduite en France, et Culioli (1991), le fondateur de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE). Cette approche préconise de s'éloigner du principe d'immanence et d'étudier la langue en l'inscrivant dans ses conditions de réalisation, en mobilisant à cette fin aussi bien la pragmatique que la syntaxe, la morphologie, la phonologie... Elle met en avant le rôle de la situation d'énonciation et de l'implication, dans toute la force de sa subjectivité, de l'énonciateur dans la création du sens de l'énoncé. Bouscaren (1991 : 6-7) rappelle que l'énonciateur construit son énoncé depuis un repère précis, la situation d'énonciation, qui se décompose en deux variables : le

sujet énonciateur (noté  $S_0$ ) et le moment de l'énonciation (noté  $T_0$ ). L'implication de l'énonciateur dans son énoncé s'observe également à travers l'attitude qu'il exprime par rapport au contenu qu'il propose, mais aussi par rapport à son co-énonciateur et au sujet de son énoncé. Les marqueurs grammaticaux (de modalité, de temps, d'aspect, de détermination, etc.) sont les traces visibles de toutes ces opérations de repérage, de modalisation... Un marqueur n'est la trace que d'une seule et même opération (on parle d'opération invariante, ou d'opération unique) ; cependant le sens d'un énoncé ne correspond pas à la somme des sens invariants de tous les marqueurs qui le composent, puisqu'un marqueur prend une valeur spécifique en fonction du contexte dans lequel il s'insère et des autres marqueurs avec lesquels il interagit. Le marqueur produit alors ce que Guillaume (1919 : 42) appelle des effets de sens, « qui dépendent pour le moins autant de la matière toujours changeante, insérée dans le cadre que du cadre même ».

Notre travail portera spécifiquement sur la particule énonciative *e*. Il consistera à partir des énoncés relevés dans nos sources pour identifier et analyser les différents emplois de *e*, puis à partir de l'analyse de ces emplois et des effets de sens constatés pour peut-être parvenir à saisir l'identité de la particule et à déterminer l'opération unique qu'elle marque en gascon. Si nous avons choisi d'étudier cet énonciatif précis, c'est parce que, comme nous le verrons en 1.6, il nous paraît problématique à plusieurs égards. Tout d'abord, il semble connaître une multitude d'emplois assez différents en termes de comportement syntaxique,

de fonction et de valeur ; ensuite, de par ses caractéristiques comme phonème, il est très sensible à l'élision ou à l'omission, et se trouve dans un rapport d'homonymie avec d'autres formes qui ne font pas partie de son paradigme, ce qui peut faire obstacle à son observation et à son interprétation.

Notre corpus se compose de trois sources écrites et d'une source orale (voir la bibliographie) ainsi que d'occurrences empruntées à des auteurs qui les mobilisent dans leurs analyses (la source de ces exemples sera alors précisée à droite de l'énoncé original). Dans la mesure du possible, les traductions en français des énoncés gascons seront celles fournies par les auteurs ; si la source ne présente pas de traduction ou que nous procédons à des manipulations de l'énoncé, et que nous sommes à l'origine de la traduction, celle-ci sera précédée du caractère « ^ ».

Dans un premier chapitre, nous présenterons le fonctionnement et les caractéristiques des particules énonciatives dans leur ensemble, ainsi que l'état des connaissances à leur sujet et les différentes approches dont elles ont fait l'objet dans la littérature scientifique. Nous exposerons ainsi leur répartition dialectale dans le continuum gascon, leur distribution syntaxique, leur traitement dans les grammaires, et les problèmes liés à leur interprétation, voire même à la délimitation du paradigme qu'elles constituent.

Le reste de ce travail sera consacré à l'identification et à l'étude des différents emplois de la particule *e*. Il sera structuré sur la base de la distinction entre proposition principale ou indépendante et proposition subordonnée ; nous avons

fait le choix de cette organisation en raison des importantes différences, notamment distributives, qui sont censées exister en fonction de cette distinction, comme nous le verrons en 1.3.1. Dans notre deuxième chapitre, nous étudierons donc les différents emplois de la particule *e* dans les propositions principales et indépendantes ; dans notre troisième et dernier chapitre, nous mènerons ce même travail vis-à-vis de *e* dans les propositions subordonnées.

## **1 – Présentation du paradigme des énonciatifs**

### **1.1 – Distribution dialectale**

Si le recours à ces marqueurs préverbaux est souvent considéré comme l'une de ses spécificités les plus saillantes au sein du groupe occitano-roman, il ne faut pas oublier que le gascon, comme nous l'avons expliqué en introduction, n'est pas une langue standardisée. Cette caractéristique se reflète dans la distribution dialectale des particules, et il ne faut pas faire de l'existence de ce paradigme un trait plus systématique dans l'espace gascophone qu'il ne l'est en réalité. Les énonciatifs ne sont véritablement inconnus que dans les parlers les plus septentrionaux (Médoc, Gironde) et les plus orientaux (Couserans, dans l'ouest de l'Ariège). On les rapporte dans tout le reste de la Gascogne, mais ils se font plus sporadiques et facultatifs au fur et à mesure que l'on s'éloigne du sud-ouest du territoire, comme l'illustrent les différents isoglosses commentés par Marcus (2010 : 240-243). Les données disponibles à ce sujet concernent principalement la distribution de *que*, de loin la particule la plus commune, mais des relevés existent pour l'ensemble des unités, et leurs isoglosses correspondent peu ou prou à celui de *que*. C'est donc dans le Béarn et en Bigorre que le recours aux énonciatifs est le plus fort et le plus systématique dans certains contextes, selon Suïls et Ribes (2015 : 551).

## 1.2 – Délimitation du système

Les particules énonciatives du gascon forment un système dont les frontières font débat et la littérature peine à s'accorder sur la liste des éléments qui le constituent. Les critères d'appartenance mobilisés par les auteurs peuvent être multiples : comportement syntaxique, distribution dialectale, degré de grammaticalisation, origines...

Fossat (2006 : 160-161) indique que *be* est de toute évidence issu du latin *bene*, qui a donné *bien* en français et *ben* en gascon, de même sens, tandis que *ja* provient du latin *iam/jam*, adverbe assertif temporel et modalisateur auquel le français doit notamment *déjà* et *jamaïs*. Cela a pu amener certains auteurs à les considérer avant tout comme des adverbes ; c'est le cas de Darrigrand (1971 : 56) mais aussi de Pusch (2002a : 112), qui l'exclut du paradigme des énonciatifs. Cependant, nous aimerions faire valoir que les particules énonciatives se sont *constituées* en système, ce qui ne signifie en rien qu'elles doivent être issues de racines appartenant à une seule et même catégorie grammaticale. Et pour cause, si l'on estime que l'énonciatif *que* vient probablement du complémenteur *que*, l'origine de *e*, par exemple, est beaucoup plus problématique, et tous les spécialistes ne s'accordent pas sur une même étymologie (voir 2.2.2). L'origine adverbiale de *be* et *ja* ne paraît donc pas pertinente pour les disqualifier en tant que composantes du paradigme des énonciatifs. De plus, les morphèmes *be* et *ja*

partagent les propriétés distributionnelles de *que* et *e*, et sont neutralisés dans les mêmes contextes (en présence d'une autre particule énonciative, devant un verbe à l'impératif, devant un subordonnant...). Enfin, ils ne sont pas employés dans la position préverbale typique des énonciatifs en dehors de l'isoglosse du paradigme, ce qui semble indiquer leur intégration dans ce dernier.

Si les linguistes ne sont pas unanimes sur la délimitation de ce paradigme, une tendance semble se dégager. Lorsque Marcus (2010 : 33) compare les études et les méthodes de référence sur la base des particules qu'elles reconnaissent, il en ressort que quatre morphèmes sont acceptés comme particules énonciatives de manière régulière : *que*, *e*, *be*, *ja*. C'est donc cette délimitation que nous emploierons :

Tableau 1 : Les particules énonciatives du gascon

	<b>QUE</b>	<b>E</b>	<b>BE</b>	<b>JA</b>
<b>Forme pleine</b>	<i>que (que/ké)</i>	<i>e (e/é)</i>	<i>be (be/bé)</i>	<i>ja (ya)</i>
<b>Forme élidée</b>	<i>qu' (qu'/k')</i>	-	<i>b' (b')</i>	<i>ja, j' (ya, y')</i>
<b>Transcription phonétique</b>	[ke], [k]	[e]	[be], [b]	[ʒa]
<b>Modalité marquée</b>	Assertion	Interrogation	Exclamation	Exclamation appuyée

Dans le tableau 1, les particules sont montrées dans leurs formes pleines (monosyllabiques) et élidées (le plus souvent asyllabiques) devant une voyelle. La transcription en graphie moderne est notée entre parenthèses. La ligne « Modalité marquée » renvoie aux classifications traditionnelles que l'on trouve dans bon



nombre des grammaires et des méthodes d'apprentissage : elle ne prétend en aucun cas se référer à des réalités proches de la recherche ou à des identités qui feraient l'unanimité chez les linguistes.

### 1.3 – Fonctionnement général

#### 1.3.1 – Distribution syntaxique : conditions d'apparition et de neutralisation

Les particules énonciatives sont placées en position préverbale, ou plus précisément devant le nœud verbal, puisque, comme l'explique Sibille (2017 : 12), les pronoms clitiques compléments peuvent s'intercaler entre la particule et le verbe. Le gascon étant, comme la plupart des autres langues romanes, une langue à sujet nul qui n'exprime le pronom personnel sujet que pour lui donner une valeur d'insistance, les sujets précédant les particules sont principalement lexicaux. Cela revient souvent à retrouver le marqueur à l'initiale de la proposition :

(1) *Que pòdes tirar l'escala.*

Ø	<b>que</b>	<b>pòd-es</b>	tir-ar	l' escala
---	------------	---------------	--------	-----------

(tu)	ENC	pouvoir-2SG.PRES	enlever-INF	l' échelle
------	-----	------------------	-------------	------------

*Tu peux enlever l'échelle.*

(2) *La mair **que's** lhèva sana et lègre.*

la mair **que** 's **lhèv**-a sana e lègre

la mère **ENC** **se lever**-3SG.PS guérie et légère

*La mère se leva saine et légère.*

Ainsi dans (1), l'énonciatif *que* est en position initiale devant le verbe conjugué, le pronom personnel sujet pouvant alors être noté Ø. Dans (2), *que* suit le sujet lexical et est séparé du verbe par le pronom réfléchi *se* (ici sous sa forme enclitique 's).

L'emploi de ces énonciatifs est conditionné structurellement par plusieurs facteurs. Si certains de ces facteurs (notamment ceux liés à l'environnement phonétique) ne sont pertinents que pour des énonciatifs précis, nous pouvons dégager des principes généraux qui régissent la distribution de l'ensemble des particules.

Notons tout d'abord que, comme l'indique Karenova (2005 : 2-4), les particules énonciatives ne peuvent marquer que les verbes conjugués : les infinitifs, les participes passés et les participes présents ne sont pas concernés par le phénomène. De plus, les particules énonciatives sont mutuellement exclusives au sein d'une même proposition. Un même verbe conjugué ne peut pas admettre deux énonciatifs, comme l'illustrent ces exemples :

(3)

a. ***Que** souy estat surprés.*

**que**    s-ouy                esta-t                surprés

ENC    être-1SG.PRES    être-PPAS.M.SG    surpris

*J'ai été surpris.*

b. ***Be** souy estat surprés !*

**be**    s-ouy                esta-t                surprés

ENC    être-1SG.PRES    être-PPAS.M.SG    surpris

***^Que** j'ai été surpris !*

c. ***^\*Que be** souy estat surprés !*

**que**    **be**    s-ouy                esta-t                surprés

ENC    ENC    être-1SG.PRES    être-PPAS.M.SG    surpris

Ici, *que* et *be* peuvent tous deux marquer la relation prédicative <(jo) / *estar surprés*> (en français <(je) / *être surpris*>), mais ces marques ne peuvent pas se cumuler, et à ce titre une construction telle qu'imaginée dans (3c) est impossible.

La particule préverbale est sensible à la présence d'un adverbe interrogatif ou d'un pronom interrogatif dans la proposition comme nous le verrons en 2.1, ainsi qu'à celle d'un subordonnant (conjonction de subordination, pronom relatif, locution conjonctive). D'une manière générale, on considère, comme Karenova (2005 : 3), que la séquence [subordonnant/adverbe ou pronom interrogatif + ENC] est agrammaticale. Les énoncés suivants en attestent :

(4) *Que pòdes creir que n'aprenguíam, causas.*

**que** pòd-es                      cre-ir              que              n'    aprenguí-am              causas

ENC pouvoir-2SG.PRES croire-INF que.CSUB en apprendre-2PL.IMPF choses

*Tu peux croire qu'on en apprenait, des choses.*

(5) *Qüant vâlenn donc entà vos ?*

**qüant**      vâl-enn                      donc    entà    vos

combien valoir-3PL.PRES donc pour vous

*Combien pensez-vous qu'elles valent ?*

Dans (4) seul le verbe fléchi de la principale présente l'énonciatif *que* : dans la subordonnée, *que* correspond à la conjonction de subordination, qui en l'occurrence s'avère être un homonyme de la particule *que*, ici absente. De la même façon, dans (5) l'adverbe interrogatif *qüant* dans cette position proscrit l'usage de la particule « interrogative » *e*.

Les énonciatifs sont également neutralisés dans les phrases impératives et les constructions négatives. En effet le gascon ne dispose pas de « particule impérative » ; l'énonciateur marque cette modalité par la flexion verbale et la syntaxe (ainsi que, précisément, l'absence de particule) :

(6)

a. *Ø Paga'm d'avança.*

**Ø** pag-a                      'm    d'    avança

payer-2SG.IMP moi d' avance

*Paye-moi d'avance.*

b. <sup>^</sup>*E'm pagas d'avança ?*

e 'm pag-as d'avança

ENC me payer- 2SG.PRES d' avance

<sup>^</sup>*Tu me payes d'avance ?*

(7) *E, après, Ø no's son cap james mès vistis.*

e après Ø no 's s-on cap james mès v-istis

et après NEG se être-3PL.PRES NEG jamais plus voir-PPAS.M.PL

*Et, après, ils ne se sont plus jamais revus.*

Ainsi, le pronom clitique est en position postverbale dans l'impérative (6a) et préverbale dans (6b). Dans (7), l'insertion de l'adverbe de négation *no/non* devant le pronom réfléchi et le verbe conjugué empêche l'insertion d'un énonciatif.

En résumé, on considère qu'une particule énonciative ne peut pas apparaître dans les contextes suivants : devant un verbe non fini, en co-occurrence avec une autre particule énonciative, après un subordonnant ou un pronom ou adverbe interrogatif, devant un verbe à l'impératif et dans une proposition négative.

### 1.3.2 – Limites des règles générales de distribution

Il apparaît que les adverbes de négation partagent avec les particules énonciatives une position syntaxique commune, comme le remarque Morin (2008), et à ce titre il peut sembler légitime de réduire l'impossibilité d'une co-occurrence d'un énonciatif et d'une marque de négation à de simples contraintes

syntaxiques. Précisons cependant que Muller (2008 : 4) signale l'existence d'énoncés attestés dans lesquels la négation et les particules énonciatives ne sont pas mutuellement exclusives. Il relaie les exemples suivants :

(8) *Que nou bò escribe-la.* [Rohlf's 1970 : 503]

**que nou** b-ò                      escrib-e    la

ENC   NEG   vouloir-3SG.PRES   écrire-INF   la

*Il ne veut pas l'écrire.*

(9) *Ké nu ére kuntent.* [Winckelmann 1989 : 266]

**ké nu** ér-e                      kuntent

ENC   NEG   être-3SG.IMPF   content

*Il n'était pas content.*

La particule est alors placée devant le marqueur négatif antéverbal, comme nous pouvons l'observer dans (8) et (9). Il associe de telles constructions, qu'il décrit comme rares et visiblement localisées (en Haute vallée de la Garonne et dans le Val d'Aran en Espagne, soit à l'extrémité sud-est de l'espace gasconophone), à une volonté de renforcer « la fonction assertive de l'énoncé négatif ». Ces occurrences, bien que marginales, tendent à démontrer que le cumul de l'adverbe de négation et de l'énonciatif n'est pas systématiquement perçu comme agrammatical. Nous étudierons ce phénomène en 3.3.

Ensuite, l'agrammaticalité de la séquence [subordonnant/adverbe ou pronom interrogatif + ENC] ne se traduit pas par une absence systématique de particule

énonciative dans les propositions introduites par un de ces éléments. En effet, l'énonciatif peut apparaître lorsque le verbe ne suit pas directement l'élément introducteur. Les grammaires, dont celle de Puyau (2007), ne font en général mention que de l'énonciatif *e* dans cet environnement :

(10) *Quan lo pair e's presente que'u diseràs...*

quan lo pair e 's present-e que 'u diser-às  
 quand le père ENC se présenter-3SG.SUB.PRES ENC lui dire-2SG.FUT  
*Quand le père se présentera tu lui diras...*

(11) *Ne pensi pas que Pèir qu'ei un pèc.* [Morin 2005]

ne pens-i pas que Pèir qu' ei un pèc  
 NEG penser- 1SG.PRES NEG que Pierre ENC être-3SG.PRES un idiot  
*Je ne pense pas que Pierre est un idiot.*

(12) *Qu'avèi trenta ans quand alavetz e tornèi de la guèrra de Corea.* [Field 1985: 85-86 cité dans Karenova 2005 : 3]

qu' av-èi trenta ans quand alavetz e torn-èi de la  
 ENC avoir-1SG.IMPF trente ans quand alors ENC rentrer-1SG.PS de la  
 guèrra de Corea  
 guerre de Corée  
*À l'époque, quand je suis rentré de la guerre de Corée, j'avais trente ans.*

Pour Morin (2005) et Karenova (2005), l'utilisation d'une particule énonciative dans ce contexte est conditionnée à la présence d'un élément topicalisé entre l'élément introducteur et le verbe : un sujet lexical dans (10) et (11), un adverbe

dans (12)... D'autres, comme Pusch (2000a : 193), estiment simplement que son insertion est rendue impossible dans les subordonnées lorsque le verbe suit directement le subordonnant, puisque ce dernier occupe alors la position syntaxique de la particule. Enfin, dans (11) nous remarquons la présence de *que* et non pas de *e* ; nous essaierons de l'expliquer et étudierons la distribution et la fonction des particules énonciatives dans cet environnement en 3.2.

#### **1.4 – Un phénomène au contact des espaces basque et roman**

La répartition géographique que nous avons évoquée en 1.1 nous semble intéressante en ce que la carte qu'elle dessine nous renvoie directement à la question de l'origine du système, et par extension à celle de l'hypothèse du substrat basque que nous avons évoquée en introduction. Nous pouvons constater que les parlers dans lesquels l'emploi des particules est le plus intense et le moins facultatif sont ceux les plus proches des zones bascophones. À cette observation s'ajoutent des parallèles surprenants que des spécialistes du basque et du gascon ont mis en lumière. Ainsi Joly (2016), Massoure (2005 : 229) et d'autres rapprochent-ils les *ja* et *be* gascons du *ba-* d'assertion positive préfixé au verbe qui exprime la focalisation de l'énoncé en basque. Le morphème basque est issu de l'adverbe affirmatif *bai* (*oui*), et il est, comme le *be* gascon, régulièrement traduit en anglais par le *do* emphatique. (13) et (14) montrent clairement cette proximité à travers la traduction française :



(13) *Badu erosi.* (basque) [Hualde et Ortiz de Urbina 2011 : 538]

**ba**-du      erosi

ba-AUX      acheta

*Il/elle l'a bien acheté.*

(14) <sup>^</sup>*Be l'a crompat.* (gascon)

**be**    l'   a                      crompt-at

ENC   l' avoir-3SG.PRES   acheter-PPAS

<sup>^</sup>*Il/elle l'a bien acheté.*

Les origines vraisemblablement latines de *be* et *ja*, que nous avons présentées plus haut, infirment de prime abord l'hypothèse d'une proximité avec la forme basque *ba*-. Reste que la distribution géographique de *be* et *ja*, d'une manière plus aigüe encore que pour les autres particules (voir Marcus 2010 : 243, carte 7d), correspond au pourtour du Pays Basque. Nous pourrions peut-être envisager que les particules *be* et *ja* soient le résultat d'un développement croisé : elles seraient bien « génétiquement » d'origine latine mais se seraient développées comme morphèmes de modalisation (jusqu'à en intégrer le paradigme) par analogie avec la forme basque. Il pourrait être intéressant d'étudier cette possibilité à travers des travaux en diachronie et en linguistique comparative.

Si plusieurs travaux comparatistes sur les particules énonciatives ont abordé la question à travers le prisme du basque, d'autres ont préféré confronter le gascon aux autres langues romanes. Pusch (2002b : 264) a par exemple étudié ce qu'il appelle le « *dequeismo* », c'est-à-dire la propension de l'espagnol à insérer une

préposition *de* devant le subordonnant pour nominaliser encore davantage une proposition subordonnée et la transformer en complétive. Il présente les exemples suivants :

(15) *Yo he oído **de que** Juan robó dinero.* (espagnol)

yo	he		oíd-o	<b>de que</b>	Juan	rob-ó	dinero
moi	avoir-1SG.PRES		entendre-PPAS	de que	Juan	voler-3SG.PS	argent

^*Moi, j'ai entendu que Juan a volé de l'argent.*

(16) *Que séy **de qu'as** arrasou.* (gascon)

que	s-éy		de qu'	as		arrasou
ENC	savoir- 1SG.PRES		de que	avoir-2SG.PRES		raison

^*Je sais que tu as raison.*

Selon lui, en espagnol cette combinaison, illustrée dans (15), a une valeur pragmatique : elle signale que la complétive qu'elle introduit a un degré de prise en charge par l'énonciateur moindre par rapport aux complétives introduites par un simple subordonnant. Il remarque que seules les langues romanes de la péninsule ibérique (ou au contact de celle-ci) connaissent ce trait – l'espagnol, le galicien, le portugais, le catalan, mais aussi le gascon, comme l'illustre (16). Surtout, il croit également trouver dans le gascon une nouvelle expression du « *dequeismo* » : l'emploi de la particule *e* en subordonnée lorsque le verbe est séparé de l'élément introducteur. L'auteur base son parallèle sur le fait que cet emploi spécifique de *e* est, lui aussi, interprété par les pragmaticiens comme le signal d'une « force assertive réduite », d'un faible degré de prise en charge de l'énoncé (voir 3.2).

## 1.5 - Les énonciatifs, outils syntaxiques ou pragmatiques ?

### 1.5.1 – Les particules comme marqueurs du type de phrase

En gascon, la fréquence des particules énonciatives (celle de *que* notamment) est telle, dans les parlers qui en font usage, qu'elles sont presque l'affaire de chaque énoncé. Il est donc absolument nécessaire de se les approprier pour pouvoir coder et décoder, pour pouvoir comprendre et construire les énoncés, bref pour pouvoir parler la langue.

Ces énonciatifs font pourtant l'objet d'une présentation, d'un « mode d'emploi » parfois réducteurs et lacunaires dans les grammaires et les méthodes d'apprentissage, qui font volontiers d'eux des marqueurs du type de phrase : on utiliserait *que* dans les phrases affirmatives, *e* dans les interrogatives, *be* et *ja* dans les exclamatives. Joseph (1992) et Campos (1992), notamment, soutiennent l'idée d'une relation directe entre les énonciatifs et les types de phrase. Les manuels, les grammaires normatives et les articles qui mentionnent le phénomène sans le prendre pour sujet se font régulièrement le relais de cette définition.

À première vue celle-ci est satisfaisante, et on comprend aisément qu'elle se soit généralisée. Ainsi *be* et *ja* sont-ils effectivement régulièrement trouvés en présence d'autres marques de l'exclamation (interjections, prosodie focalisante...) :

(17) *J'èra un tribalh de plaçar ua batusa !*

**J'** è-ra un tribalh de plaç-ar ua batusa

**ENC** être-3SG.PS un travail de placer-INF une batteuse

^Pour sûr, c'était du travail de placer une batteuse !

(18) *Ah ! be't planhi.*

ah **be** 't planh-i

**INTERJ ENC** te plaindre-1SG.PRES

*Ah ! Que je te plains.*

Remarquons d'ailleurs que *be* est souvent traduit en français par un adverbe exclamatif (*comme, combien...*) qui de fait est absent de l'énoncé gascon.

Si l'inversion du verbe et du sujet est admise, la phrase interrogative gasconne n'est pas nécessairement associée à des caractéristiques syntaxiques différentes de celles de la phrase déclarative, et en cela elle est à rapprocher des questions sans inversion connues du français. De plus, il n'existe pas d'équivalent à la construction *est-ce que* utilisée en français. Le gascon marque l'interrogation par d'autres moyens, notamment par l'intonation et l'utilisation de la particule *e*. En d'autres termes, sur le plan morphosyntaxique, une fois encore seul le choix de la particule énonciative distingue une phrase interrogative d'une phrase déclarative affirmative.

Les phrases déclaratives affirmatives, quant à elles, présentent presque systématiquement *que*. Nous avons mentionné qu'il n'existe pas de particule préverbale liée à l'injonction, ce qui ne veut pas dire pour autant que la construction du type de phrase est ici déconnectée du paradigme des énonciatifs :

au contraire, c'est bien l'absence de particule, combinée à d'autres marques que nous avons présentées plus haut, qui fait sens et signale la phrase impérative.

### 1.5.2 – Impasses de la classification traditionnelle

Pour toutes ces raisons, il est vrai que *be* et *ja* peuvent sembler indissociables de l'exclamation, *e* de l'interrogation, *que* de l'affirmation. Assez rapidement, pourtant, les limites de cette analyse apparaissent. Tout d'abord, des énonciatifs compris comme « clés de voûte » de la construction des types de phrase devraient être sinon systématiques, du moins très réguliers dans ces mêmes phrases quand les conditions de leur apparition sont réunies ; or les données disponibles suggèrent que ce n'est pas le cas. Les résultats du corpus oral et écrit de Pusch (2000 : 192-198), composé d'environ 5500 occurrences, sont sans appel : *e* n'apparaît que dans 10.5% des phrases interrogatives réunissant les conditions autorisant son insertion. Le « déclaratif » *que* est attesté dans 37% des phrases interrogatives, *se* (voir 2.1.4) ou un de ses allomorphes dans 7% des cas, tandis que le reste des phrases interrogatives ne présente aucun énonciatif.

De la même façon, si les phrases exclamatives ne font pas l'objet d'une analyse détaillée dans son article, l'auteur précise que *be* et *ja* occupent une place plus que marginale dans ses données. Seul *que* semble effectivement quasi-systématique dans les positions qui lui sont traditionnellement attribuées : il est présent dans 88% des propositions principales déclaratives affirmatives. Ceci est cohérent avec

la tendance à la grammaticalisation de *que* devant le verbe de la principale observée par de nombreux linguistes ; ainsi pour Pusch (ibid. : 192), *que* semble en grande partie grammaticalisé dans les propositions principales affirmatives. C'est à cause de cette grammaticalisation de l'énonciatif *que* que Joseph (1992 : 481) le décrit comme « *semantically empty* » (« sémantiquement vide » [nous traduisons]). Nous verrons pourtant dans ce travail qu'elle est bien porteuse d'un certain sémantisme lorsqu'elle apparaît dans des environnements dans lesquels *e* est généralement plus indiqué.

Les particules énonciatives, à l'exception de *que*, restent donc essentiellement facultatives dans leurs types de phrase supposément correspondants. En réalité, le caractère fluctuant de leur distribution va même plus loin : comme nous le verrons, *be* peut être employé dans des phrases interrogatives, *e* dans des phrases déclaratives, *que* dans des phrases interrogatives... La catégorisation comme marqueurs de types de phrase ne permet donc de rendre compte ni du profil distributionnel des énonciatifs, ni de leur rôle dans l'énoncé.

### **1.5.3 – Évolutions et perspectives**

Depuis, les linguistes qui se sont emparés de ce phénomène ont dans une large mesure abandonné cette grille de lecture et considèrent bien les énonciatifs comme des outils avant tout pragmatiques. C'est à la fin des années 1990 que

l'interprétation de ces morphèmes se tourne de manière considérable vers la modalité, avec les contributions majeures de Wüest (1985), Field (1985) et Pilawa (1990) qui considèrent tous que ces particules sont, synchroniquement du moins, des marqueurs de l'attitude de l'énonciateur vis-à-vis de sa proposition, selon Pusch (2000 : 190).

Un angle d'étude qui nous semble également intéressant est celui initié par Pusch (2007) qui voit dans l'énonciatif *que* un potentiel marqueur évidentiel dans certains contextes, bien qu'il remarque que sa tendance à se grammaticaliser pourrait lui faire perdre cette valeur.

## **1.6 – Les spécificités de la particule *e***

L'énonciatif *e* est particulier à deux égards. Tout d'abord, il connaît des emplois a priori significativement différents les uns des autres. Son rôle dans la construction de la phrase interrogative reste le plus connu, celui bénéficiant de la plus grande exposition. Ce n'est pourtant pas nécessairement le plus commun, et il est étonnant de constater à quel point *e* peut être fréquent (en fonction des sources et des corpus) en subordonnée ou à l'initiale d'une incise devant un verbe de parole. Si elles mentionnent volontiers ces différents emplois, les grammaires et les études relèvent plus rarement le problème posé par le fait d'attribuer des comportements syntaxiques et des valeurs modales aussi différentes, comme nous allons le voir, à un seul et même marqueur. Il nous paraît important de déterminer

ce qui lie ces emplois, s'ils sont bel et bien liés : parvenir à déterminer l'opération commune dont tous les emplois de *e* constituent les traces est l'un des objectifs de ce travail.

La deuxième particularité de *e* est que plusieurs facteurs peuvent faire obstacle à son observation. Premièrement, plusieurs homonymes lui sont connus : la conjonction de coordination *e* (en français *et*) et l'interjection [e] (dont la transcription graphique peut être <eh> mais aussi <e>), très utilisée en gascon. Si le premier ne saurait poser problème, la position syntaxique et le contexte renseignant immédiatement sur l'identité de l'unité, le deuxième peut porter à confusion dans le cadre du traitement d'occurrences orales.

De plus, comme le montre (19), *e* disparaît devant une voyelle (il peut cependant apparaître devant les semi-consonnes [j] et [w]) :

(19) *Ès content, aqueste còp ?*

Ø        ès                    content    aqueste còp

(ENC) être-2SG.PRES    satisfait    ce            fois

*Tu es content cette fois ?*

Il est donc difficile de déterminer, lorsque le verbe conjugué commence par une voyelle, si l'absence de la particule est significative ou si elle n'est due qu'à des contraintes phonétiques.

Ajoutons également que plusieurs auteurs, dont Brèthes et Puyau (2013 : 156), la désignent « d'usage facultatif dans la langue parlée », sans plus de précisions.



On peut cependant imaginer que sa forme (elle n'est composée que d'une voyelle) la rend très propice à l'élision dans la langue orale.

## **Bilan de chapitre**

Les particules énonciatives forment donc un système de marqueurs préverbaux venant modaliser la relation prédicative et exprimer de diverses manières l'attitude de l'énonciateur vis-à-vis de l'énoncé qu'il produit. Les énonciatifs sont soumis à des règles générales de distribution, que cela concerne leur position syntaxique ou leurs conditions d'apparition ou de neutralisation. Ils connaissent cependant des spécificités individuelles : tendance à la grammaticalisation ou au contraire à la disparition, contraintes phonétiques, présence dans les subordonnées, etc.

Initialement interprétés comme des unités en lien direct avec les types de phrase, ils sont désormais traités comme des outils pragmatiques plus que comme des outils grammaticaux, bien qu'ils constituent à plusieurs égards une sorte d'interface entre les deux domaines. Leurs différents emplois constellent les énoncés gascons, brouillant les pistes et rendant caduques les classifications traditionnelles.

De la même manière qu'il est difficile de tracer clairement les contours du paradigme des énonciatifs, nous allons voir que la diversité des emplois attribués à *e* peut faire d'elle une particule à l'identité assez problématique.

## **2 – La particule énonciative *e* en proposition principale et indépendante**

Il s'agira pour nous de définir ce que marque l'apparition de la particule *e* dans chacun des emplois qui lui sont prêtés, en proposition principale et indépendante dans un premier temps. Nous verrons qu'elle traduit une attitude de l'énonciateur vis-à-vis de la relation prédicative (ou RP), ce qui situe son action au niveau de la modalisation.

Dans le cadre de la TOPE de Culioli, on distingue 4 types de modalité, ainsi définis par Bouscaren (1991 : 36) :

- La modalité de l'assertion (ou modalité I) : l'énonciateur s'exprime sur la valeur de vérité (positive ou négative) de la relation prédicative, que ce soit par l'affirmation, la négation, l'interrogation, l'expression de l'hypothétique... Dans le cas de l'interrogation, il s'agit de refuser d'asserter la RP.
- La modalité épistémique (ou modalité II) : l'énonciateur évalue les chances de validité de la relation prédicative, il fait un calcul de probabilité. L'expression du possible (dans le sens d'envisageable), du probable, de l'éventuel et du quasi-certain relèvent de cette modalité.
- La modalité appréciative (ou modalité III) : l'énonciateur porte une appréciation sur la désirabilité ou non de la RP. Contrairement aux modalités assertive et épistémique, la modalité appréciative ne se situe plus sur le plan de la

problématique du vrai et du faux, mais sur le plan qualitatif : l'expression du souhaitable, du regrettable etc, en relèvent.

- La modalité radicale (ou modalité IV) : l'énonciateur s'exprime sur la capacité, la permission, l'obligation, la volonté. La réalisation du procès par le sujet est soumise à des considérations liées au sujet lui-même ou à des contraintes extérieures ; à ce titre, on parle de modalité inter-subjective.

C'est notamment à travers le prisme de cette typologie que nous mènerons notre analyse des énoncés marqués par *e*.

## **2.1 – Dans les énoncés interrogatifs**

### **2.1.1 – Le rôle de *e* dans la construction des questions fermées**

Les linguistes qui ont travaillé de manière approfondie sur les particules énonciatives du gascon attribuent à *e* le rôle de signaler que la relation prédicative n'est pas assertée. Muller (2008 : 9) par exemple la qualifie de « particule non assertive » ; pour d'autres comme Pusch (2002a : 112), elle exprime l'« assertivité réduite », concept qui peut sembler problématique mais qui paraît pertinent pour traiter certains emplois – nous essaierons de le définir et de déterminer ce qui justifie son utilisation en 3.2.3. Dans les travaux qui la mentionnent sans la prendre pour sujet, *e* reste avant tout considérée comme la particule de la phrase interrogative, conformément à la correspondance qui est censée exister entre les

énonciatifs et les types de phrase, indépendamment des résultats de l'analyse quantitative (voir 1.5.2) qui tendent à invalider cette classification.

Les exemples ci-dessous correspondent à son emploi le plus typique :

(20) *E'm vas seguir ?*

**e** 'm va-s segu-ir  
ENC me aller-2SG.PRES suivre-INF  
*Veux-tu me suivre ?*

(21) *Maria e l'a legut ?* (Morin 2008 : 140)

Maria **e** l' a leg-ut  
Maria ENC l' avoir-3SG.PRES lire-PPAS.M.SG  
*Est-ce que Maria l'a lu ?*

(22)

a. *E soum encoère loun de nouste ?*

**e** s-oum encoère loun de nouste  
ENC être-1PL.PRES encore loin de notre  
*On est encore loin de chez nous ?*

b. *^Be soum encoère loun de nouste !*

**be** s-oum encoère loun de nouste  
ENC être-1PL.PRES encore loin de notre  
*^Que nous sommes encore loin de chez nous !*

(23) *E'u sauti dessus ?*

e 'u saut-i dessus

ENC lui sauter-1SG.PRES dessus

*Est-ce que je lui saute dessus ?*

(24) *E'm vas amuixar quinh cau har tà n'aver de parièra ?*

E m va-s amuix-ar quinh cau har tà n'

ENC me aller- 2SG.PRES montrer-INF comment falloir.3SG.PRES faire-INF pour en

av-er de parièra

avoir-INF de pareille

*Vas-tu me montrer comment faire pour en avoir une semblable ?*

(25) *E m'avetz dit l'ua o las duas ?*

e m' av-etz di-t l' ua o las duas

ENC m' avoir-2PL.PRES dire-PPAS l' une ou les deux

*Vous m'avez dit une ou les deux ?*

Ici, la particule *e* remplit le rôle qui lui est le plus souvent attribué : elle permet à l'énonciateur de poser une question dont, dira-t-on, il ne connaît pas la réponse. Cette analyse ne semble ni suffisante ni satisfaisante. En réalité, un énoncé comme (20) mène différentes opérations dans un même mouvement : l'énonciateur construit la relation prédicative <tu / me seguir> (en français <tu / me suivre>), indique que la validité de celle-ci fait l'objet d'un doute, et invite le co-énonciateur à s'exprimer à ce sujet. En d'autres termes, il s'agit ici de nouer une relation prédicative, qui n'a donc aucune ancienneté dans le discours, de la présenter comme encore non validée, et de demander au co-énonciateur de

confirmer ou d'infirmier l'adéquation de cette RP avec son intention. L'exemple (21) peut s'analyser de la même façon : la relation  $\langle \text{Maria} / \text{lege}'u \rangle$  ( $\langle \text{Maria} / \text{le lire} \rangle$ ) est nouée et proposée, est désignée comme incertaine ou du moins comme nécessitant confirmation, ce qui amène l'énonciateur à demander à son co-énonciateur de s'engager sur son adéquation ou non avec la réalité. Il est vraisemblable que *e* soit la marque des deux dernières opérations, soit la non-assertion et la sollicitation du co-énonciateur (sans doute en combinaison avec d'autres marques, notamment suprasegmentales), à la lumière de la comparaison entre (22a) et (22b). Si l'énonciateur utilise l'énonciatif *be*, comme c'est le cas dans (22b), on assiste à deux changements notables : la RP devient assertée et la sollicitation du co-énonciateur, si elle ne disparaît pas complètement, appelle à une interaction et à une réponse différentes (voir 2.1.3). Ces changements se traduisent par le passage d'un énoncé interrogatif à un énoncé exclamatif.

Puisque l'énonciateur attend du co-énonciateur, dans ces exemples, qu'il confirme ou infirme la validité de la RP, nous pourrions dire que les questions avec *e* correspondent aux questions fermées, auxquelles il faut répondre par *oui*, par *non*, ou par l'expression de l'ignorance ou du doute. Dans l'exemple (23), tiré d'un conte, l'énonciateur est un renard qui rencontre un loup, qu'il sait particulièrement dangereux, et il se demande quelle attitude adopter pour se sortir de ce mauvais pas. Il s'agit donc d'une question réfléchie qui est portée à notre connaissance pour les besoins de la narration. Ici l'énonciateur se demande si « lui sauter dessus » serait une solution optimale, et l'énoncé pourrait être reformulé

ainsi : « Devrais-je lui sauter dessus ? ». Il « répond » à cette question par « *En dus nhacs que m'aurà galfat* » (« *En deux bouchées il m'aura avalé* »). Certes, l'énonciateur est le seul acteur de cette pseudo-situation d'énonciation, mais les stratégies et les outils pragmatiques semblent rester pertinents, puisque la réponse qu'il y apporte reste dans le champ de ce que permet d'attendre la question fermée (étant donné que cette réponse, malgré l'absence de marque de négation, est bien une infirmation : on pourrait la reformuler par « Non, je ne devrais pas lui sauter dessus, car en deux bouchées il m'aura avalé. »)

L'énoncé (25) se distingue des autres puisqu'il ne saurait admettre une réponse en *oui* ou *non*. Le contexte de cet exemple est le suivant : le co-énonciateur demande à l'énonciateur de lui ramener deux pelles ; plus tard dans l'échange, l'énonciateur appelle le co-énonciateur à formuler à nouveau sa requête, afin de vérifier s'il l'avait bien comprise, et prononce : « *E m'avetz dit l'ua o las duas ?* » (« *Vous m'avez dit une ou les deux ?* »). Ici, la réponse attendue n'est certes pas une confirmation ou une infirmation à proprement parler, cependant l'énoncé reste proche d'une question fermée en cela que l'énonciateur propose au co-énonciateur un choix entre deux options. La réponse du co-énonciateur, qui est en l'occurrence « *Que t'èi dit las duas* » (« *Je t'ai dit les deux* »), reste finalement située dans la dichotomie entre *oui* et *non*, puisqu'elle revient à traiter les deux RP de la question, <vos / me *diser l'ua*> (<vous / me *dire l'une*> et <vos / me *diser las duas*> (<vous / me *dire les deux*>, par la confirmation ou l'infirmation : « (Oui) je t'ai dit les deux » implique « (Non) je ne t'ai pas dit une ». Comme pour les autres

exemples, *e* s'emploie donc pour construire une interrogation qui n'admet qu'une réponse située dans une forme de polarité.

On dira que la particule *e* relève donc ici de la modalité de l'assertion, qui comprend l'interrogation d'une manière générale. Par définition, un marqueur de question fermée se situe clairement dans la problématique du vrai et du faux, puisque en l'utilisant l'énonciateur suspend son jugement vis-à-vis de la valeur de vérité de la RP, et cherche à obtenir du co-énonciateur une confirmation ou une infirmation de la relation prédicative proposée.

Cette interprétation du *e* d'interrogation comme marque associée aux questions fermées (ou interrogations totales) se retrouve renforcée par la comparaison avec les questions introduites par un adverbe ou un pronom interrogatif, qui correspondent elles aux questions ouvertes (ou interrogations partielles). En effet, en gascon, on constate qu'il est généralement impossible (des contre-exemples existent : voir 3.2.7) d'employer une particule énonciative dans une « question en *QU-* » (l'équivalent des *WH- questions* de l'anglais). De ce point de vue, l'interrogation gasconne pourrait être un système binaire dans lequel l'énonciatif *e*, en lien avec sa valeur modale (indiquer la non-assertion), permet de construire les questions fermées, et les adverbes et pronoms interrogatifs permettent de construire les questions ouvertes.



Il semble cohérent d'avoir recours à un outil dont l'action se situe à la fois sur le plan de l'interaction avec le co-énonciateur et sur celui de la modalité de l'assertion pour assurer une telle distinction. En effet, on définit les questions ouvertes et fermées avant tout par le type de réponse auquel elles invitent ; de plus, à l'échelle de l'énoncé, elles se différencient surtout par leur traitement de la relation prédicative qui fait l'objet de l'interrogation. Dans une question fermée, l'énonciateur noue et propose une nouvelle relation, et demande au co-énonciateur de la valider ou de l'invalider. Dans une question ouverte, l'objet de l'interrogation est en général une proposition préconstruite, déjà validée (typiquement, une réponse donnée à une question fermée) ; l'énonciateur part de cette proposition pour proposer une nouvelle relation au co-énonciateur, il empile les opérations de nouage et de validation. Une fois obtenue, la réponse à cette question ouverte deviendra un préconstruit qui pourra, à son tour, servir de base à une nouvelle interrogation. C'est par ce « jeu de question-réponse » que le discours se stratifie et devient un ensemble cohérent :

(26)

a. *^E'n demandas ?*

e 'n demand-as

ENC en demander-2SG.PRES

*^En demandes-tu ?*

b. *Qüant ne demandas ?*

**qüant**      ne      demand-as

**combien**   en      demander-2SG.PRES

*Combien en demandes-tu ?*

Dans (26a), la relation *<tu / en demandar>* (en français *<tu / en demander>*) est nouée et introduite par l'énonciateur. On comprend que (26a) constitue sa première apparition dans le discours, et c'est ici sa validité qui fait l'objet de l'interrogation : l'énonciateur indique qu'il existe une incertitude sur la conformité de la RP à la réalité. Dans (26b), en revanche, la RP est préconstruite et sa validité est présupposée, elle est tenue pour acquise : *qüant* signale qu'il est demandé au co-énonciateur non plus de valider *<tu / en demandar>* mais de fournir des informations complémentaires sur sa réalisation. La RP est stabilisée, ce qui permet à l'énonciateur de la prendre pour point de départ afin de procéder à une nouvelle opération, marquée par *qüant*.

### 2.1.2 – *que* en énoncé interrogatif

À première vue, les énoncés interrogatifs vus en 2.1.1 semblent associer l'insertion de *e* à une absence de prise de position de l'énonciateur vis-à-vis de la RP. Il demande au co-énonciateur de valider ou d'invalider la relation qu'il propose et n'a a priori pas d'idée pré-établie sur sa valeur de vérité. C'est le cas dans l'exemple ci-dessous :

(27)

*E-m podet dise oun é la poste ?*

e -m pod-et dis-e oun é la poste

ENC me pouvoir-2PL.PRES dire-INF où être-3SG.PRES la poste

*Pouvez-vous me dire où est la Poste ?*

Dans (27), l'énonciateur ne privilégie aucune des deux réponses possibles (ou s'il en privilégie une, cela n'est pas observable) : son co-énonciateur pourrait tout à fait être un touriste de passage dans la ville, aussi perdu que lui.

Cette absence de prise de position n'est néanmoins pas systématique, et il apparaît que les questions avec l'énonciatif *e* peuvent exprimer plusieurs degrés d'engagement de la part de l'énonciateur :

(28)

*E soum encoère loun de nouste ?*

e s-oum encoère loun de nouste

ENC être-1PL.PRES encore loin de nous

*On est encore loin de chez nous ?*

(29) *E sabetz lo bèth xibau blanc, hilh de la cavala grisa ?*

e sab-etz lo bèth xibau blanc hilh de la cavala grisa

ENC savoir-2PL.PRES le beau cheval blanc fils de la jument grise

*Vous savez, le beau cheval blanc, fils de la jument grise ?*

(30) *E pòts créder, tu qui m'as vist vàder qu'agi, jo, meritat un tretement autant cruèl ?*

e      pò-ts                      cré-d-er      tu qui m' a-s                      vis-t      vàd-er      qu'  
 ENC   pouvoir-2SG.PRES croire-INF toi qui m'avoir-2SG.PRES voir-PPAS naître-INF que  
 a-gi                      jo      merita-t      un tretement    autant cruèl  
 avoir-1SG.SUB.PRES moi    mériter-PPAS    un traitement aussi    cruel

*Peux-tu croire, toi qui me connais, que j'aie mérité, moi, un traitement aussi cruel ?*

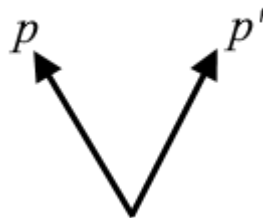
Nous imaginons que le contexte de (28) est celui, par exemple, d'un trajet en voiture : un enfant demande à l'un de ses parents s'ils sont encore loin de leur destination. Ici, une réponse positive à (28) reste considérée comme étant absolument envisageable. Cependant *encoère* (« encore ») marque un repérage et indique que *< nosautes / estar loun de nouste >* (*< nous / être loin de chez nous >*) était bien valide à un moment antérieur à  $T_0$ . La valeur de vérité de *< nosautes / estar loun de nouste >* dans ce contexte précis est par essence corrélée au temps qui passe, puisque plus de la distance a été parcourue, plus une valeur négative de la relation semble probable. Or étant donné qu'un certain temps s'est écoulé depuis la première validation de la RP, à  $T_0$  l'énonciateur peut penser que celle-ci est peut-être désormais non valide.

L'engagement est plus fort dans (29). L'énonciateur est un métayer, qui travaille pour le compte du co-énonciateur, le propriétaire et bailleur. Le cheptel dont il s'occupe est un jour frappé par une épidémie, et il est précisé que dès lors le métayer prit pour habitude de rapporter les malheurs du bétail au propriétaire

tous les huit jours. L'exemple (29) est prononcé à l'occasion de l'un des rapports hebdomadaires. L'énonciateur cherche à informer le co-énonciateur de l'état de santé d'une bête spécifique. Il présuppose que celui-ci est co-détenteur d'une information, la connaissance du *bèth chivau blanc* (le « beau cheval blanc ») du fait de leurs interactions antérieures – on devine que le bailleur doit se rendre régulièrement sur l'exploitation et donc connaître cet animal dont il est propriétaire. Cette opération qui consiste à désigner le savoir comme étant détenu par les deux protagonistes du discours est marquée à la fois par le choix d'articles définis (*lo bèth chivau blanc*, *la cavala grisa*) et par le verbe *savoir* (*e sabetz*, « vous savez »), qui indique au co-énonciateur qu'il connaît bel et bien les bêtes en question, et qu'il lui faut retrouver cette connaissance, au moyen des indices lexicaux que lui fournit l'énonciateur (les traits caractéristiques du cheval et de la jument : *bèth* et *blanc*, *grisa*). Ce dernier s'engage donc sur la valeur de vérité de *<vos / saber lo bèth chivau blanc>* (*<vous / connaître le vieux cheval blanc>*). L'utilisation de la particule *e* permet tout de même au co-énonciateur de se désengager, puisque l'objectif de cet énoncé est de vérifier que le savoir est bien partagé et la RP bien valide afin de pouvoir faire progresser le discours.

Dans (30), l'idée d'un savoir partagé est également centrale, mais elle est utilisée à des fins différentes. Ici ce n'est plus la possession du savoir par le co-énonciateur qui est présupposée : la validité de la subordonnée relative *tu qui m'as vist vàder qu'agi* (*toi qui m'as vu naître*) est considérée comme acquise. Ce n'est pas cette relation qui est modalisée par la particule *e*, mais bien *<tu / poder*

*créder qu'agi meritat un tretement autant cruel*> (<toi / pouvoir croire que j'ai mérité un traitement si cruel>). L'énonciateur considère que détenir un tel savoir à son sujet (*toi qui m'as vu naître*, sous-entendu « toi qui me connais parfaitement ») devrait nécessairement amener le co-énonciateur à réfuter la validité de la relation prédicative : il y aurait une incompatibilité entre la vérité de la relative et celle de la RP de la principale. Il s'agit d'une stratégie mise en place par l'énonciateur : il fait valoir une certaine information jugée détenue par le co-énonciateur pour fortement orienter celui-ci vers une non-validation de la relation prédicative. L'énonciatif *e*, pourtant, signale que le chemin vers la validation de la RP reste ouvert – dans le cas contraire, l'énonciateur lui aurait substitué une construction négative (« Tu ne peux pas croire, toi qui m'as vu naître, que... »). Il ne peut complètement exclure une réponse positive et laisse à cette dernière un espace d'expression, aussi étroit soit-il. Dans le cadre de la TOPE, cette situation est représentée sous la forme d'une bifurcation vers une valeur positive, notée *p*, et une valeur négative, notée *p'*. Dans le cas présent, aucun des deux chemins n'est barré :



L'énonciateur peut également poser une question pour laquelle il n'envisage qu'une réponse positive. On assiste alors à un changement de particule énonciative :

(31) **Que** hès escalhas ?

**que** hè-s                      escalhas

ENC faire-2SG.PRES écailles (bois fendu finement)

*Tu fends du bois ?*

(32) **Que t'** hès tostemps seguir lo disnar ?

**que** 't hè-s                      tostemps segu-ir      lo disnar

ENC te faire-2SG.PRES toujours suivre-INF le dîner

*Tu apportes toujours le dîner avec toi ?*

(33) **Qu'**as perdut lo cap ?

**qu'** as                      perdu-t      lo cap

ENC avoir-2SG.PRES perdre-PPAS le tête

*Tu as perdu la tête ?*

Dans ces trois exemples, le degré d'engagement de l'énonciateur en faveur de la validité de la RP est tel que celle-ci ne peut plus être marquée par la particule *e* : c'est *que* qui apparaît. Certains auteurs mentionnent cet usage, notamment Carrera (2007 : 273) qui, dans sa grammaire du gascon aranais, dit de *que* qu'il est employé dans les questions qui appellent a priori une réponse positive.

Dans (31), le narrateur précise que le co-énonciateur est en train de fendre du bois lorsque l'énonciateur l'aborde et lui pose cette question. La validité de <tu /

*har escalhas*> (<tu / fendre du bois>) est donc soutenue par une preuve visuelle directe, de telle sorte que l'énonciateur n'a pas réellement besoin qu'elle lui soit confirmée : l'énoncé de forme interrogative a ici une fonction essentiellement phatique, il s'agit d'engager le discours. Il est intéressant de noter que le co-énonciateur répond à (31) en disant « *O ! tè, que vòs ? Qu'am la bugada a har* » (en français « *Oh, oui, que veux-tu ? Nous avons à faire de la lessive* »). On peut penser que la réponse à « *Que hès escalhas ?* » étant rendue évidente par la situation d'énonciation, il imagine que l'énonciateur attend plutôt de lui qu'il émette un commentaire sur la RP considérée valide, ce qu'il fait en expliquant la raison pour laquelle il fend du bois (« Je fends du bois pour faire de la lessive »). De la même façon dans (32), on devine que l'énonciateur assiste à la réalisation de <tu / te har seguir lo disnar> (<tu / apporter le dîner avec toi>) et comprend que cette réalisation doit correspondre à une habitude du co-énonciateur (d'où la présence du marqueur *tostemps*, « toujours »), ce qu'il lui demande de confirmer.

Dans (33), l'énonciateur réagit à une affirmation qu'il trouve absurde, dont l'inadéquation avec la réalité lui paraît indiscutable. Ici la validité de la RP n'est une évidence que pour lui, mais cette évidence est telle qu'il ferme le chemin de la valeur négative au co-énonciateur : ce qu'il vient de dire ne peut relever que de la perte de rationalité, aucune autre solution n'est envisageable. La suite de l'énoncé appuie cette idée de réfutation catégorique, puisque l'énonciateur poursuit en disant « *Aquerò n'ei pas possible. Que t'ès trompat* » (« Ce n'est pas possible. Tu as fait erreur »).



Il nous semble que le couple d'exemples suivant tend à confirmer notre analyse de la distribution de *e* et *que* en énoncé interrogatif :

(34) *E donc, e s'i a hèit dehet tribalh ?*

e    donc   e    s' i a                    hè-it            dehet        tribalh  
 et donc   ENC   se y   avoir-3SG.PRES   faire-PPAS   beaucoup   travail  
*Alors, est-ce que beaucoup de travail a été fait ?*

(35) *Qu'at as tot fenit ?*

qu'   at            a-s                    tot        fenit  
 ENC PNEUTRE   avoir-2SG.PRES   tout    finir-PPAS  
*Tu as tout terminé ?*

Les deux énoncés proviennent d'une même narration, dans laquelle le co-énonciateur est employé au service de l'énonciateur. Dans (34), le serviteur est de retour auprès du maître ; or le premier n'étant autorisé à revenir qu'après s'être acquitté de son labeur, le second interprète son retour comme étant probablement le signe qu'il a fini de travailler. L'énonciateur ne dispose cependant pas de plus d'éléments, et le co-énonciateur pourrait être revenu pour une tout autre raison (il aurait pu rencontrer un problème, par exemple) ; il lui demande donc si *<dehet tribalh / har>* (*<beaucoup de travail / faire>*) est bien valide.

La situation est différente dans (35) : cette fois-ci, ayant constaté que le co-énonciateur était à nouveau de retour, l'énonciateur lui a précédemment demandé « *E quinh te n'ès tirat ?* » (« Et comment t'es-tu débrouillé ? »), ce à quoi le co-énonciateur a répondu « *Oh ! Hèra plan !* » (« Oh ! Très bien ! »). Le fait qu'il se

soit « très bien débrouillé » ne peut signifier qu'une chose aux yeux de l'énonciateur : le travail a bel et bien été accompli. Il produit donc l'énoncé « *Qu'at as tot fenit ?* », marqué par la particule assertive *que* qui indique qu'il n'est pas question pour le co-énonciateur d'invalidier <tu / tot fenir> (<tu / tout terminer>). Une valeur négative de la RP est exclue, et la forme interrogative semble ici davantage traduire une forme de surprise : l'énonciateur ne s'attendait pas à ce que le travail demandé ait pu être réalisé. Cette interprétation est suggérée par la narration, puisqu'en l'occurrence le maître cherche sciemment à charger son serviteur de tâches impossibles à remplir, et son étonnement est d'ailleurs décrit par le narrateur immédiatement après l'occurrence de (35).

Les questions marquées par *que* peuvent d'ailleurs présenter une locution adverbiale interrogative en incise :

(36) *La toa hemna **qu'**ei embarassada vertat ?*

la toa      hemna    **qu'**    ei                      embarassada    vertat

la tienne    femme    ENC   être-3SG.PRES   enceinte            vérité

*Ta femme est enceinte, n'est-ce pas ?*

(37)

a. ***Que** tribalhatz sol aci ?* [Wüest 1985 : 295]

que    tribalh-atz                      sol    aci

ENC   travailler-2PL.PRES   seul   ici

*Tu travailles seul ici, n'est-ce pas ?*

b. *E tribalhatz sol aci* ? [Wüest ibid.]

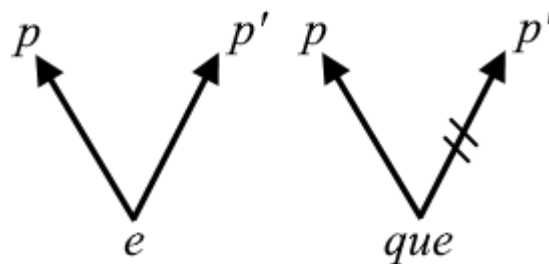
e tribalh-atz sol aci

ENC travailler-2PL.PRES seul ici

*Tu travailles seul ici ?*

Dans (36) la validité de <*la toa hemnna / estar embarrassada*> (<*ta femme / être enceinte*>) est presque certaine du point de vue de l'énonciateur ; la valeur interrogative de l'énoncé est si faible qu'elle est finalement réduite à l'incise (*vertat*, retranscrite en français par « n'est-ce pas »). Il détient déjà des informations qui lui permettent d'asserter la RP (au moyen de *que*), et ne demande au co-énonciateur qu'une confirmation qui relève presque de la formalité. Nous n'avons relevé qu'assez peu de locutions adverbiales interrogatives d'incise dans notre corpus ; peut-être que la distinction entre énoncé à véritable valeur interrogative et énoncé dans lequel l'interrogation est davantage une stratégie discursive est surtout assurée par la distribution des particules énonciatives, comme dans (37).

En résumé, nous pouvons représenter la distribution des particules *e* et *que* en énoncé interrogatif de la façon suivante :



Cela ne signifie pas pour autant que dans une question avec *e*, l'énonciateur ne privilégie pas une des deux valeurs ; en revanche, si l'un des deux chemins est fermé, et que la non-validité de la RP est exclue d'office par celui-ci, il n'est plus possible d'employer *e* : on utilise alors la particule *que*. Mais on peut également employer *be* dans des situations précises, comme nous allons le constater.

### 2.1.3 - *be* en énoncé interrogatif

La particule *be*, souvent présentée comme la « particule des phrases exclamatives », peut également apparaître dans les énoncés interrogatifs. Bouzet (1932 : 51) compare cet emploi de *be* à la locution *n'est-ce pas* en français ; cependant son action est différente de celle de *que*, puisque la demande de confirmation que *be* introduit n'indique pas que seule une réponse positive est envisagée, mais plutôt qu'alors qu'une réponse positive était clairement attendue, l'énonciateur a des raisons de douter de la validité de la relation prédicative et a besoin que le co-énonciateur la prenne également en charge. Considérons l'exemple suivant :

(38) ***Be m'entenès ?*** [Field 1985 : 80, via Marcus 2010 : 48]

**be** m' enten-ès

ENC m' entendre-2SG.PRES

*Tu m'entends, n'est-ce pas ?*

Dans (38), si l'auteur retranscrit donc le sens de la particule par « n'est-ce pas », il ne faut pas y voir l'expression d'une certitude comme dans (37a), mais plutôt une véritable sollicitation à valeur interrogative, que l'on aurait aussi pu traduire par « oui ou non » (« Tu m'entends, oui ou non ? »).

(18) *Ah ! be't planhi.*

ah      be 't   planh-i

INTERJ ENC te plaindre-1SG.PRES

*Ah ! Que je te plains.*

Cet usage de l'énonciatif *be* est cohérent avec ce que celui-ci exprime au travers de ses différents emplois dans tous types d'énoncés : le caractère remarquable de la réalisation de la RP, en général parce que celle-ci implique un dépassement ou une contradiction d'une attente initiale ; selon Fossat (2006 : 160), *be* donne « de la saillance aux attitudes des sujets confrontés à des états de choses, dans leurs rapports sociaux ordinaires ». (18) correspond à son utilisation la plus typique. Dans un énoncé exclamatif, *be* renforce l'assertion de la relation et marque que celle-ci se réalise à un haut degré d'intensité – ici <jo / plànhe't> (<je / te plaindre>) est valide à un niveau jugé inhabituel (« Je te plains tellement ! »). Son action peut également sembler relever de la modalité appréciative, notamment dans un exemple comme *Be hè calor uei ! (Qu'il fait chaud aujourd'hui !)* : l'appréciation de *calor* (*chaleur*) se fait par rapport à une moyenne, que l'on peut imaginer renvoyer soit à une chaleur attendue, normale pour la saison, soit à une

chaleur agréable, pas trop intense (dans ce dernier cas, il est donc question de la désirabilité de la chaleur : « très chaud » aurait le sens de « trop chaud »). Quoiqu'il en soit, ici *be* signale que cette moyenne est dépassée. Pour Suïls et Ribes (2015 : 560) la différence entre une proposition marquée par *que* et une proposition marquée par *be* est que la première est une déclaration « objective », tandis que la seconde signale un fort engagement de l'énonciateur et un caractère remarquable de l'adjectif.

C'est peut-être cette remarquabilité indiquée par *be* qui explique que la particule soit régulièrement trouvée en co-occurrence avec des interjections et des marques de l'exclamation, et donc, par extension, qu'elle soit volontiers associée spécifiquement aux énoncés exclamatifs dans les grammaires.

De la même façon, en insérant *be* dans une question, l'énonciateur évalue le statut de la RP relativement à un repère dont la prise en compte l'amène à favoriser une valeur positive ; or il n'est pas certain que cette valeur soit la bonne, et il demande donc au co-énonciateur d'éclaircir la situation, tout en lui précisant qu'une réponse négative rentrerait en contradiction avec ses attentes légitimes, avec ce que le repère aurait pu laisser supposer. L'exemple suivant l'illustre :

(39) *Autament, b'i ès anat, diluns, a la hèira de Samadet, o non ?* [Fossat 2006 : 197]

autament **b'** i è-s an-at diluns a la hèira de Samadet o non  
autrement **ENC** y être-2SG.PRES aller-PPAS.M.SG lundi à la foire de Samadet ou non  
^Sinon, tu y es bien allé, lundi, à la foire de Samadet, ou non ?

Dans (39) la présence de *be* signifie que <tu / anà-i> (<toi / y aller>) a fait l'objet d'une validation antérieure ; on imagine que le sujet de « aller ou non à la foire de Samadet » avait déjà été abordé, sans doute avant que l'évènement ait lieu, et que le co-énonciateur avait alors plutôt envisagé une réponse positive (« Oui, je pense que j'irai »). Cependant l'énonciateur dispose d'éléments qui l'amènent à douter que la RP se soit bien réalisée (par exemple, peut-être ne l'a-t-il pas croisé à la foire), et accepte donc d'envisager une réponse négative (ce que marque *o non*), bien qu'elle serait surprenante au vu de l'issue que laissait imaginer la discussion préalable signalée par l'opération de repérage. Remarquons que l'origine adverbiale de *be* réapparaît au travers des traductions françaises, puisque l'action de la particule *y* est souvent retranscrite par son cognat *bien*, lui aussi issu du latin *bene*, et qui peut d'ailleurs assurer une fonction similaire en français (« Je te trouve bien sûr de toi ! » s'interprète comme « Je constate que tu as l'air sûr de toi, pourtant j'ai des raisons de penser que tu ne devrais pas l'être » : il y a un conflit entre l'attitude constatée chez le co-énonciateur et les attentes de l'énonciateur).

En résumé, *be* en énoncé interrogatif semble exprimer l'existence d'une contradiction entre un état de fait et une attente de l'énonciateur (attente dûe à la construction de la RP depuis un repère, passé ou fictif, précis).

#### 2.1.4 – Souligner une forme de politesse ? *se* en énoncé interrogatif

Enfin, certaines propositions interrogatives peuvent également être marquées par *se/si*. Cet emploi est très peu étudié ou même mentionné, et assez localisé selon Ronjat (1913 : 225), qui le décrit pour la première fois et en fait une spécificité du dialecte couseranais (donc de la zone la plus orientale de l'espace gascophone).

(40) *Se benguerats ?* [Ronjat : ibid.]

se benguer-ats

ENC? venir-2PL.FUT

*Viendrez-vous ?*

(41) *S'a escribut la daune, s'a hèyt beroy biadye ?* [Ronjat : ibid.]

s' a escrib-ut la dauna s' a h-èyt beroy

ENC? avoir-3SG.PRES écrire-PPAS la dame ENC? avoir-3SG.PRES faire-PPAS beau

biadye

voyage

*Madame a-t-elle écrit ? A-t-elle fait bon voyage ?*

Les interrogations introduites par *se* sont également des questions fermées. Pour Field (1985 : 82), qui fait partie des très rares auteurs à la considérer comme une particule énonciative (voir 2.2.2), *se* serait utilisée « dans les questions polies et les requêtes » (cité dans Marcus 2010 : 53). L'exemple (41) semble accréditer cette interprétation, la notion de « politesse » étant retranscrite par des moyens



lexicaux (*la dauna*, en français *Madame*, suggère que le co-énonciateur, ou le cas échéant le référent du sujet grammatical, est perçu comme prestigieux ou digne d'une attention particulière). La deuxième personne du pluriel dans (40) pourrait être un *vos* singulier (*vous* dit « de vouvoiement » ou « de politesse »), qui existe bien en gascon, mais n'ayant pas accès au contexte de cet énoncé, nous ne pouvons pas l'affirmer. Nous n'avons relevé que très peu d'occurrences de *se* interrogatif et ne sommes donc pas en mesure de proposer une analyse plus détaillée ; en revanche, nous verrons plus loin que *e* et *se* sont trouvés en opposition dans d'autres environnements.

## **Bilan**

L'énonciatif *e* occupe bien une place particulièrement importante dans le système interrogatif du gascon. Il est fréquemment utilisé dans les questions dont la demande d'information porte sur la valeur de vérité de la relation prédicative proposée ; l'énonciateur ne peut se positionner de manière ferme et définitive sur cette valeur et sollicite alors le co-énonciateur pour obtenir de lui une confirmation ou une infirmation de la RP, donc le plus souvent une réponse par *òc/quiò* (« oui ») ou par *non* (« non »). Cependant, d'autres particules énonciatives peuvent également apparaître en question fermée en fonction des objectifs de l'énonciateur : on retrouve *que* dans les questions sans véritable valeur interrogative, c'est-à-dire lorsque l'énonciateur barre le chemin vers une valeur

négative ( $p'$ ) ; *be* lorsque la prise en compte de certains éléments (interactions antérieures avec le co-énonciateur, situation d'énonciation...) amène l'énonciateur à privilégier une valeur mais que celle-ci fait tout de même l'objet d'un doute, qu'il convient de lever. Les énoncés interrogatifs avec particule interrogative s'opposent aux énoncés interrogatifs avec un adverbe ou pronom interrogatif, qui correspondent aux questions ouvertes.

Le recours à l'énonciatif *e* en proposition principale ou indépendante est cependant possible ailleurs que dans les énoncés interrogatifs, comme nous allons le voir.

## **2.2 - En introduction d'une proposition optative**

### **2.2.1 – Distribution et interprétation**

La particule *e* peut être utilisée dans les propositions optatives, en « introduction d'une phrase qui exprime un souhait ou une imprécation » selon Rohlf's (1970). Cet emploi est également mentionné dans nos grammaires de référence, celles de Brèthes et Puyau (2013 : 129) et de Darrigrand (1971 : 84) :

(42) *Hères còps e pousquiats embià la soutado annau !* [Rohlfs 1970]

hères còps e pousqu-**iats** embi-à la soutado annau  
maintes fois **ENC** pouvoir-2PL.**SUB.PRES** envoyer-INF la cotisation annuelle  
*Que vous puissiez encore bien des fois envoyer la cotisation annuelle !*

(43) *E podosse har beròi doman !*

e pod-**osse** ha-r beròi doman  
**ENC** pouvoir-3SG.**SUB.IMPF** faire-INF beau demain  
*Ah ! s'il pouvait faire beau demain !*

(44) *E dansassis dab you !* [Rohlfs ibid.]

e dans-**assis** dab you  
**ENC** danser-2SG.**SUB.IMPF** avec moi  
*Ah, si tu dansais avec moi !*

(45) *E digousses la bertat !* [Rohlfs ibid.]

e dig-**ousses** la bertat  
**ENC** dire-2SG.**SUB.IMPF** la vérité  
*Puisses-tu dire la vérité !*

Il nous faut tout d'abord remarquer que le verbe marqué par *e* est alors systématiquement au subjonctif. Il peut s'agir du présent du subjonctif comme dans (42) ou bien du subjonctif imparfait, encore bien vivant en gascon selon Bianchi et Viaut (1995 : 45), que l'on retrouve dans (43) et (44) et qui est retranscrit par l'imparfait dans les traductions françaises.

Dans les quatre exemples ci-dessus, la valeur positive de la RP est considérée comme hautement désirable par l'énonciateur. Ces énoncés relèvent donc avant

tout de la modalité appréciative, puisque c'est la désirabilité d'une réalisation de la RP qui fait l'objet d'une évaluation (positive). L'expression du souhait est par essence non assertive ; selon Palmer (1986 : 13), les modalités liées aux souhaits ou aux craintes « *express attitudes towards propositions whose factual status is not known, or propositions that relate to unrealized events* » (elles « expriment des attitudes vis-à-vis de relations prédicatives dont le caractère factuel est incertain, ou qui renvoient à des événements non réalisés » [nous traduisons]). Il explique également que de telles modalités sont souvent exprimées par le subjonctif, mode grammatical qui marque que le procès n'est pas factuel ou réalisé au moment de l'énonciation. En français, par exemple, c'est bien le subjonctif qui est employé pour exprimer le souhait dans les propositions optatives : « Puissiez-vous réussir ! ».

Si la non-assertion est marquée par le subjonctif, quelle est la fonction de *e* dans ces énoncés ? Nous pensons qu'ici, le subjonctif exprime le souhait qu'une RP à la valeur de vérité incertaine soit validée, tandis que l'insertion de la particule énonciative *e* vise à insister sur le caractère non assertif de la RP, ce qui peut avoir pour effet de présenter la réalisation cette validation comme peu probable.

Ainsi, dans (44), on imagine que le co-énonciateur a, par exemple, déjà repoussé les avances de l'énonciateur par le passé ; de ce fait, ce dernier juge improbable que son souhait, c'est-à-dire la réalisation de *<tu / dansa dab you>* (*<tu / danser avec moi>*), puisse se réaliser. De la même façon, dans (43), l'énonciateur souhaite qu'il « fasse beau demain », mais [*e* + subjonctif imparfait]

signale que la réalisation de ce souhait fait l'objet d'une grande incertitude – peut-être a-t-il connaissance de prévisions météorologiques laissant supposer le contraire.

Dans (45), l'énonciateur espère que <tu / *diser la vertat*> (<tu / *dire la vérité*>) est conforme à la réalité ; cependant, il soupçonne que ce n'est pas le cas. L'expression de la désirabilité de la validité de la RP combinée à celle du caractère hautement incertain de cette validité construisent le sens d'une menace : « Ne pas dire la vérité aurait pour toi des conséquences négatives, or puisque je doute que tu dises la vérité, tu devrais être inquiet ».

Il nous semble que l'analyse selon laquelle la séquence [*e* + subjonctif] traduit un souhait dont la réalisation est très incertaine est renforcée par l'existence d'un autre type de construction permis par le gascon pour exprimer un souhait : [*se/si* + imparfait de l'indicatif], également connue du français. En voici deux exemples :

(46) *E s'anèbem ha un tour per la miéye-bile ?*

e s' an-èbem h-a un tour per la miéye-bile

et si aller-1PL.IMPF faire-INF un tour par la centre-ville

*Et si on allait faire un tour dans le centre-ville ?*

(47) *E se minyèbem un gnac s'ou baluar ?*

e se miny-èbem un gnac s'ou baluar

et si manger-1PL.IMPF un morceau [sur+le] boulevard

*Et si on mangeait un morceau sur le boulevard ?*

Dans les énoncés ci-dessus, on remarque deux absences : celle de la particule énonciative *e* et celle du subjonctif, remplacés respectivement par *se/s'* (français *si*) et l'imparfait de l'indicatif. Il s'agit pourtant toujours pour l'énonciateur d'exprimer un souhait et de faire connaître son désir ; mais à la différence des exemples précédents, la réalisation du souhait n'est pas ici présentée comme incertaine ou compromise. Dans (46) *<nousautes / ha un tour per la miéye-bile>* (*<nous / aller faire un tour dans le centre-ville>*) est jugée désirable, et vraisemblablement rien ne s'oppose à sa validité, sa réalisation n'est conditionnée qu'au bon vouloir du co-énonciateur (celui de l'énonciateur étant déjà acquis, puisque c'est lui qui est à l'origine de la proposition). De la même façon, (47) informe le co-énonciateur qu'une réalisation de *<nousautes / minya un gnac s'ou baluar>* (*<nous / manger un morceau sur le boulevard>*) est l'issue favorisée par l'énonciateur, et que seule une réponse négative pourrait y faire obstacle – on pourrait paraphraser de la façon suivante : « Il suffit que tu veuilles que nous mangions un morceau sur le boulevard pour que nous le fassions ».

Les deux exemples sont, de plus, à l'indicatif. Nous pensons que l'énonciateur fait ce choix pour indiquer qu'il considère la validité de la relation prédicative probable et que la distance qui sépare les deux protagonistes de la réalisation de cette RP est très réduite (« Il suffit que tu acceptes pour que j'engage ce procès tout de suite »).

Mais si les valeurs de *e* dans cet emploi correspondent bien à celles qui lui sont généralement attribuées (présenter la RP comme non réalisée et comme étant de réalisation incertaine), le fait que la particule se trouve dans une distribution complémentaire avec un marqueur *si/se* qui n'est pas censé faire partie du paradigme des énonciatifs pose question.

### 2.2.2 – Quel type de relation entre *e* et *si/se* ?

Comme nous l'avons vu en 2.3.1, les énoncés interrogatifs connaissent également l'opposition *e/se*. Les deux cas sont certes différents, étant donné que dans une propositions optative *se* (+ indicatif) traduit un jugement sur la valeur de vérité de la proposition différent de celui exprimé par *e* (+ subjonctif), tandis que dans les interrogatives *se* traduirait une nuance supplémentaire (la notion de politesse) qui se situe hors de la problématique de l'assertion. Il est toutefois impossible d'ignorer que la distinction *e/se* en position préverbale existe dans plusieurs emplois : dans les questions fermées, dans les optatives, mais aussi dans les protases (comme nous le verrons en 3.1). Les deux unités semblent entretenir une relation particulière. De quelle nature est-elle ? Si certains auteurs, comme Lafont (1964), considèrent que l'énonciatif *e* est issu de la conjonction de coordination *e* (français *et*), Ledgeway (2020 : 80) estime qu'une telle parenté étymologique serait incohérente avec le sens et le rôle de *e* dans ses différentes utilisations, c'est-à-dire « *typing polar interrogatives, optatives, and*

*quotatives* » (« construire les interrogations polaires, les propositions optatives et les propositions incises rapportant un discours direct » [nous traduisons]). C'est à ce titre, et au regard des nombreux contextes dans lesquels l'un ou l'autre peuvent apparaître, qu'il préfère rapprocher *e* de *se* : « *Thus, here I adopt the view that, at least synchronically, e constitutes a reduced form of the irrealis/interrogative complementizer se / si* » (« J'adopte donc ici le point de vue selon lequel *e* constitue, synchroniquement du moins, une forme réduite du complémenteur interrogatif/irrealis *se/si* » [nous traduisons]). Le fait que *e* et *se* expriment des jugements clairement opposés sur la valeur de vérité de la RP dans les optatives et les protases peut cependant faire obstacle à cette explication, et d'autres pistes existent (voir 2.3.2).

Nous retenons en tout cas que dans un certain nombre d'emplois, les particules énonciatives peuvent donc être en distribution complémentaire avec des unités qui ne font pourtant pas partie de leur paradigme – ce qui est, selon toute vraisemblance, le cas du morphème *se*, qui ne partage pas plusieurs traits typiques des énonciatifs (incompatibilité avec les marques de négation, neutralisation devant un adverbe/pronom interrogatif ou un introducteur de subordonnée). Dans une interrogation totale, il est pourtant indéniable qu'il se comporte comme une particule énonciative, et nous ne pouvons pas nous positionner clairement sur sa classification – comme nous l'avons vu, la délimitation du système ne fait de toute façon pas l'unanimité, même chez les spécialistes.



## Bilan

Si ce type d'énoncé, de par sa fonction qui est d'exprimer un souhait, relève principalement de la modalité appréciative, la problématique du vrai et du faux (modalité assertive et modalité épistémique) est également présente par certains aspects. Tout d'abord, par nature la validité de la RP qui fait l'objet d'un souhait est incertaine voire impossible (« Ah ! Si seulement j'étais né cent ans plus tôt ! ») ; de plus, en gascon, la présence du subjonctif et de la particule *e* indique un calcul des probabilités qui favorise une issue négative. En résumé, la séquence [*e* + subjonctif] permet d'exprimer un souhait dont la réalisation est jugée peu probable ; à l'inverse, [*se* + indicatif] en énoncé interrogatif permet d'exprimer une suggestion, une invitation, qui conditionne à la seule volonté du co-énonciateur la réalisation de la relation prédicative. Ici, la distinction entre les énoncés avec *e* et ceux avec *se* semble donc correspondre à la distinction entre l'irréel et le potentiel. Le fait que seule la seconde séquence soit trouvée dans des structures interrogatives est d'ailleurs tout à fait cohérent : dans le cadre de l'expression d'un souhait, une sollicitation du co-énonciateur (dans le cas présent, une valeur interrogative) n'a de sens que si l'énonciateur estime que celui-ci peut répondre à ses attentes. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si le souhait est jugé comme globalement impossible à réaliser, il n'y a pas vraiment lieu de le solliciter, du moins pas par un moyen aussi direct que l'interrogation.

Dans d'autres contextes, en revanche, le lien entre l'apparition de *e* et l'expression de ces différentes valeurs (non-assertion, incertitude, improbabilité) est moins évident, comme nous allons le constater.

### **2.3 - En incise devant un verbe de parole**

On prête régulièrement à la particule *e* un autre emploi particulièrement curieux : on la retrouve devant un verbe de parole dans les propositions incises qui rapportent un discours direct (les propositions de type *dit-il* en français). Il nous faut tout d'abord préciser que le statut syntaxique de la proposition incise ne fait pas l'unanimité dans la littérature : s'agit-il d'une proposition subordonnée ou d'une proposition indépendante ? Peut-elle seulement rentrer dans cette dichotomie ? Pour Miličková (1983 : 42), s'il est vrai qu'elle est sémantiquement dépendante de la citation à laquelle elle se rapporte, elle est aussi « syntaxiquement indépendante et peut se déplacer par rapport à l'ensemble de la citation (elle peut être antéposée, postposée ou intercalée dans la citation) ». De par la mobilité syntaxique de la proposition et son absence de subordonnant, nous avons donc fait le choix de traiter l'emploi de *e* en incise dans cette partie, tout en étant conscients que qualifier ce type de proposition d'indépendante peut soulever plusieurs questions.

### 2.3.1 – Quelle valeur modale ?

En gascon, *e* peut donc apparaître dans une proposition incise, mais seulement lorsque celle-ci se situe en position postposée ou intercalée dans la citation. Les exemples suivants en attestent :

(48) *Qu'ei çò qui as ? e la demàndann las autes.*

**qu'** ei                      çò qui a-s                      **e**    demànd-ann                      las autes  
ENC être- 2SG.PRES ce qui avoir-2SG.PRES ENC demander-3PL.PS les autres  
*Qu'est-ce que tu as ? lui demandèrent les autres.*

(49) *Ne sias pas tant pèc ! e hasó la mair.*

ne    s-ias                      pas tant pèc    **e**    ha-so                      la mair  
NEG être-2SG.SUB.PRES NEG tant idiot ENC faire-3SG.PS la mère  
*Ne sois pas aussi sot ! dit la mère.*

(50) ***Que**'u responó : « Ve'n tau molin ».*

**que** 'u    respon-ó                      v-e                      'n-tau    molin  
ENC le répondre-3SG.PS aller-2SG.IMP (à+le) moulin  
*Il lui répondit : « Va au moulin ».*

(51) *L'asou **que**'u devisà lo prumèr : « Perque horgas atau ? »*

l' asou **que** 'u devis-à                      lo prumèr perque    horg-as                      atau  
l' âne ENC le causer-3SG.PS le premier pourquoi aboyer-2SG.PRES ainsi  
*L'âne lui parla le premier : « Pourquoi aboies-tu ainsi ? »*

En revanche, lorsque l'incise précède (donc introduit) la citation comme dans (50) et (51), *e* est remplacé par *que*.

La particule *e* construit-elle dans ces énoncés une notion d'incertitude, indique-t-elle une faible prise en charge de la relation prédicative ou est-elle associée à l'expression d'une valeur que nous pourrions relier à la non-assertion ? En réalité, nous n'avons pu attribuer aucune action modalisatrice claire à la présence de *e* dans ce type d'énoncé (qui est pourtant particulièrement commun dans notre corpus). Nous avons envisagé que *e*, dans cet environnement, puisse signaler une volonté de l'énonciateur de se désengager, de ne pas prendre complètement en charge le contenu du discours direct, précisément parce qu'il ne fait que le rapporter et n'en est pas le véritable énonciateur ; cependant, le fait que ce soit la particule assertive *que* qui marque l'incise lorsqu'elle est antéposée, comme c'est le cas dans (50) et (51), semble invalider cette hypothèse.

Marcus (2010 : 46) fait partie des rares auteurs à souligner cette absence du sémantisme habituellement attaché à *e* :

*This environment of e is discussed in many, but not all, of the normative grammars, and is seemingly unrelated to its semantic function conveying uncertainty.*

(Cet environnement de *e* est abordé dans beaucoup, mais pas la totalité, des grammaires normatives, et est vraisemblablement sans lien avec sa fonction sémantique d'expression de l'incertitude [nous traduisons])

Surtout, *e* est ici en distribution complémentaire non pas avec *que/be/ja*, mais avec des unités qui ne sont que très rarement qualifiées de particules énonciatives : *se/si/ce/ci/çò/ça*, que Marcus (2010 : 52) et d'autres considèrent comme des allomorphes. Les énoncés suivants illustrent ce phénomène :

(52) *Si si, e responó la mair, mes n'ei pas la pena de s'arrestar a-d era.*

si si **e** respon-ó la mair mes n' ei pas la pena  
 si si **ENC?** répondre-3SG.PS la mère mais NEG être-3SG.PRES NEG la peine  
 de s' arrest-ar a-d era  
 de s' arrêter-INF (à+de) elle

*Si si, répondit la mère, mais il n'est pas utile de s'intéresser à elle.*

(53) *Tu, ce disó lavetz au vailet, que'n saps tròp de long entà jo.*

tu **ce** dis-ó lavetz au vailet **que** 'n sa-ps tròp de long entà jo  
 toi **ENC?** dire-3SG.PS alors au valet **ENC** en savoir-2SG.PRES trop de long pour moi  
*Toi, dit-il au domestique/valet, tu en sais trop pour moi.*

(54) *Jo **que** v'aimi, çò disèi aus mens disciples bien aimats.* (Marcus 2010 : 53)

jo **que** v' aim-i çò dis-èi aus mens disciples bien  
 moi **ENC** vous aimer-1SG.PRES **ENC?** dire-1SG.PRES aux miens disciples bien  
 aim-ats  
 aimer-PPAS.M.PL

*Moi, je vous aime, dis-je à mes disciples bien aimés.*

Nous avons cherché à comprendre ce qui déclenche le choix de *e* (par opposition aux autres unités utilisées) dans cet environnement. Nous n'avons pu relever aucune régularité significative dans les occurrences qui présentent *e* dans ce contexte, si ce n'est une position syntaxique commune. Parmi les marques et les effets de sens que nous avons pu corréliser à l'insertion de *e* dans ses différents emplois, aucune ne semble mobilisable pour justifier qu'il apparaisse dans les exemples ci-dessus. Le subjonctif n'est jamais utilisé dans ce type d'énoncé (ce qui n'est pas surprenant puisque la proposition permet de rapporter un discours

direct) ; impossible également de le lier à l'expression d'un souhait ou d'une possibilité.

Nous avons également envisagé que le choix du morphème (*e*, *se*, *si*, *ce*, *ci*, *çò* ou *ça*) puisse être lié à la proposition-citation elle-même (son contenu lexical, l'attitude qui y est exprimée, son mode grammatical, son type de phrase...), plutôt qu'à la proposition dans laquelle la particule s'insère, mais cette piste n'a pas été davantage concluante : le choix de la marque semble complètement déconnecté de ces informations. Dans nos données [*e* + verbe de parole] suit des énoncés aussi bien interrogatifs (voir 48) qu'impératifs (voir 49), au même titre que *se/si/ce/ci/çò/ça*. Le temps n'est visiblement pas non plus une catégorie pertinente et toutes les unités considérées ici s'articulent au *verbum dicendi* indépendamment du temps de l'indicatif auquel il est conjugué, sans qu'une tendance ne se dessine. Ajoutons qu'elles ne sont jamais traduites en français ; nous ne pouvons totalement exclure qu'elles introduisent une subtilité sémantique ou pragmatique dans l'énoncé, mais cette subtilité n'est en tout cas pas traduisible.

En d'autres termes, nous ne parvenons pas à définir ce qui préside à la distribution de *e/se/si/ce/ci/çò/ça* dans ce contexte, ni ce qu'exprime alors *e* dans cet emploi. Non seulement il n'est alors associé à aucun des traits typiques qui le définissent en tant que particule énonciative, mais il ne semble de plus exister aucune différence significative entre les incises dans lesquelles il apparaît et celles dans lesquelles *se/si/ce/ci/çò/ça* apparaissent.

### 2.3.2 – Marqueur évidentiel ? Pronom démonstratif à valeur anaphorique ?

L'apparition de ces unités dans cet environnement précis doit pourtant bien avoir un sens ou une fonction, d'autant plus que, comme le fait remarquer Darrigrand (1971 : 33), certaines des formes en question (*ce*, *se*) sont des homonymes d'un autre morphème bien différent que l'on retrouve régulièrement dans cette même position, le pronom réfléchi *se* :

(55) *Darenlè, se disó era, ne poirèi pas goaire hicar l'ua cama devant l'aute.*

Darenlè    **se**    dis-ó            era ne poir-èi            pas hic-ar        l' ua cama  
dorénavant **ENC?** dire-3SG.PS elle NEG pouvoir-1SG.FUT NEG mettre-INF l' une jambe  
devant l'aute  
devant l'autre

*Dorénavant, dit-elle, je ne pourrai guère mettre une jambe devant l'autre.*

(56) *Tè ! se disó l'aute...*

tè        **se** dis-ó            l' aute  
INTERJ **se** dire-3SG.PS l' autre

*Tiens ! se dit l'autre...*

Il faut donc faire attention à ne pas analyser de la même façon (55), où *se* correspond à la particule d'incise, et (56) où il est en réalité le pronom réfléchi du verbe *se diser* (en français *se dire*). Or si deux morphèmes homonymes se maintiennent dans la langue au risque de causer une confusion aussi problématique, on imagine difficilement que l'un des deux puisse ne pas avoir de

véritable rôle ou utilité : si tel était le cas son usage aurait probablement été abandonné.

Une interprétation peut être suggérée par une locution très courante en gascon, *ça-i*, qui signifie « viens ici » en français. Selon Palay (1932), elle se compose de *çà/ça*, adverbe de lieu signifiant « ici » en français et issu du latin *ecce hac* (« voici ») qui a également donné l'adverbe de lieu *ça* en français (qu'on ne retrouve plus aujourd'hui que dans la locution *çà et là*), et de *i* qui est la forme impérative à la deuxième personne du singulier de l'ancien verbe *ir/bir* (« aller »). La forme *ça* que l'on retrouve en incise pourrait alors être un adverbe de lieu ; *e/se/si/ce/ci/çò/ça* seraient donc des allomorphes non pas du pronom démonstratif *çò* mais de l'adverbe de lieu *ça*.

Si les particules d'incise correspondent à l'adverbe de lieu, leur présence devant le verbe de parole pourrait avoir pour but d'indiquer que la citation est une information de première main. En effet, peut-être signalent-elles qu'il existe une proximité entre l'énonciateur et cette citation – en d'autres termes, que celui-ci est/était présent dans la situation d'énonciation au moment de la production du discours rapporté, et que sa retranscription de ce discours est, par conséquent, absolument fiable. Il faudrait alors explorer une autre piste : *e/se/si/ce/ci/çò/ça* pourraient être des candidats potentiels au statut d'évidentiel.

Il est vrai que certains emplois des particules énonciatives, notamment de *que*



comme nous le verrons en 3.2.5, peuvent parfois rappeler le rôle qu'assurent les marqueurs d'évidentialité. Cependant, comme le rappelle Aikhenvald (2004 : 4), l'évidentialité est une catégorie grammaticale à part entière : le seul sens, la seule fonction d'un évidentiel est d'indiquer la source de l'information. Ce n'est pas le cas de *que*, qui reste avant tout un marqueur de modalité : nous pourrions éventuellement dire qu'il connaît, selon les termes de l'auteure, des « extensions évidentielles », c'est-à-dire des emplois dans lesquels il exprime des subtilités d'ordre évidentiel, sans pour autant avoir l'indication de la source de l'information comme utilité et sens premiers.

*e/se/si/ce/ci/çò/ça* en incise, en revanche, n'ont pas d'autre rôle identifié que celui, peut-être, de signaler que la citation (citation « brute », puisqu'il s'agit de discours rapporté direct) est une information de première main, provenant d'une source auditive directe. Nous remarquons que certaines langues emploient bien un marqueur évidentiel pour rapporter un discours direct. Par exemple, en oudihé, une langue toungouse parlée dans la région de l'Extrême-Orient russe, la particule évidentielle *gum(u)* indique que le discours rapporté est une information de seconde main, obtenue auprès d'une personne qui était présente dans la situation d'énonciation lorsque cette citation a été prononcée, selon Nikolaeva et Tolskaya (2011 : 462) ; la particule serait d'ailleurs directement issue d'une forme passive ancienne du verbe *gun-* (en français *dire*), mais elle aurait perdu ce sens et n'a désormais plus qu'une fonction évidentielle.

Une autre interprétation de *e* dans cet environnement peut-être proposée. En effet, Darrigrand voit plutôt dans *se/si/ce/ci/çò/ça* des formes du pronom démonstratif *çò* (en français *ce*). Dans (56), une traduction littérale de *se disó era* serait donc *ce dit-elle*, que nous pourrions interpréter en français de la façon suivante : « voici ce qu'elle dit », ou peut-être « ainsi dit-elle » (cette construction n'est d'ailleurs pas complètement inconnue du français : voir *Ainsi parla l'Oncle*, *Ainsi parlait Zarathoustra...*).

S'il correspond plutôt au pronom démonstratif, alors nous pensons qu'il pourrait en fait s'agir d'un pronom à valeur anaphorique reprenant le discours direct qui vient d'être rapporté dans le co-texte gauche. Ceci expliquerait pourquoi *e/se/si/ce/ci/çò/ça* ne peuvent apparaître que lorsque l'incise suit la citation. Surtout, il existe des similarités troublantes entre ces marqueurs et celui que Salvan (2005) relève dans cette même position syntaxique dans le français du XVII<sup>e</sup> siècle, et qu'il qualifie bien de pronom démonstratif anaphorique :

(57) « *Ah ! Mademoiselle, j'ai ici mon témoin* », *ce dit-il*. (Salvan *ibid.*)

En ancien français, on retrouve ce pronom sous la forme *ço*, comme l'illustre cet énoncé extrait de la Chanson de Roland :

(58) « *Sire emperere* », *ço* dist Gefrei d'Anjou, « *Ceste dolor ne demenez tant fort !* »

sire emperere *ço* di-st                      Gefrei    d'Anjou ceste dolor    ne  
sire empereur *ço* dire-3SG.PS   Geoffroy d'Anjou   cette   douleur NEG  
demen-ez                      tant fort  
démener-2PL.PRES   tant fort

« *Sire empereur* », dit Geoffroy d'Anjou, « *ne vous livrez pas si entièrement à cette douleur !* »

Nous remarquons que le marqueur gascon en incise peut également apparaître sous ces deux formes *ce* et *ço*, et que sa position est, dans le cadre de cet emploi, identique à celle du pronom en français et en ancien français (notons cependant que dans la Chanson de Roland, *ço* apparaît également lorsque l'incise est antéposée). À ce titre, nous pensons qu'il est possible que ce *e*, qui a été assimilé à la particule énonciative *e* dans les grammaires, corresponde en réalité à un pronom démonstratif à valeur anaphorique issu du continuum roman.

## Bilan

Selon nous, le marqueur *e* qui apparaît dans ce contexte est vraisemblablement un morphème différent de la particule énonciative qui fait l'objet de notre travail. En effet, sa présence dans les énoncés est de toute évidence sans lien avec les notions d'incertitude, de faible prise en charge de la relation prédicative, de non-assertion... Il est impossible d'exclure que cette unité ait pu avoir une véritable valeur modale par le passé mais qu'elle ait fini par se grammaticaliser dans cette

position et que cette valeur se soit perdue. Cependant, *e* se trouve ici dans une distribution complémentaire avec d'autres formes qui ne sont pas des particules énonciatives mais peut-être des adverbes de lieu ou des pronoms démonstratifs ; par ailleurs, de par sa ressemblance phonétique avec certaines de ces formes (*se*, *ce*), et de par l'absence de différences significatives entre les propositions marquées par *e* et les propositions marquées par les autres formes, nous pensons qu'il peut n'être qu'un simple allomorphe d'un unique morphème *e/se/si/ce/ci/çò/ça*. Il pourrait être judicieux de rapprocher ce morphème d'autres catégories, notamment de l'évidentialité : on sait que dans certaines langues, le discours direct est rapporté en employant un marqueur évidentiel. Une autre explication, peut-être plus convaincante, est suggérée par la présence de formes similaires dans le même environnement en français dans des états de langues antérieurs : il s'agirait en réalité d'un pronom démonstratif anaphorique, qui assurerait une reprise de la citation qui le précède. Il pourrait donc être pertinent d'étudier cet emploi dans une perspective diachronique et dans le cadre de la linguistique comparée.

Quoi qu'il en soit, pour toutes ces raisons, il nous paraît raisonnable de l'écarter du paradigme des énonciatifs.

Si la fréquence de ce *e* dans cet environnement nous a permis de pouvoir rapidement constater des différences avec *e* énonciatif, nous allons voir que d'autres emplois sont bien plus marginaux, ce qui peut compliquer l'analyse.

## 2.4 – Autres emplois potentiels

Il semblerait que la particule *e* puisse connaître encore d'autres emplois en proposition principale ou indépendante. Ceux-ci sont beaucoup moins fréquents et les énoncés qui en relèvent sont rares ; peut-être sont-ils très localisés ou ont-ils tendance à disparaître dans la langue contemporaine. Il nous a cependant paru nécessaire de les mentionner, d'autant que leur analyse pourrait se révéler éclairante vis-à-vis de celle des autres emplois plus communs.

### 2.4.1 – Dans des propositions exprimant le doute, l'incertitude ou la mitigation

La seule description de cet emploi provient de Bouzet (1932), qui étudie le dialecte béarnais. Il rapporte que la particule énonciative *e* peut exprimer le doute, l'hypothèse, mais peut aussi avoir une fonction d'atténuation, de mitigation. Il présente les exemples suivants :

(59) *Lhèu e-m a bist.*

lhèu        e   -m   a                    b-ist  
peut-être   ENC   m'   avoir-3SG.PRES   voir-PPAS.M.SG

*Peut-être m'a-t-il vu.*

(60) *A penas e poudè segui...*

a penas e      poud-è                      segu-i  
à peine   ENC pouvoir-3SG.IMPF   suivre-INF  
*À peine pouvait-il suivre...*

On remarque tout d'abord que l'expression de ces valeurs passe également par l'utilisation de moyens adverbiaux. Dans (59), la présence de *lhèu* (en français *peut-être*) indique que si l'énoncé reste situé dans la problématique du vrai et du faux, il ne relève pas de la modalité de l'assertion, puisqu'il ne s'agit pas de trancher entre valeur positive et valeur négative de la RP, mais de la modalité épistémique : l'énonciateur fait un calcul de probabilité, il évalue les chances de réalisation de la RP et conclut que *p* et *p'* sont envisageables. Cette évaluation, faite sur la base de la prise en compte des éléments dont il dispose, peut l'amener à privilégier une des deux valeurs ; par exemple, un changement d'attitude du co-énonciateur à son égard peut faire penser à l'énonciateur que *<eth / me véder>* (*<il / me voir>*) a des chances d'être valide (on imagine que le fait que l'énonciateur « le voie » serait compromettant pour l'énonciateur, ce qui justifierait un changement d'attitude). Il n'est cependant pas en mesure de se porter garant de cette validité et ne peut donc pas asserter la RP : l'énoncé reste une hypothèse, ce qui expliquerait la présence de *e*.

En revanche, la même analyse ne peut pas s'appliquer à (60). Dans cet exemple, il n'est pas question d'évaluer les chances de réalisation de la relation prédicative : alors que dans l'énoncé précédent on comprend que si la relation *<eth / me véder>* a été réalisée, alors elle l'a été à l'insu de l'énonciateur (ce qui explique pourquoi il

ne peut pas la confirmer ou l'infirmier), ici l'énonciateur a, selon toute vraisemblance, assisté à l'évènement auquel renvoie *<eth / poude segui>* (*<il / pouvoir suivre>*). Mais dans ce cas, quelle valeur attribue-t-il à la RP ? La locution adverbiale *a penas* et son cognat français *à peine* semblent être de sens et d'utilisations très similaires, or il est intéressant de noter qu'en français, *à peine* peut en réalité attribuer une valeur négative (sans passer par des marques de négation) à la RP. Ainsi Winterstein (2010 : 9) compare les marqueurs *juste* et *à peine*, et remarque que dans un énoncé dans lequel la valeur de vérité d'une proposition indépendante dépend de celle qui la précède, *à peine* transmet une valeur négative à la proposition qui suit (« *Paul a **à peine** touché le ballon. Marie ne l'a pas touché non plus.* ») tandis que *juste* transmet une valeur positive (« *Paul a **tout juste** touché le ballon. Marie l'a touché aussi.* »). L'auteur, citant Mellet et Monte (2009), dit : « *juste* marque le bord interne d'une frontière épaisse, *à peine* en marque l'extérieur ». Dans le cas de *à peine*, cette frontière est perméable ; selon l'auteur, « *juste p* entraîne *p*, *à peine* n'entraîne pas forcément *p* et est compatible avec *p'* ». Si l'on considère que la locution adverbiale gasconne correspondante peut s'interpréter de la même façon et que l'on mobilise cette analyse pour (60), on pourrait dire que *a penas* marque l'extérieur de *poude segui*, et présente donc la RP comme non-validée (*<eth / ne pas poude segui>*). Cependant le marqueur *a penas* se situe, pour reprendre les termes employés par Winterstein, sur le *bord* de la frontière extérieure, c'est-à-dire dans une zone relativement instable entre *p* et *p'* ; dans un énoncé relevant de la modalité de

l'assertion, il peut finalement trancher en faveur d'une valeur négative, mais il *atténue* alors celle-ci en indiquant que la dichotomie valeur positive/valeur négative ne s'applique pas nécessairement avec beaucoup de force à la RP. On peut par exemple interpréter *A penas e poudè segui* comme « Il n'était pas loin de pouvoir suivre, mais globalement il ne le pouvait pas » ou encore comme « Par moments il pouvait suivre, mais en général il ne le pouvait pas ». Nous pourrions aussi analyser *a penas* comme se situant, au contraire, sur le *bord interne* de la frontière : il exprimerait alors l'assertion, mais encore une fois une assertion atténuée (« Il pouvait globalement suivre, mais avec beaucoup de difficulté et de manière irrégulière »).

Nous pensons donc que si l'énonciatif *e* apparaît dans ce contexte, c'est parce que l'énonciateur est incertain de la valeur de vérité qu'il doit attribuer à la relation prédicative : il exprime l'atténuation de l'assertion ou de la non-assertion de la RP par l'insertion de la particule énonciative *e*, combinée avec des moyens adverbiaux.

#### **2.4.2 – Dans les propositions en rupture temporelle avec $T_0$ ?**

Nous avons rencontré dans notre corpus quelques énoncés avec *e* qui ne semblent correspondre à aucun des emplois connus de cette particule. Nous n'avons pu expliquer la présence de l'énonciatif *e* dans les exemples suivants que par le temps des verbes marqués :



(61) *La fimèla e'u perpetejava pas.*

la fimèla e 'u perpetej-**ava** pas  
 la femme **ENC?** le [quitter des yeux]-3SG.**IMPF** NEG  
*La femme ne le quittait pas des yeux.*

(62) *Au prumèr nhac, d'un còp de barròt suu cap e'u hascot tombar de nas sus la taula.*

au prumèr nhac d'un còp de barròt suu cap e 'u ha-**scot**  
 au premier morsure d'un coup de bâton (sur + le) tête **ENC** le faire-**3SG.PS**  
 tombar de nas sus la taula  
 tomber-INF de nez sur la table  
*Au premier coup de dent, d'un coup de bâton sur la tête elle le fit tomber de face sur la table.*

Dans les occurrences ci-dessus, aucun marqueur ne semble lié aux valeurs modales habituelles de *e* (l'interrogation, le fictif, l'incertain...). Il nous semble que l'apparition de l'énonciatif ne peut être expliquée que par la conjugaison du verbe de la proposition à un temps du passé (imparfait, passé simple). En effet, l'utilisation d'un temps du passé marque une rupture avec le moment de l'énonciation ( $T_0$ ). Ainsi pour Bouscaren, Chuquet et Danon-Boileau (1996 : 27), en anglais la marque du prétérit indique que l'évènement auquel renvoie la RP « *cannot under any circumstances take place at  $T_0$ , the time of utterance ; between  $T^0$  and the moment of the event there is a disconnection* » (il « ne peut, sous aucune circonstance, se réaliser à  $T_0$ , le moment de l'énonciation ; entre  $T_0$  et le moment de l'évènement, il y a une déconnexion » [nous traduisons]). Cette fonction de rupture du prétérit lui permet de pouvoir situer l'énoncé dans un passé

réel, extralinguistique, en le raccrochant à un repère temporel, exprimé (par exemple par un adverbe : *yesterday, then...*) ou implicite, qui renvoie à ce passé réel, extralinguistique. Mais elle lui permet également de le situer dans l'irréel en construisant une valeur hypothétique – c'est ce qui est communément appelé le prétérit modal. Dans un énoncé comme *I wish you were here right now* (« J'aimerais que tu sois là en ce moment »), l'utilisation du prétérit ne situe pas <you / be here> dans le passé réel, mais dans le fictif : elle indique que la RP n'est pas réalisée au moment de l'énonciation (« J'aimerais que tu sois là en ce moment, mais ce n'est pas le cas »). Dans les deux énoncés en gascon, cependant, le passé a bien une valeur temporelle, puisque le texte dont ils sont issus commence par un repère temporel situé dans le passé, typique de la narration (« *I avè un còp* », en français « Il était une fois ») ; mais une valeur temporelle relève toujours d'une forme de rupture et d'éloignement avec le moment de l'énonciation. Selon Bouscaren (1991 : 24) , en ce qui concerne le prétérit en anglais, la valeur temporelle et la valeur modale ne sont que deux expressions d'une même opération de rupture avec  $T_0$  :

Le prétérit qu'on appelle habituellement 'prétérit modal' et qu'on classe dans une catégorie particulière, comme si c'était un autre temps, n'est, en fait, pas différent de ces prétérits-là : on a la même opération de rupture, de décrochage à cause de repères fictifs explicites ou implicites.

Si l'on considère que l'utilisation d'un temps du passé (qu'il ait une valeur modale ou temporelle) est avant tout la trace d'une opération de rupture avec la situation et le moment d'énonciation, alors elle pourrait peut-être expliquer la

présence de l'énonciatif dans les énoncés (61) et (62). Par ailleurs comme nous l'avons vu en 2.2, dans les propositions visant à exprimer un souhait, le verbe marqué par *e* est souvent conjugué à un passé de valeur hypothétique (le subjonctif imparfait : *E podosse har beròi doman !*, en français « Ah ! S'il pouvait faire beau demain ! ») ; nous verrons également en 3.1 que dans les protases, le choix d'un temps du passé est lié à une notion d'improbabilité.

Nous ne pouvons cependant pas parvenir à des conclusions solides sur l'analyse qu'il faut faire de *e* dans les exemples (61) et (62), pour plusieurs raisons. Tout d'abord, ils proviennent de la même source, et nous n'avons pas rencontré d'énoncé de ce type ailleurs que dans ce texte, le nombre d'occurrences à notre disposition est donc très limité. De plus, nous ne pouvons pas affirmer avec certitude qu'ici *e* correspond bien à la particule énonciative, puisqu'aucun autre énonciatif n'apparaît dans cette source et nous ne pouvons pas exclure que le locuteur s'exprime dans un dialecte qui ne connaît pas ou peu ce paradigme. Sur le plan syntaxique *e* se comporte bien comme une particule énonciative, et dans cette position syntaxique il ne pourrait s'agir ni de la conjonction de coordination *e* (en français *et*) ni d'une interjection. Il est possible qu'ici [e] n'ait été inséré que pour des raisons de commodité phonétique. Nous n'avons cependant trouvé aucune description attribuant ce type de fonction à *e*.

## Bilan

D'autres emplois de la particule *e*, peu ou pas répertoriés dans les grammaires, sont susceptibles d'exister. Ainsi il semblerait qu'elle puisse apparaître dans les propositions principales ou indépendantes exprimant le doute ou l'incertitude, en présence d'autres marqueurs ayant des valeurs hypothétiques, dubitatives ou d'atténuation de l'assertion comme *lhèu* (« peut-être ») ou *a penas* (« à peine »). Cette idée d'atténuation, de réduction de la force assertive est bien présente dans d'autres emplois de *e*, comme nous le verrons en 3.4.3. Il est également possible que la conjugaison du verbe à un temps du passé suffise à déclencher l'apparition de *e* ; ce serait alors l'éloignement et la rupture (temporelle ou modale) avec  $T_0$  associée à l'utilisation d'un temps du passé qui justifierait la présence de *e*. Cependant les énoncés qui pourraient relever d'un tel emploi semblent rares et si celui-ci existe, il est sans doute très marginal.

## Bilan de chapitre

Dans les propositions principales et indépendantes, la particule énonciative *e* apparaît d'abord dans les énoncés interrogatifs. Ces énoncés sont alors des questions fermées, que nous avons opposées aux questions introduites par un adverbe ou pronom interrogatif (les questions en *QU-*), qui correspondent elles aux questions ouvertes. Il est plus juste, cependant, de dire que c'est l'insertion

d'une particule énonciative quelle qu'elle soit, qui permet de construire l'interrogation totale, et pas seulement *e*. Cette dernière vise plus spécifiquement à indiquer qu'il existe une véritable absence de certitude sur la valeur de vérité de la relation marquée, et que le co-énonciateur est invité à prendre position sur cette valeur. Cette incertitude peut être d'intensité variable, et *e* permet à l'énonciateur d'exprimer un certain degré d'engagement vis-à-vis de la valeur de vérité de la RP. Les deux chemins (*p*, celui de la valeur positive, et *p'*, celui de la valeur négative) doivent cependant rester ouverts au co-énonciateur. Si le chemin vers *p'* est barré, que la non-validité de la RP est exclue, on ne peut plus employer *e*. On utilise alors la particule *que*, qui apparaît donc dans les questions pour lesquelles l'énonciateur attend explicitement une réponse positive, voire n'attend pas de réponse sur la valeur de vérité de la RP proposée (parce qu'elle lui semble évidente) ; dans de tels cas le choix d'une structure interrogative vise plutôt à engager ou prolonger la communication, à exprimer la surprise, à émettre un jugement avec une certaine force... La particule *be* peut elle aussi apparaître dans cet environnement ; un énoncé interrogatif avec *be* vise à demander au co-énonciateur si la valeur de vérité privilégiée par l'énonciateur est bien la bonne, ce dernier ayant des raisons de douter que ce soit finalement le cas.

On retrouve également la particule *e* dans les propositions visant à exprimer un souhait dont l'énonciateur juge la réalisation très incertaine, voire improbable ; elle est alors associée à un verbe au subjonctif. Elle se trouve dans une distribution complémentaire avec le marqueur *se/si* qui introduit les souhaits

relevant du potentiel, du réalisable, et est associée à un verbe à l'indicatif. Les propositions optatives présentant la séquence [*e* + subjonctif] relèvent à la fois de la modalité appréciative (le souhait exprimé par le subjonctif) et de la modalité épistémique (l'énonciateur évalue la probabilité de *p*). Nous verrons en 3.1 qu'il existe une gradation épistémique en fonction du temps utilisé.

Un marqueur *e* apparaît régulièrement dans les propositions incises (postposées ou intercalées) rapportant un discours direct. Cependant, le sémantisme habituel de *e* semble complètement absent de cet emploi, qui ne semble de toute façon pas relever de la modalité. De plus, *e* se trouve dans une distribution complémentaire avec des éléments qui ne sont pas, a priori, des particules énonciatives, mais plutôt des formes de l'adverbe de lieu *çà/ça* ou du pronom démonstratif *çò*. Nous pensons que *e* correspond ici à une simple forme d'un unique morphème *e/se/si/ce/ci/çò/ça* qui pourrait être un pronom démonstratif anaphorique assurant une reprise de la citation, ou peut-être un marqueur évidentiel.

Enfin, d'autres emplois peu étudiés, plus marginaux et peut-être plus localisés, peuvent exister. Par exemple, on peut retrouver l'énonciatif *e* en présence de marqueurs adverbiaux comme *lhèu* (*peut-être*) dans des propositions visant à exprimer la possibilité, le doute ou la mitigation. Par ailleurs, dans quelques énoncés, l'apparition de la particule énonciative ne semble pouvoir s'expliquer que par la conjugaison du verbe à temps du passé, qui exprime une rupture temporelle ou modale avec  $T_0$ .

Dans une proposition principale ou indépendante, qu'elle marque l'interrogation, l'expression du souhait, la possibilité, le doute, ou encore l'ancrage du procès dans le passé, à ce stade la particule énonciative *e* semble toujours être la trace d'une même opération : indiquer que la relation prédicative ne s'est pas réalisée ou ne se réalise pas au moment de l'énonciation, et que l'énonciateur éprouve des difficultés à la prendre en charge. Nous allons voir que *e* exprime souvent les mêmes valeurs dans ses emplois en proposition subordonnée, bien que le degré de grammaticalisation qu'elle semble connaître dans certains environnements puisse compliquer l'analyse.

### **3 – La particule énonciative *e* en proposition subordonnée**

La fréquence, voire la tendance à la grammaticalisation de *que* dans les propositions principales affirmatives, ne doivent pas faire oublier que certaines particules énonciatives peuvent apparaître dans les propositions subordonnées. Nous allons constater que l'énonciatif *e*, notamment, connaît plusieurs emplois dans ce contexte.

#### **3.1 – En introduction d'une protase**

La particule *e* peut par exemple introduire une proposition subordonnée conditionnelle (ou protase) ; la proposition principale qui décrit les conséquences qu'entraînerait une réalisation de cette condition (l'apodose) est elle généralement marquée par *que*. L'analyse et la distribution de *e* dans ce contexte sont alors très similaires à celles de l'emploi en proposition optative que nous avons étudié en 2.2.

(63) *S'at bos, qu'y bam d'abort.*

s' at            b-os                    qu' y b-am                    d'abort  
si PNEUTRE vouloir-2SG.PRES ENC y aller-2PL.PRES tout de suite  
*Si tu veux, on y va tout de suite.*



(64) *E saboùssi au méns çò que bos, **que-t pourri** ayda !*

**E** sab-**oùssi** au méns çò que b-os **que t**  
**ENC** savoir-1SG.**SUB.IMPF** au moins ce que vouloir-2SG.**PRES** **ENC** te  
 pou-**rri** ayd-a  
 pouvoir-1SG.**COND.PRES** aider-INF

*Ah, si je savais au moins ce que tu veux, je pourrais t'aider !*

(65) *E m'at aboùsse dit, **que seri** bengut.*

**e** m' at ab-**ousse** dit **que s-eri**  
**ENC** m' PNEUTRE avoir-2SG.**SUB.IMPF** dire-PPAS.M.SG **ENC** être-1SG.**COND.PRES**  
 beng-ut  
 venir-PPAS.M.SG

*S'il me l'avait dit, je serais venu.*

Dans (64) et (65), syntaxiquement l'énonciatif *e* assure la fonction habituelle de la conjonction de subordination *si* et introduit une condition. Selon Rohlfs (1970), cet emploi survient « quand le subjonctif fait partie d'un système conditionnel », ce qui est effectivement le cas ici : c'est donc l'utilisation du subjonctif qui déclenche l'apparition de *e*. Ainsi dans (64), la protase introduite par *e* est à l'imparfait du subjonctif, tandis que verbe de l'apodose est au conditionnel. Nous retrouvons d'ailleurs cette répartition dans (65) : la protase est nettement ancrée dans l'irréel par [*e* + SUB], alors que l'apodose propose [*que* + COND]. Dans (63), nous pouvons constater que comme dans les suggestions ou invitations que nous avons étudiées en 2.2, la particule *e* disparaît au profit de *s'* (*se/si*), et que le verbe n'est pas au subjonctif, mais au présent de l'indicatif. La relation <*nousautes / anà-i d'abort*> (<*nous / y aller tout de suite*>) est proposée au co-énonciateur, et *s'*

marque que sa réalisation est conditionnée à une réponse positive, issue que l'énonciateur ne semble pas considérer comme invraisemblable. On remarque que la RP de l'apodose est marquée par la particule assertive *que*. La raison en est simple : l'énonciateur la construit depuis la perspective d'une validation préalable de la RP de la subordonnée. Or la réalisation de *<nousautes / anà-i d'abort>* ne dépendant que d'une valeur positive de *<tu / boule'u>* (*<toi / le vouloir>*), depuis une projection dans laquelle la seconde est validée, il est normal que la première soit marquée par l'assertion – c'est ce que Reboul et Moeschler (2000) appellent l'« assertion conditionnelle ». Notons également que même si *<nousautes / anà-i>* ne peut se situer que dans un futur proche – étant conditionnée à une validation qui n'a pas encore eu lieu – le verbe est conjugué au présent, et le marqueur *d'abort* (« tout de suite ») est introduit. Il s'agit, encore une fois, d'indiquer que la distance qui sépare les protagonistes de *p* est très réduite. L'énoncé relève donc du potentiel : la protase porte sur l'avenir (aussi proche soit-il) et introduit une condition considérée réalisable ; dès que celle-ci sera remplie, la RP de l'apodose pourra à son tour se réaliser.

Dans (64), l'énonciateur affirme que *<you / poude t'ayda>* (*<moi / pouvoir t'aider>*) ne dépend que de *<you / sabe çò qui bos>* (*<moi / savoir ce que tu veux>*) ; cependant cette dernière RP n'est pas réalisée au moment de l'énonciation, et il est considéré hautement improbable qu'elle puisse l'être : l'énoncé relève de l'irréel du présent. Nous pensons que *au méns* (*au moins*) a pour fonction d'indiquer que la RP introduite par *e* est véritablement la seule et unique

condition à la réalisation de la RP de la proposition principale. Cette opération participe à la création d'un effet de sens de regret, car <you / poude t'ayda> reste irréalisable (on pourrait négativer *au moins en même pas* : « mais je ne sais même pas ce que tu veux »). L'insertion d'une locution adverbiale pour renforcer cette idée de condition unique peut également concerner l'apodose : dans (65) par exemple, qui relève lui de l'irréel du passé (le verbe étant au subjonctif plus-que-parfait), on aurait pu trouver « *^segur que seri bengut* » (« bien sûr que je serais venu »). Néanmoins, la notion de regret naît avant tout de la combinaison de l'énonciatif *e* et du subjonctif imparfait/plus-que-parfait. Ainsi Brèthes et Puyau (2013 : 136) délivrent l'analyse suivante :

L'imparfait du subjonctif introduit en gascon une nuance supplémentaire qui n'est pas marquée par le temps en français, il exprime en effet de manière emphatique un souhait qui tient quand même beaucoup du regret car on sent bien qu'il ne se réalisera pas : c'est la notion d'irréel du présent. Si je remplace *E saboussi* par *Se sabèbi*, le sens change : on passe du regret à la possibilité : la notion de potentiel.

Rappelons que dans ce contexte, un verbe à l'imparfait du subjonctif ne peut être marqué que par *e*.

Les auteurs proposent une gradation :

Tableau 2 : Gradation épistémique dans les systèmes conditionnels

Introduceur	Conjugaison du verbe de la protase	Conjugaison du verbe de l'apodose	Probabilité de réalisation de la RP
<i>si</i>	Présent	Présent	Réalisation presque certaine
<i>si</i>	Présent	Futur proche	Réalisation très probable
<i>si</i>	Présent	Futur	Réalisation probable
<i>si</i>	Imparfait	Conditionnel	Réalisation peu probable
<i>e</i>	Imparfait du subjonctif	Conditionnel ou imparfait du subjonctif	Réalisation improbable, regret

Ils présentent également ces cinq exemples correspondant aux cinq constructions :

- *Se pouch, qu'at hèy, que-m pots créde* (« Si je peux, je le fais, tu peux me croire »)
- *S'at pouch, que-t bau béde douman* (« Si je le peux, je vais te voir demain »)
- *S'at pouch, que-t anerèy béde douman* (« Si je le peux, j'irai te voir demain »)
- *S'at poudèbi, que-t aneri béde douman, mé ne sèy pa se bau poudé* (« Si je le pouvais, j'irais te voir demain, mais je ne sais pas si je vais pouvoir »)
- *Ø At poudoussi, que-t aneri béde douman, mé ne bau pa poudé* (« Si je le pouvais, j'irais te voir demain, mais je ne vais pas pouvoir ». C'est nous qui rajoutons Ø ; celui-ci signale que *e* aurait dû être présent, mais est neutralisé par le fait que le pronom neutre *at* commence par une voyelle).

Cette analyse expliquerait pourquoi (64) « gagne » dans la traduction française une interjection *Ah !* qui n'existe pas dans les énoncés originaux. La combinaison de la particule *e* et du subjonctif crée une notion de regret, un regret dû à l'improbabilité (voire l'impossibilité, dans le cas de l'irréel du passé) de la réalisation de la RP ; or puisque le français ne peut marquer cette nuance par le temps, il l'exprime dans l'interjection, que nous pensons pouvoir peut-être interpréter comme la retranscription d'un soupir (« Ah, si seulement... »).

#### **Bilan :**

Ici, les degrés de l'hypothèse sont exprimés en positionnant chacune des deux propositions constitutives du système conditionnel (la protase et l'apodose) sur une gradation épistémique ; l'apodose présente alors souvent des marques liées à l'assertion, puisque la valeur de vérité de la relation prédicative qu'elle propose est évaluée depuis la perspective d'une réalisation préalable de la RP de la protase. Le positionnement de la proposition sur cette gradation se fait par différents moyens : par la flexion verbale (temps et mode), éventuellement par l'utilisation d'adverbes ou de locutions adverbiales (*au mens, segur que...*), mais aussi par le choix du marqueur préverbal. On retrouve encore une fois une distribution complémentaire *e/se*, qui semble très similaire à celle que nous avons identifiée en 2.2 dans les propositions optatives. En effet, *e* introduit les protases qui relèvent de l'irréel du présent (*E saboussi*, en français « Si je savais ») ou du passé (*E m'at abouisse dit*,

en français « S'il me l'avait dit »), donc les conditions irréalisées/jugées irréalisables dans le présent ou irréalisées dans le passé, tandis que *se/si* introduit les protases qui relèvent du potentiel, jugées réalisables. Comme le montre la classification que nous avons relayée, le gascon admet plusieurs combinaisons entre les différentes marques (temps, mode et élément introducteur de la protase), ce qui permet à l'énonciateur d'exprimer plusieurs nuances et degrés d'hypothèse ; notons cependant que la particule énonciative *e* ne peut introduire qu'une protase dont le verbe est au subjonctif.

L'emploi de l'énonciatif *e* en introduction d'une subordonnée de condition est donc particulièrement proche de son emploi dans les propositions indépendantes visant à exprimer un souhait. À ce titre, on peut douter de la pertinence de la distinction entre propositions principales ou indépendantes et propositions subordonnées lorsqu'il s'agit d'étudier les différentes valeurs de la particule énonciative *e*. Cependant, comme nous allons le voir, il existe d'autres emplois qui semblent donner plus de sens à cette dichotomie.

## 3.2 – Entre le subordonnant et le verbe

### 3.2.1 – La question de la pertinence de l'approche énonciative

Comme nous l'avons signalé en 1.3.2, dans les propositions subordonnées une particule énonciative peut apparaître après le subordonnant et devant le verbe, sous certaines conditions. Les grammaires ont tendance à réduire cet usage au seul énonciatif *e* : celle de Birabent et Salles-Loustau (1989) et celle de Puyau (2007) par exemple ne font état que de *e* dans les propositions subordonnées. Il est désormais connu que la particule *que* peut également être utilisée dans ce contexte.

Alors que les pronoms et adverbes interrogatifs et les énonciatifs sont censés être mutuellement exclusifs dans les énoncés interrogatifs, ils sont trouvés en co-occurrence dans les subordonnées. Certains auteurs vont plus loin et laissent même entendre que c'est la présence du subordonnant qui déclenche l'emploi de la particule énonciative. Darrigrand (1971 : 84) dit ainsi de *e* en subordonnée qu'il « rappelle une conjonction, un pronom relatif, une locution adverbiale qui introduit la proposition », sans plus de précisions. Cette explication soulève pourtant plusieurs questions : les énonciatifs sont habituellement compris comme des morphèmes articulés au verbe conjugué, de par leur position et leur fonction, qui est d'exprimer une attitude vis-à-vis de la relation prédicative. Or selon une telle définition, la particule en subordonnée ne porterait pas sur la RP, mais sur le

subordonnant, qu'elle viendrait « rappeler ». Outre le sens de « rappeler », qu'il faudrait alors spécifier, il nous semble que cette interprétation impliquerait d'écarter *e* dans cet environnement du paradigme des énonciatifs, puisqu'il n'aurait alors plus de valeur modale à proprement parler. Les exemples suivants illustrent cet emploi :

(66) *Tant qui jo e visqui, n'as pas arrei à crànher.*

tant qui jo e vis-qui n' a-s pas arrei à crànher-er  
 tant que je ENC vivre-1SG.SUB.PRES NEG avoir-2SG.PRES NEG rien à craindre.INF  
*Tant que je vis, tu n'as rien à craindre.*

(67) *E qu'ei atau, a Sauvalada, d'un Molièr e hènn un Abesque.*

e qu' ei atau a Sauvalada d'un Molièr e h-ènn un Abesque  
 et ENC être-3SG.PRES ainsi à Sauvelade d'un meunier ENC faire-3PL.PS un évêque  
*Et c'est ainsi qu'à Sauvelade, d'un meunier on fit un évêque.*

(68) Quoan Ø bas entau Moun, que-lhèbes de d'ore.

quoan b-as entau Moun que lhèb-es de d'ore  
 quand aller-2SG.PRES (vers+le) Mont ENC lever-2SG.PRES tôt  
*Quand tu vas au Mont (Mont-de-Marsan), tu te lèves tôt.*

(69)

a. *Ara que tot lo vilatge e's va desvelhar...*

ara que tot lo vilatge e 's v-a desvelh-ar  
 maintenant que tout le village ENC se aller-3SG.PRES réveiller-INF  
*Maintenant que tout le village va se réveiller...*



b. *Ara que Ø's va desvelhar tot lo vilatge...*

ara            que 's v-a            desvelh-ar    tot lo vilatge  
maintenant que se aller-3SG.PRES réveiller-INF tout le village  
*Maintenant que va se réveiller tout le village...*

On remarque que l'apparition de l'énonciatif ne semble effectivement possible que dans les subordonnées où la séquence [clitique + verbe] est séparée du mot introducteur par des unités nominales ou adverbiales. Dans (68) et (69b), le verbe conjugué suit immédiatement les conjonctions de subordination *quoan* et *que*, ce qui a visiblement pour effet de neutraliser la particule ; dans (69a) le groupe nominal *tot lo vilatge* est placé en position préverbale, l'insertion de *e* est alors permise.

Une fois ceci observé, il convient de se poser la question suivante : quelle interprétation peut proposer l'approche énonciative de *e* dans ce contexte ? Si l'on considère que nous sommes bien en présence de la même unité, c'est-à-dire de la particule *e*, alors qu'est-ce qui ancre les constructions ci-dessus dans l'

« incertitude » au sens large du terme ?

Pusch (2000a : 193), qui explore plusieurs pistes, suggère d'abord une réponse liée à la nature même de la subordination. Selon lui, si l'on part du principe que la valeur de vérité d'une proposition subordonnée est déterminée par celle de la proposition principale dont elle dépend, cela signifie que la subordonnée n'a pas de valeur de vérité propre. Elle ne peut donc pas être véritablement assertée, et c'est pour cela que *e* remplacerait *que* (qui marque l'assertion) dans ce contexte. L'auteur note d'ailleurs que le gascon fait un usage important du subjonctif dans

les subordonnées et *que*, contrairement au français, il l'admet dans certaines propositions adverbiales temporelles (voir l'énoncé 66) et dans les protases (voir 3.1) ; il ajoute d'ailleurs que dans les données de Pilawa (1990), *e* est l'énonciatif le plus fréquent dans une subordonnée dont le verbe est au subjonctif.

Pusch (ibid.) précise cependant que l'idée de l'impossibilité pour une subordonnée de recevoir des marques d'assertion a depuis été battue en brèche par de nombreux travaux — il renvoie spécifiquement à Hooper et Thompson (1973), qui ont démontré qu'en anglais certaines propositions subordonnées pouvaient être marquées par des structures emphatiques. Surtout, expliquer cet emploi de *e* par une non-assertivité « naturelle » de la proposition subordonnée impliquerait que la présence de *e* soit systématique dans les subordonnées, pour peu que celles-ci réunissent les conditions nécessaires à son insertion (subordonnant séparé du verbe, verbe ne commençant pas par une voyelle). Les données disponibles révèlent que ce n'est absolument pas le cas. Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, Ronjat (1913) rapporte que non seulement l'énonciatif *e* peut être absent de subordonnées dont les caractéristiques structurelles sont tout à fait favorables à son apparition, mais qu'il peut également être remplacé par la particule assertive *que*, comme nous allons le constater. Pusch (2000 : 193), qui passe au crible un corpus composé d'environ 1150 propositions subordonnées, rapporte que *e* apparaît dans 23% de celles qui peuvent accueillir un énonciatif, *que* dans 40%,  $\emptyset$  dans 47%. Il précise que la plupart des linguistes ayant travaillé sur ce sujet, dont Wüest (1985), et Field (1985), plaident bien pour une interprétation modale du recours

aux énonciatifs dans les subordonnées : leur distribution serait basée sur des critères attitudinaux, *e* signalant la non-assertion ou « l'assertion réduite » (voir 3.2.3), *que* exprimant une force assertive, et  $\emptyset$  la volonté de l'énonciateur de ne pas faire de jugement sur la valeur de vérité de la RP subordonnée, selon Pilawa (1990). Notre but dans cette sous-section sera donc d'identifier ce que traduit *e* dans les propositions subordonnées.

Nous avons tout d'abord cherché à déterminer si la conjugaison des verbes était une information pertinente dans la distribution des particules énonciatives dans les subordonnées (rappelons que dans cet environnement, seuls *e* et *que* peuvent apparaître). Il semblerait qu'un verbe au mode subjonctif (présent ou imparfait) ne puisse en général admettre d'être associé qu'à la particule *e* : nous n'avons rencontré presque aucune occurrence de [*que* + SUB]. Nous n'avons cependant pas pu relever d'autre régularité significative en termes de conjugaison. On discerne en revanche des tendances distributives en fonction du type de proposition subordonnée : selon Hetzron (1977), *que* est prédominant dans les subordonnées complétives et les subordonnées adverbiales causales, mais n'apparaît jamais dans les autres adverbiales ni dans les subordonnées relatives. Ces tendances doivent cependant être expliquées, et comme nous allons essayer de le démontrer, l'attitude de l'énonciateur vis-à-vis de la relation prédicative semble jouer un rôle déterminant dans l'apparition de *e*, *que* ou  $\emptyset$ .

### 3.2.2 – Construire le cadre spatio-temporel de la réalisation de la RP

(70) *Quan eras oelhas eth ser e s'ahronçan qu'ei jà tròp tard.* (Pusch 2000 : 197)

quan eras oelhas eth ser e s' ahronç-an qu' ei jà  
 quand les moutons le soir ENC se rassembler-3PL.PRES ENC être-3SG.PRES déjà  
 tròp tard

trop tard

*Quand les moutons se rassemblent le soir, il est déjà trop tard.*

(71) *Que n'ei tanben quan eths aulhèrs e pujan tara montanha.* (Pusch ibid : 192)

que n' ei tanben quan eths aulhèrs e puj-an tara  
 ENC en être-3SG.PRES aussi quand les bergers ENC monter-3PL.PRES (à+la)  
 montanha

montagne

*Il est aussi comme ça quand les bergers montent à la montagne.*

(72) *Qüan la hami e pica, qu'ei bona la mica.*

qüan la hami e pic-a qu' ei bona la mica  
 quand la faim ENC frapper-3SG.PRES ENC être-3SG.PRES bonne la mie

*Quand la faim tenaille, le mauvais pain est bon.*

Dans les énoncés ci-dessus, la relation prédicative contenue dans la subordonnée fixe un cadre spatio-temporel que l'énonciateur décrit comme permettant la réalisation de la RP principale : la seconde est jugée valide lorsqu'elle s'inscrit dans la situation décrite par la première. Dans (70), <eth / estar jà tròp tard> (<il / être déjà trop tard>) est valide lorsque <eras oelhas / ahronça's> (<les moutons / se réunir le soir>) est vérifiée. Or cette dernière RP,

celle de la subordonnée, n'est pas indiquée comme étant en cours de réalisation : on comprend qu'elle l'est régulièrement, qu'elle représente une situation récurrente, mais elle relève tout de même de l'irréel puisqu'elle ne semble pas se réaliser à T<sub>0</sub>, et à ce titre elle est marquée par *e*. Notons également que la RP de la proposition principale est elle marquée par la particule assertive *que*, ce qui n'est pas surprenant puisqu'à nouveau sa valeur de vérité est évaluée depuis la perspective d'une réalisation préalable de la RP de la subordonnée : or, dans un tel contexte, il n'y a aucun doute sur la validité de *<eth / estarjà tròp tard>* selon le jugement de l'énonciateur.

C'est exactement ce qui se joue dans (71), où l'on remarque aussi la présence de *que* dans la principale et de *e* dans la subordonnée : *<eths aulhèrs / pujar tara montanha>* (*<les bergers / monter vers la montagne>*) correspond à un événement saisonnier qui se réalise de manière cyclique (la transhumance, soit la migration du bétail vers les pâturages d'été ou d'hiver) auquel l'énonciateur n'est cependant pas en train d'assister.

Enfin, dans le discours duquel il est extrait, (72) renvoie au long voyage que les protagonistes ont entrepris : ils font escale pour se reposer dans un lieu qui n'offre qu'un confort rudimentaire, ce que le narrateur relativise en produisant cet énoncé, qui est un proverbe. Ainsi, *<la hami / picar>* (*<la faim / tennaller>*) ne se réfère pas spécifiquement à leur situation, et il est question de *la faim* en général (soit à l'échelle individuelle, soit à l'échelle collective – les périodes de disette par exemple), décrite comme une éventualité, un malheur envisageable. Il s'agit

d'affirmer que lorsque *<la hami / picar>* se réalise, *<la mica / estar bona>* (*<le mauvais pain / être bon>*) est valide (d'où la présence de *que*) ; or dans cet énoncé figé, *<la faim / tenailler>* ne fait office que de cadre temporel. La narration mobilise ce proverbe et l'applique à la situation d'énonciation pour exprimer un jugement sur celle-ci, mais *la faim* dont il s'agit n'est pas celle des personnages, et c'est pourquoi elle reste située dans l'irréel.

On constate que la conjonction *quan* (*quand*) est, dans les faits, régulièrement associée à la particule *e* : peut-être est-ce dû au fait que la combinaison des deux marqueurs ancre la subordonnée dans l'hypothétique et l'imaginaire, puisqu'elle a pour objectif de construire un repère spatio-temporel autour d'une relation prédicative qui ne se réalise pas à  $T_0$  et à l'intérieur duquel la RP principale doit s'inscrire pour être valide. De ce point de vue, ici *e* a finalement un rôle assez comparable à celui qu'il assure dans 3.1, puisqu'il marque une relation prédicative dont la valeur de vérité détermine celle de la proposition principale.

(66) *Tant qui jo e visqui, n'as pas arrei à crànher.*

tant qui jo e vis-qui n' a-s pas arrei à crànher-er  
 tant que je ENC vivre-1SG.SUB.PRES NEG avoir-2SG.PRES NEG rien à craindre.INF  
*Tant que je vis, tu n'as rien à craindre.*

Alors que dans les trois exemples précédents, la RP de la subordonnée, bien que située dans l'imaginaire ou en tout cas hors de la situation d'énonciation, était jugée comme correspondant régulièrement à une réalité, dans (66) l'énonciateur signale que *<jo / viver>* (*<moi / vivre>*) est soumis à davantage d'incertitude. Cette

nuance est exprimée par l'emploi du subjonctif (en combinaison avec *tant qui*, qui introduit une protase) et non plus de l'indicatif. Dans cet énoncé, la validité de la RP de la subordonnée n'est plus immuable : un jour la valeur de *<jo / viver>* ne sera plus positive, ce qui impliquera nécessairement une remise en question de la validité de *<tu / n'aver pas arrei à craner>* (*<toi / n'avoir rien à craindre>*) : «Tant que je vis tu n'auras rien à craindre, mais je ne vivrai pas éternellement ».

Finalement, l'interprétation de *e* dans ces énoncés est assez proche de celle de son emploi en protase. Nous allons voir que plus généralement, *e* signale peut-être que l'énonciateur se distancie de la relation prédicative marquée.

### **3.2.3 – Marquer une distance entre l'énonciateur et la réalisation de la RP**

En 2.1.1, nous avons mentionné que Pusch (2002a : 112) associe *e* à l'« assertivité réduite ». S'il n'en donne pas de définition précise, ce concept est bien présent dans les travaux de certains pragmaticiens, notamment ceux portant sur le subjonctif. Ainsi Lunn (1989 : 249-256), qui travaille sur l'espagnol, démontre que dans le corpus journalistique qu'elle exploite, le choix du mode est lié au crédit et à l'attention que le lecteur devrait accorder à l'information contenue dans la proposition subordonnée selon le jugement de l'énonciateur (qui est donc un journaliste). Selon elle, en espagnol le subjonctif signale que l'information marquée est jugée peu pertinente, soit parce que l'énonciateur a des doutes sur sa

fiabilité, soit parce qu'il considère qu'elle est de peu de valeur (qu'elle n'est pas importante ou ne permet pas d'éclairer le sujet qui est traité). L'énonciateur relaie une information présentée comme factuelle par celui ou celle qui l'a émise, mais indique par le subjonctif qu'il ne se porte pas garant de ce caractère factuel ; c'est pour cette raison qu'elle préfère parler d'assertion réduite et pas de non-assertion pour se référer à l'action du subjonctif. Cette analyse semble pouvoir s'appliquer aux énoncés suivants :

(73) *Un dia de l'ivèrn, arregolat d'atènder, en un moment que lo tribalh e chaumava, que s'acamina decap entà Paris.*

un dia de l' ivèrn arregol-at                      d' atènder                      en un moment que lo tribalh  
un jour de l' hiver rassasier-PPAS.M.SG d' attendre-INF en un moment que le travail  
e    chaum-ava                      **que**    s' acamin-a                      decap entà Paris  
ENC chômer-3SG.IMPF    ENC    s' (faire route)-3SG.PS vers    à    Paris

*Un jour d'hiver, lassé d'attendre, à une période où le travail laisse au (sic)<sup>1</sup> chômage, il partit pour Paris.*

(74) *E qu'ei atau, a Sauvalada, d'un Molièr e hèn un Abesque.*

e **qu'** ei                      atau a Sauvalada d'un Molièr    e    h-ènn                      un Abesque  
et ENC être-3SG.PRES    ainsi à Sauvelade d'un meunier ENC faire-3PL.PS un évêque  
*Et c'est ainsi qu'à Sauvelade, d'un meunier on fit un évêque.*

Dans les exemples ci-dessus, *e* vise selon nous à témoigner d'une distance entre l'énonciateur et la réalisation de la relation prédicative. Cette distance n'est pas due au fait que l'énonciateur privilégierait une valeur négative de la RP – au

---

<sup>1</sup> Traduction de l'auteur. Il faut peut-être comprendre « laisse place au chômage ».



contraire, il privilégie ici une valeur positive – mais simplement au fait qu'il ne dispose pas des moyens qui lui permettraient de véritablement l'asserter. Pusch (2000 : 193) relaie ainsi l'analyse que Pilawa (1990) fait de *e* dans cet environnement :

*Pilawa [...] considers e to be a marker of reduced subscription to the asserted information, and to be a sign of the speaker's not taking over full communicative responsibility for the proposition expressed in the embedded clause.*

(Pilawa [...] considère que *e* est un marqueur de souscription réduite à l'information assertée, et qu'il signale que l'énonciateur n'assume pas l'entière responsabilité communicative de la relation prédicative exprimée dans la proposition subordonnée.» [nous traduisons])

Ici, si le degré de prise en charge de la RP par l'énonciateur est désigné comme moindre, nous pensons que c'est parce que celui-ci n'est pas en mesure de pouvoir s'engager plus fortement parce qu'il perçoit les composantes de la réalisation de la RP (son moment de réalisation, ses protagonistes...) comme éloignées. L'énoncé (73) est à rapprocher de la série précédente en cela que la subordonnée décrit le contexte dans lequel la RP principale s'est réalisée. Il s'en différencie cependant à deux égards : tout d'abord, ce contexte est figé dans un temps passé, on ne s'attend pas à ce qu'il redevienne réalité ; ensuite, il est construit via des marques d'indéfinition (l'article indéfini *un* : *un dia, un moment*). L'énonciateur ne saurait dire précisément de quel jour, de quel moment il s'agit : il ne peut situer le jour que dans l'hiver, et le moment que dans une période sans travail. On comprend qu'il est incapable de les dater avec davantage de précision ; ceci est cohérent avec la nature du discours, puisque le texte dont est extrait l'exemple est une légende populaire, une fiction historique racontant l'ascension de Henri IV, d'origine

béarnaise, au trône de France. Le narrateur n'a aucune espèce de proximité avec l'époque ni les événements qu'il relate, et le cadre spatio-temporel relève de toute façon plus ou moins de la fiction. Nous pensons que c'est cet éloignement qui déclenche l'apparition de *e*. Il en va de même pour (74), extrait d'un conte populaire qui narre, également sur base de fiction historique, les origines de l'abbaye de la commune béarnaise de Sauvelade. Dans cet exemple c'est l'agent qui est indéfini, ce que le gascon, langue à sujet nul qui n'exprime pas le pronom, retranscrit par la flexion verbale indiquant la troisième personne du pluriel (*hènn*, en français « ils firent ») et le français par le pronom indéfini *on*. La RP <*eths / d'un molièr har un abesque*> (<*on / d'un meunier faire un évêque*>) est selon nous marquée par *e* du fait de la distance qui la sépare de l'énonciateur qui la propose : distance temporelle (à plus forte raison du fait du caractère fictionnel), distance vis-à-vis de l'agent dont il ignore l'identité.

La distinction entre valeur spécifique et valeur générique peut parfois relever de la distinction entre réel et irréel. En espagnol, notamment, certains emplois du subjonctif sont directement liés à l'indéfinition. Le verbe d'une proposition subordonnée relative est conjugué au subjonctif lorsque l'antécédent est désigné comme inconnu, indéfini, non spécifique. Palmer (1986 : 125) commente l'énoncé suivant :

(75)

a. *Busco **un** empleado que hable inglés.* [Palmer ibid.]

busc-o                      **un** empleado que habl-e                      inglés  
chercher-1SG.PRES **un** employé    qui parler-3SG.SUB.PRES anglais  
*Je cherche un employé qui parle anglais.*

b. *Busco **a un** empleado que habla inglés.* [Palmer ibid.]

busc-o                      **a un** empleado que habl-a                      inglés  
chercher-1SG.PRES **à un** employé    qui parler-3SG.PRES anglais  
*Je cherche un employé qui parle anglais.*

Selon l'auteur, dans (75a) l'énonciateur cherche un employé, n'importe lequel, pourvu qu'il sache parler anglais : c'est la compétence *hablar inglés* qui est recherchée. L'antécédant étant indéfini, c'est le subjonctif qui est employé. Dans (75b), il cherche un employé particulier dont il se trouve qu'il sait parler anglais – la compétence *hablar inglés* n'est plus au cœur de la requête, elle n'est qu'un trait distinctif qui permet d'identifier l'employé en question. C'est ce que signalent l'indicatif et la préposition *a*, qui en espagnol est placée devant l'objet lorsque celui-ci est spécifique. Selon Palmer, l'indéfinition est ici traitée comme Irrealis : *<un empleado / hablar inglés>* (*<un employé / parler anglais>*) ne peut être assertée, puisque l'existence même d'un tel *employé* n'est pas établie, pour désirée qu'elle soit.

L'emploi de l'énonciatif *e* peut paraître plus surprenant dans les subordonnées ci-dessous :

(76) *Au noste pèis, **qu'**i a tostemp avut un òmi o'nhaut tà llevar lo cap au moment que tots **e** la coavann doça.*

au noste pèis **qu'** i a                      tostem   av-ut            un òmi        o'-nh-aut  
au notre pays **ENC** y avoir-1SG.PRES   toujours avoir-PPAS un homme (ou-un-autre)  
tà    llev-ar    lo cap au moment que tots **e**        la coàv-ann                      doça  
pour lever-INF le tête au moment que tous **ENC** la couver-3PL.IMPF douce

*Dans notre pays, il y a toujours eu un homme ou un autre pour relever la tête quand tous la baissaient.*

(77) *Lo gojatòt que tot lo monde **e** coneishè **qu'**ei mort.*

lo gojatòt            que tot lo monde **e**        coneish-è                      **qu'** ei                      mort  
le (petit enfant) que tout le monde **ENC** connaître-3SG.IMPF **ENC** être-3SG.PRES mort  
*L'enfant que tout le monde connaissait est mort.*

En effet, ici *e* est combiné avec *tots* (« tous ») et *tot lo monde* (« tout le monde ») ; ceux-ci expriment une idée d'intégralité, de totalité, et nous aurions pu nous attendre à ce que la relation qu'ils entretiennent avec leurs prédicats respectifs soit caractérisée par la certitude. Pourtant *tots* et *tot lo monde* ont bien une valeur générique. Dans (76) *tots* n'est pas un pronom que nous pourrions qualifier d'anaphorique – il ne reprend pas un sujet qui aurait déjà été proposé et dont l'identité serait stabilisée, il introduit un nouveau sujet dans le discours. À qui renvoie *tots* ? On comprend qu'il est à identifier grâce à *Au noste pèis* (« Dans notre pays ») et *òmi* (« homme »), et qu'il est à interpréter comme « tous les

hommes de notre pays » ; ces hommes restent, au demeurant, essentiellement inconnus et n'existent en tant que tels que dans le monde des idées, dans l'imaginaire de l'énonciateur. Ils sont les acteurs indéfinis, non spécifiques d'une relation prédicative située dans le passé et dont l'énonciateur n'a pas assisté à la réalisation. Du reste cette RP ne s'est peut-être jamais réalisée dans ces termes, puisqu'elle correspond à une généralisation (« il y a toujours eu ») faite par l'énonciateur sur la base de ses connaissances personnelles : il connaît « ce » pays étant donné qu'il le désigne comme le sien, et à ce titre il privilégie bien une valeur positive de <tots / la coavar doça> (<tous / la baisser>), mais il n'est pas pour autant en mesure de l'asserter.

Nous expliquons la présence de *e* dans (77) de la même façon. La locution *tot lo monde* a également une valeur générique (elle construit le sens de la totalité de *le monde*, or *le monde* n'est lui-même pas défini). Impossible d'asserter <tot lo monde / coneishe'u> (<tout le monde / le connaître>) si *tot lo monde* lui-même se situe dans l'imaginaire : c'est peut-être ce qu'exprime la particule énonciative ici.

L'idée selon laquelle *e* traduit que l'énonciateur ne peut pas se porter complètement garant de la validité de la RP se retrouve renforcée par la présence de *que* dans d'autres occurrences, comme nous allons le constater.

### 3.2.4 – *que* en subordonnée : traduire l'immuabilité et l'intemporalité

Il apparaît que lorsque la RP de la subordonnée correspond à une vérité jugée universelle et intemporelle, l'énonciatif *que* apparaît :

(78) **Que** deishi a T\*<sup>2</sup> benlhèu eth darrèr mot per'mor qu'eth temps **que** passa.  
[Pusch : 2000a]

**que** deish-i                    a T\* benlhèu    eth darrèr    mot per'mor qu' eth temps **que**  
ENC laisser-1SG.PRES à T\* peut-être    le    dernier mot parce    que le temps ENC  
pass-a  
passer-3SG.PRES

*Je laisse T\* avoir le dernier mot parce que le temps passe.*

(79) **Qu'**espravà de har comprèner a mon Curè que lo dever de tot òmi plan vadut  
**qu'**ei de mublar tostem lo son esp'rit d'ua navèra sapienca.

**qu'** espr-avà                    de ha-r            comprèn-er            a mon Curè que lo dever de tot  
ENC espérer-3SG.IMPF de faire-INF comprendre-INF à mon curé que le devoir de tout  
òmi    plan vadut                    **qu'** ei                    de mubl-ar            tostem    lo son  
homme bien naître-PPAS.M.SG    ENC être-3SG.PRES de meubler-INF toujours le sien  
espr'it d'ua navèra    sapienca  
esprit d' une nouvelle sagesse

*Il espérait faire comprendre à notre curé que le devoir de tout homme de bonne naissance est de toujours meubler son esprit d'un savoir nouveau.*

---

2 Nom propre trouvé sous cette forme dans la source.

(80) *Qu'èi tostemps entenut a diser que la mei grana pena qu'ei d'estar enterrat tot viu.*

qu' èi                    tostemps enten-ut            a dis-er    que la mei grana pena  
ENC avoir-1SG.PRES toujours entendre-PPAS à dire-INF que la plus grande peine  
qu' ei                    d' est-ar    enterr-at            viu  
ENC être-3SG.PRES d' être-INF enterrer-PPAS vivant

*J'ai toujours entendu dire que la plus grosse peine c'est d'être enterré vivant.*

Nous pourrions presque dire que dans (78), cité dans Pusch (2003 : 6), le sémantisme de la proposition subordonnée suffit à justifier l'emploi de la particule assertive : *<lo temps / passar>* (*<le temps / passer>*) est posé comme une évidence, dont la validité ne saurait être remise en question sous aucune condition, et dans cet énoncé le présent prend donc une valeur gnomique. L'énonciatif *que* vient ici construire une notion de fatalité autour de la réalisation de la RP – on peut difficilement imaginer un autre traitement pour une proposition telle que *le temps passe*. Dans (79) et (80), les vérités assénées ont sans doute un caractère moins inconditionnel car plus culturel (« Quel est le devoir de tout homme de bonne naissance ? ») ou plus subjectif (« Quelle est la plus grosse peine ? »). Elles n'en sont pas pour autant considérées comme moins évidentes par l'énonciateur. Nous avons vu en 2.1.2 que l'énonciatif *que*, dans une interrogation, ferme le chemin vers l'une des deux valeurs (positive ou négative) de la RP. Nous pensons que c'est également ce dont il est question dans ces deux exemples, sous une forme différente : dans (79), *que* indiquerait que « le devoir de toute homme de bonne naissance » ne saurait être que « meubler son esprit d'un savoir nouveau »

et pas autre chose ; dans (80), « être enterré vivant » est considéré comme la peine la plus cruelle que l'on puisse imaginer, aucune autre réponse n'est possible. Nous pouvons également interpréter la présence de *que* comme le signal que la RP marquée correspond à une information collectivement partagée, à un savoir bien établi.

Ces exemples démontrent que la particule *que*, même en cas de présence d'un homophone (ici la conjonction *que*) dans la proposition, peut être employée dans subordonnée, par exemple pour accorder un caractère immuable, ou du moins communément admis à la valeur de vérité de la RP.

### 3.2.5 - Devant un verbe de dire, croire et savoir

Nous allons voir que l'on peut faire d'autres analyses de la distribution complémentaire *e/que* dans cet environnement :

(81) *Que cresi que benlhèu qu' ei ua chança finalament.* [Pusch 2000 : 196]

**que** cres-i                      que benlhèu **qu'** ei                      ua chança finalament  
ENC croire-1SG.PRES que (peut-être) ENC être-3SG.PRES une chance finalement  
*Je pense que c'est peut-être une chance après tout.*

(82) *Que sabetz que los tres qu'avem lo cap leugèr de çò.* (Pusch : ibid.)

**que** sab-etz                      que los tres **qu'** av-em                      lo cap leugèr de çò  
ENC savoir-2PL.PRES que les trois ENC avoir-1PL.PRES le tête léger de ceci  
*Vous savez que nous trois n'avons rien à voir avec ceci.*



(83) *Monsur, que cresi qu'aquesta bèstia **qu'**a minjat mès de carn crusa que carn cuèita.*

monsur **que** cres-i qu' aquesta bèstia **qu'** a minj-at  
 monsieur ENC croire-1SG.PRES que cette bête ENC avoir-3SG.PRES manger-PPAS  
 mès de carn crusa que carn cuèita  
 plus de viande crue que viande cuite

*Monsieur, je crois que cette bête a mangé plus de viande crue que de viande cuite.*

Nous envisageons deux interprétations de la présence de la particule *que* dans cette série d'exemples. Tout d'abord, il est possible qu'elle vise à exprimer que des « preuves » (de diverses natures) vont dans le sens d'une valeur positive de la RP. Dans (81), l'énonciateur exprime que la validité de <aquò / estar ua chança> (<il / être une chance>) a pu précédemment faire chez lui l'objet d'un doute, voire d'un rejet. En ce sens l'adverbe *finalament* (« finalement ») a deux fonctions : révéler l'existence de ce rejet initial et indiquer qu'il y a eu une reconsidération de la part de l'énonciateur, sans doute à la lumière de nouveaux éléments auxquels il n'avait pas accès auparavant. Ici le chemin vers la valeur négative de la RP n'est pas pour autant fermé, comme en atteste la présence de *peut-être*, mais nous pensons que le choix de *que* indique que c'est désormais la valeur positive, soutenue par de nouveaux arguments, qui est privilégiée.

Pareillement dans (82), la présence de la particule assertive signale une forte prise en charge de <los tres / aver lo cap leugèr de çò> (<nous trois / n'avoir rien à voir avec cela>). En subordonnant cette relation à *Que sabetz que* (« Vous savez que »), l'énonciateur cherche à la faire également prendre en charge par le co-

énonciateur avec une force similaire, en sous-entendant que celui-ci dispose des mêmes informations que lui – or puisque ce sont ces informations qui lui permettent de s'engager sur une valeur de vérité, que le co-énonciateur y ait également accès signifie qu'il ne peut qu'abonder dans le même sens que lui. Le caractère partagé du savoir ne peut être nié et il engage le co-énonciateur à agir en conséquence (par exemple à lever ses éventuels soupçons vis-à-vis de l'énonciateur, à le défendre auprès de ses accusateurs...).

Le contexte dans lequel s'inscrit l'exemple (83) est le suivant : trois individus débattent de ce qui a bien pu arriver à l'animal mort qu'ils ont trouvé sur le chemin. Chacun à leur tour, ils formulent une théorie – celle de l'énonciateur est *<aquesta bèstia / minjar mès de carn crusa que carn cuèita>* (*<cette bête / manger plus de viande crue que de viande cuite>*). Cette théorie est basée sur sa réflexion, elle-même nourrie par divers indices, que l'énonciateur ne communique pas mais que nous pouvons imaginer être issus, par exemple, de son expérience et de ses connaissances personnelles (« consommer la viande crue de certains animaux est mauvais pour la santé »). Encore une fois, peut-être est-ce pour souligner que la validité de la RP qu'il propose repose sur de fortes présomptions qu'il ressent le besoin d'introduire l'énonciatif *que*.

Une autre piste peut s'avérer plus probante. Pusch (2000 : 195) se sert de (81) et (82) pour illustrer une règle qu'il pense avoir identifiée dans ses données : un *verbum dicendi, sapiendi* ou *credendi* affirmatif dans la principale entraînerait

l'apparition de *que* dans la subordonnée ; un *verbum dicendi*, *sapiendi* ou *credendi* négatif, l'apparition de *e*. Il existe effectivement une telle tendance dans notre corpus : par exemple, en (83) le verbe *créder* (« croire ») à l'affirmatif est bien accompagné de *que*. Pusch (ibid.) explique ainsi :

Si les énonciatifs dans les complétives signalent le degré d'assertion de la proposition subordonnée, alors on s'attend à ce que la particule *que* soit systématique dans les propositions dépendant de verbes (de propositions principales) qui par, leur contenu sémantique, soulignent déjà que le locuteur est convaincu de ce qu'il dit.

Autrement dit, puisqu'une proposition principale affirmative avec un verbe de ce type est « naturellement » assertée, la subordonnée qui en est le COD ne peut qu'être elle aussi marquée par l'assertion (si je dis « Je pense que tu me mens », <tu / me mentir> est nécessairement asserté, puisqu'il complète la proposition contenant le verbe *pensar* à l'affirmatif, qui l'est d'office).

Les particules énonciatives du gascon, d'une manière générale, se plaisent à résister aux classifications trop rigides, et nous avons trouvé un contre-exemple :

(11) *Ne pensi pas que Pèir qu' ei un pèc.* [Morin 2013 : 63]

ne pens-i                      pas    que Pèir    qu' ei                      un pèc  
NEG penser-1SG.PRES    NEG que Pierre    ENC être-3SG.PRES    un idiot  
*Je ne pense pas que Pierre est un idiot.*

Ainsi, dans (11), le verbe de la principale est un *verbum credendi* négatif et on trouve pourtant *que* dans la subordonnée. Précisons que le fait que le verbe commence par une voyelle aurait de toute façon rendu l'insertion de *e*

impossible – en revanche  $\emptyset$  aurait été tout à fait envisageable. Nous considérons donc que le choix de *que* doit être motivé. Il existe une différence majeure entre cet exemple et les précédents : ici *<Pèir / estar un pèc>* (*<Pierre / être un idiot>*) semble avoir été initialement proposé par quelqu'un d'autre que l'énonciateur. Il y a donc une déconnexion entre le verbe *pensar* et la RP subordonnée – celle-ci n'a pas été nouée et validée par le locuteur qui introduit le *verbum credendi*. En théorie, cela devrait précisément empêcher l'apparition de *que*, puisque l'énonciateur ne peut pas assurer la responsabilité de la validation de la RP, non seulement parce qu'il n'en est pas le responsable initial, mais aussi parce qu'il s'oppose à sa validité. Nous pensons que la présence de *que* est en fait liée à la force de l'assertion initiale que l'énonciateur cherche à invalider : on imagine que *<Pèir / estar un pèc>* est une affirmation courante (« Pierre est connu pour être un idiot, Pierre a la réputation d'être un idiot »). Remarquons également qu'en gascon comme en français, là où nous aurions pu nous attendre à trouver du subjonctif (*que Pèir que **sia** un pèc*, en français *que Pierre **soit** un idiot*), l'énonciateur fait le choix de l'indicatif (*que Pèir qu'**ei** un pèc*, en français *que Pierre **est** un idiot*). La validité de la RP est considérée comme allant de soi par ceux qui la proposent, et c'est justement cette incontestabilité que l'énonciateur cherche à remettre en question : ceci expliquerait la co-occurrence du *verbum credendi* négatif (dans la principale) et de la particule assertive (dans la subordonnée).

### 3.2.6 – *e* pour exprimer l'hypothèse

Enfin, on retrouve l'énonciatif *e* dans des propositions subordonnées dont la relation prédicative est clairement non réalisée :

(84) *Qu'avèn peur que los patacaires e tornassen dab mei d'ajuda.* [Pusch 2000]  
**qu'** av-èn                    peur que los patacaires **e**    torn-assen                    dab mei d' ajuda  
**ENC** avoir-3PL.IMPF peur que les coups    **ENC** revenir-3PL.SUB.PS avec plus d' aide  
*Ils avaient peur que les coups recommencent avec plus de force.*

(85) *Tant pis se lo hroment e's ventava, tant pis s'i avè pressa aus prats o per la vinha !*

tant pis se lo hroment **e** 's vent-ava                    tant pis s' i av-è                    pressa  
 tant pis si le blé            **ENC** s' éventer-3SG.IMPF tant pis si y avoir-3SG.IMPF urgence  
 aus prats    o per la vinha  
 aux prairies ou par la vigne

*Tant pis si le blé s'égrenait au vent, tant pis s'il y avait urgence aux prairies ou à la vigne !*

Ici, c'est la notion d'éventualité qui est centrale pour expliquer la présence de la particule *e*. Dans (84), l'énonciateur exprime une crainte : il anticipe une réalisation de <los patacaires / tornar dab mei d'ajuda> (<les coups / recommencer avec plus d'intensité>), et cette perspective l'effraie. Il évalue les chances de réalisation de la relation prédicative et considère que *p* (valeur positive) et *p'* (valeur négative) sont envisageables, mais il semble détenir des informations indiquant que *p* est peut-être plus probable. Une valeur positive dans

un futur proche est donc possible, voire privilégiée, mais la RP reste dans l'irréel : elle ne s'est pas encore réalisée et ne se réalisera peut-être pas, d'où le recours au subjonctif et à l'énonciatif *e*.

Dans (85), *se* et *s'* introduisent des subordonnées qui dépendent d'une principale elliptique ; il faut donc comprendre « *Qu'ei tant pis se...* » (« C'est tant pis si... »).

Si l'on y adjoint le co-texte gauche, l'énoncé est le suivant :

*Que calè partir de la colina entà la plana, anar servir aus plasers de tot ordi qui vienènn au gost deu mèste. Tant pis se lo hroment e's ventava, tant pis s'i avè pressa aus prats o per la vinha !*

(Il fallait quitter la colline pour la plaine aller se plier aux plaisirs de tout ordre qui venaient au goût du maître. Tant pis si le blé s'égrenait au vent, tant pis s'il y avait urgence aux prairies ou à la vigne !)

L'énonciateur présente <*eth / caler partir de la colina entà la plana*> (<*il / falloir quitter la colline pour la plaine*>) comme valide même en cas de réalisation des RP des deux subordonnées concessives. Il est possible que ces dernières se soient effectivement réalisées à une ou plusieurs reprises au cours de l'histoire, mais elles ne correspondent qu'à des situations hypothétiques, mobilisées à des fins de stratégie discursive, puisqu'il s'agit de souligner le caractère inconditionnel de <*eth / caler partir de la colina entà la plana*> (d'ailleurs marquée par *que* dans l'énoncé gascon : « **que** calè partir de la colina entà la plana »). C'est pour cette raison que <*lo hroment / ventavà's*> (<*le blé / s'égrener au vent*>) est marquée par *e* (la particule est en revanche absente de la seconde subordonnée, le verbe de celle-ci suivant directement la conjonction).

En position de « rappel du subordonnant », *e* peut donc marquer une RP subordonnée dont la réalisation est considérée comme une éventualité. Le verbe

est alors souvent au subjonctif. Comme nous l'avons mentionné plus haut, la suite [*que* + subjonctif] semble très rare.

Cependant il est encore une fois impossible de faire de son impossibilité une règle puisque nous avons tout de même rencontré l'occurrence suivante :

(86) ***Que** cau que las èrbas **que siin** hèra bracas, si aqueth catdet n'i troba pas a peixer.*

**que** cau                      que las èrbas **que s-iin**                      hèra bracas si aquet  
ENC falloir-3SG.PRES que les herbes ENC être-3PL.SUB.PRES très courtes si ce  
catdet              n' i trob-a                      pas a peix-er  
énergumène NEG y trouver-3SG.PRES NEG à paître-INF

*Il faut vraiment que l'herbe soit très courte pour que cet énergumène n'y trouve pas de quoi paître.*

Dans (86), malgré un environnement favorable à l'apparition de *e*, c'est *que* qui marque le verbe au subjonctif dans cet énoncé. La relation <las èrbas / estar hèra bracas> (<l'herbe / être vraiment très courte>) se situe certes dans l'irréel, pour deux raisons : parce qu'elle renvoie à une situation hypothétique, et parce que de toute façon sa réalisation paraît improbable à l'énonciateur, d'où l'insertion de l'adverbe *hèra* (« vraiment ») qui indique que pour que la RP de la subordonnée soit validée, l'herbe devrait être courte à un niveau franchement inhabituel. Mais, paradoxalement, il nous semble que c'est aussi *hèra* qui est en jeu dans la présence de *que* : la force assertive exprimée par *que* est à la fois due au fait qu'une valeur positive de <las èrbas / estar hèra bracas> est rigoureusement nécessaire à la réalisation de <aqueth catdet / ne pas i trobar a peisher> (<cet énergumène / ne

*pas trouver de quoi paître>»), et au fait qu'une telle valeur positive serait remarquable, et mériterait donc d'être appuyée, de par son improbabilité initiale.*

### 3.2.7 - En rappel du subordonnant ?

Il nous faut tout de même remarquer que la particule *e* semble sinon grammaticalisée, du moins très récurrente dans certains types de propositions subordonnées. Nous n'avons par exemple relevé aucune occurrence de *que* dans une subordonnée adverbiale temporelle. Dans un certain nombre de ces propositions, *e* apparaît sans que nous puissions nécessairement en donner une explication satisfaisante. De ce point de vue, et malgré la cohérence pragmatique qui caractérise la distribution de *e* et *que* dans les différents cas de figure que nous venons d'étudier, il convient de se demander s'il n'y a pas, finalement, une certaine pertinence dans le fait d'attribuer à *e* dans ce contexte un rôle de « rappel du subordonnant », c'est à dire une fonction syntaxique.

(87) *Qüan mossur e tornà tà casa en jogant de la flaüta, la dauna que he tremblar la maison d'enjuris e de crits.*

**qüan** mossur **e** torn-à tà casa en jog-ant de la flaüta la dauna

**quand** monsieur **ENC** rentrer-3SG.PS à maison en jouer-PPRES de la flûte la dame

**que** h-e trembl-ar la maison d' injuris e de crits

**ENC** faire-3SG.PS trembler-INF la maison d' injures et de cris

*Quand monsieur rentra à la maison en jouant de la flûte, la dame fit trembler la demeure d'injures et de cris.*



Mais un autre phénomène plaide en faveur d'une interprétation syntaxique de cet emploi de *e* : l'application de cette structure à des propositions qui ne sont pas des subordonnées.

*Que diable tournes-tu ici au lieu d'aller garder le troupeau ?*

(89)

a. <sup>^</sup>*E'n voletz* ?

*e* 'n vol-etz

ENC en vouloir-3PL.PRES

*En voulez-vous ?*

b. **Quoan** de bilhêtes *e* bolet ?

**quoan** de bilhêtes *e* bol-et

**combien** de billets ENC vouloir-3PL.PRES

*Combien de billets voulez-vous ?*

Les descriptions de *e* devant un verbe séparé du mot introducteur font de cette séquence un phénomène exclusif aux subordonnées. Pourtant, on retrouve cette configuration dans des propositions principales et indépendantes. Ainsi, (88) et (89b) sont des énoncés interrogatifs, introduits respectivement par une locution adverbiale interrogative (*que lo diable*, en français « que diable ») et un adverbe interrogatif (*quoan*, « combien »). Dans 2.1 nous avons envisagé que la binarité à l'oeuvre dans les interrogatives (questions avec particule énonciative, questions en *QU*-) puisse correspondre à la dichotomie entre questions fermées et questions ouvertes. Les exemples ci-dessus pourraient amener à réévaluer cette interprétation : les adverbes interrogatifs y sont trouvés en co-occurrence avec l'énonciatif. Nous pensons cependant que dans les énoncés de (89), la particule *e* est utilisée dans le cadre de deux emplois bien distincts : dans (89a) elle décrit la RP comme non assertée et incite le co-énonciateur à la valider ou l'invalider (c'est l'emploi « construction de la question fermée ») ; dans (89b), c'est la séquence

habituellement trouvée en subordonnée qui apparaît.

Au regard de ces exemples, il paraît envisageable que dans la séquence [introduceur + [élément nominal/adverbial] + ENC + verbe], l'apparition de la particule *e* puisse bien être déclenchée par l'élément introduceur (subordonnant, adverbe interrogatif...). Une telle piste irait pourtant à l'encontre de la distinction énonciative et pragmatique claire qui régit la distribution complémentaire *e/que* dans les subordonnées que nous avons étudiées plus haut. Considérons l'énoncé suivant :

(90)

a. ***Que*** 'm pensavi que Pierre *e* la crompt-èra.

**que** 'm pens-avi                      que Pierre **e**    la crompt-èra

ENC me penser-1SG.IMPF que Pierre ENC la acheter-3SG.FUT

*Je pensais que Pierre l'achèterait.* (mise en relief de *Pierre*)

b. ***Que*** 'm pensavi que Pierre **que** la crompt-èra.

**que** 'm pens-avi                      que Pierre **que** la crompt-èra

ENC me penser-1SG.IMPF que Pierre ENC la acheter-3SG.FUT

*Je pensais (bien) que Pierre l'achèterait.* (mise en relief de *penser*)

Ces exemples et leurs traductions (dont les remarques sur la mise en relief) proviennent de Marcus (2010 : 42) qui cite Field (1985: 87). Dans (90a), en ce qui concerne <*Pèir* / *cromptà'u*> (<*Pierre* / *l'acheter*>), l'incertitude porte sur l'identité de l'acheteur : le présumé de l'énonciateur est décrit comme infirmé (par une

intervention antérieure du co-énonciateur), « ce n'est pas Pierre qui l'a acheté, mais quelqu'un d'autre ». Relevons également que malgré le fait que le verbe de la principale soit un *verbum credendi* affirmatif, la subordonnée est marquée par *e* – cela confirme que le comportement observé en 2.4.5 n'est qu'une tendance et non une règle. L'exemple (90b) indique au contraire que la validité de <Pèir / cromptà'u>, qui était pour l'énonciateur une évidence, a été confirmée.

En d'autres termes, même dans le cadre de cet emploi, la particule *e* peut garder un sémantisme clair. Surtout, nous voudrions faire valoir les cas suivants :

(91) *Mes **quina** bensiva Ø me balheras tu ?*

mes **quina** bensiva      me balher-as      tu

mais **quelle** contrepartie me donner-2SG.FUT tu

*Mais quelle contrepartie me donneras-tu ?*

(92) ***Quinh** nom Ø lo votz balhar ?*

**quinh** nom lo v-otz      balh-ar

**quel** nom le aller-2PL.PRES donner-INF

*Quel nom vas-tu lui donner ?*

Si l'apparition de *e* n'était due qu'à la présence d'un « mot en *QU-* » (et n'avait donc aucune motivation autre que syntaxique), comment expliquer son absence dans les énoncés ci-dessus, dont les caractéristiques sont pourtant favorables à son insertion ? Au regard de la fréquence élevée de *e* dans cet environnement, son absence doit être significative. Selon nous, si l'énonciateur l'omet dans (91), c'est parce que pour lui, la réponse à la question fermée correspondante (c'est-à-dire :

*^E'm balheras ua bensiva ?*, en français « *^Me donneras-tu une contrepartie ?* ») est évidente : il estime que la validité de *<tu / balhà'm ua bensiva>* (*<toi / me donner une contrepartie>*) va de soi, et qu'il peut donc se permettre de passer directement par la question ouverte. On pourrait paraphraser ainsi : « Il faut bien que tu me donnes une contrepartie ; quelle sera-t-elle ? ».

L'énoncé (92), où l'énonciateur demande au co-énonciateur quel nom il va donner à son enfant, s'explique de la même manière. Pourquoi l'énonciateur introduirait-il un marqueur qui viendrait exprimer une incertitude vis-à-vis de *<vos / lo balhar un nom>* (*<vous / aller donner un nom>*), alors que sa validité est indiscutable, puisqu'il faut bien nommer un nouveau-né ? En d'autres termes, dans ces deux énoncés l'énonciateur n'emploie pas de particule énonciative puisqu'il estime que la valeur de vérité de la relation qui sert de base à la question en *QU*-est un non-sujet.

Enfin, il faut savoir que le gascon admet l'omission du subordonnant – certaines propositions subordonnées n'ont pas de mot introducteur. Ces constructions sont rares, mais elles existent :

(93) *Que pensi Ø lo teatre qu'ei ua lectura publica.* (Pusch 2003 : 109)

**que** pens-i                    lo teatre **qu'** ei                    ua lectura publica  
ENC penser-1SG.PRES le théâtre ENC être-3SG.PRES une lecture publique  
*Je pense que le théâtre est une lecture publique.*

Ainsi, dans (93) la complétive ne présente pas de conjonction. On remarque pourtant immédiatement la présence de la particule énonciative *que* devant le verbe. Peut-on penser que l'énonciatif en subordonnée a pour rôle de rappeler le mot introducteur alors même qu'il peut apparaître lorsque ce dernier est absent ? Il nous semble même possible qu'ici la présence du subordonnant lui aurait plutôt fait obstacle : dans *^Que pensi que lo teatre qu'ei ua lectura publica*, [ke] aurait été prononcé à trois reprises. Peut-être cela a-t-il été perçu comme problématique, et l'énonciateur, tenant absolument à exprimer le sens traduit par l'énonciatif *que*, a-t-il préféré supprimer la conjonction *que*. Les constructions « à triple *que* » sont attestées (nous en avons étudié plusieurs dans ce travail ; (86) en est une), et à ce titre nous pourrions dire que cette explication n'est pas recevable. Pourtant il semblerait qu'une répétition jugée abusive du phonème puisse bien être prise en considération par le locuteur natif lorsqu'il construit son énoncé ; ainsi, interrogé sur l'utilisation d'une particule *que* dans un contexte similaire (où introduire l'énonciatif mènerait à trois prononciations de [ke] en une seule phrase), un locuteur participant à l'étude de Marcus (2010 : 138) répond :

On n'est pas obligé. En règle, en général, on va utiliser le *que* devant un verbe. Mais après, quand il y a beaucoup de *que*, on va avoir tendance à essayer d'éliminer quelques-uns pour pas que ça fasse trop *que, que, que*.

## Bilan

L'apparition de la particule énonciative *e* dans la séquence [introduceur + [élément nominal/adverbial] + ENC + verbe] est donc relativement difficile à interpréter. Sa fréquence dans cette position et son absence de rôle modalisant clair dans certaines occurrences peuvent laisser penser qu'il s'agit principalement d'un outil syntaxique. Pourtant, elle semble bien relever de la modalité lorsqu'elle se trouve dans une distribution complémentaire avec *que* et  $\emptyset$ .

La piste qui nous semble la plus prometteuse est la suivante. La distribution de des particules énonciatives dans cet environnement pourrait être le résultat d'interactions complexes entre des critères pragmatiques, syntaxiques et même phonétiques. Notre hypothèse est que d'une manière générale, cet emploi de *e* signale une incapacité de l'énonciateur à prendre intégralement en charge la relation prédicative et à s'engager personnellement sur sa validité, quand bien même une valeur positive serait effectivement privilégiée, voire présupposée. Nous pensons donc qu'il s'agit d'un emploi distinct de celui de *e* en énoncé interrogatif (soit la séquence [*e* + verbe]), où la particule vise à présenter la RP comme non assertée et à inciter le co-énonciateur à la valider ou l'invalidier.

### 3.3 – Neutralisation des énonciatifs dans les énoncés négatifs

La tension entre critères pragmatiques et syntaxiques à l'oeuvre dans la distribution des énonciatifs dans les propositions de type [introduceur + [élément nominal/adverbial] + verbe] nous a amené à nous poser la question de la neutralisation de l'énonciatif en général. En 1.3.1, nous relayions une affirmation régulièrement reprise dans les grammaires : les particules énonciatives seraient mutuellement exclusives avec les morphèmes de négation. Morin (2008 : 51) explique cela par le fait que ces marques occuperaient une même position syntaxique, qui serait [[ENC/NEG][clitique + verbe]].

On relève pourtant çà et là des exemples dans lesquels ces éléments se trouvent en co-occurrence. L'existence de tels énoncés nous interroge : le caractère mutuellement exclusif des particules énonciatives entre elles est absolu ; il en va de même pour un verbe à l'impératif, qui ne peut sous aucune condition admettre une particule. Ces deux séquences, \*[ENC + ENC + verbe] et \*[ENC + verbe à l'impératif], sont bien agrammaticales. Peut-on en dire autant de [ENC + NEG + verbe] si cette dernière construction est bien attestée, même de manière marginale ?



Considérons cet énoncé :

(94) ***Que non** comprenes jamei arren !* [Muller 2007 : 12]

**que non** compren-es                      jamei arren

ENC NEG comprendre-2SG.PRES jamais rien

*Tu ne comprends jamais rien !*

Ici la position syntaxique supposément commune de la particule énonciative et de l'adverbe négatif ne se traduit pas par une omission du premier marqueur : le locuteur propose [ENC + NEG + verbe]. Cet ordre est figé et c'est celui que l'on retrouve dans tous les énoncés négatifs avec énonciatif. Il ne peut donc pas s'agir du cas purement exceptionnel d'un individu qui prendrait des libertés avec les contraintes syntaxiques de la langue : de toute évidence cette séquence est permise par le gascon.

La raison de la neutralisation fréquente de la particule dans un énoncé négatif est donc sans doute à chercher ailleurs. En prenant cette réflexion comme point de départ, nous esquissons ici l'hypothèse suivante : et si la disparition des particules énonciatives en présence de certaines unités telles que les morphèmes de négation ou les flexions de l'impératif était plutôt due à des rapports d'incompatibilité entre les valeurs modales de ces différents éléments ? En ce qui concerne la négation, Ledgeway (2020 : 85) dresse un parallèle étonnant et rapproche l'interaction entre ENC et NEG de celle, dans la langue basque, entre la particule déclarative affirmative emphatique *ba* (que nous avons brièvement présentée en 1.4) et

l'adverbe négatif *ez*, qui sont mutuellement exclusifs parce qu'ils traduisent des valeurs opposées en termes de polarité de la proposition. Si l'on applique cette analyse au gascon, quelles pourraient être les valeurs opposées des énonciatifs et de la négation ?

### 3.3.1 – La fonction assertive de la négation

La négation est parfois considérée comme non assertive : Bouscaren (1991 : 37) rappelle que « certains ne désignent par assertion que l'énoncé affirmatif, l'énoncé négatif étant déjà une transformation de l'assertion ». Effectivement, comme l'indique Palmer (1986 : 11), certaines langues ont recours aux mêmes marqueurs pour construire la négation et l'interrogation – or interroger, c'est précisément refuser d'asserter, suspendre son jugement. Pourtant, bon nombre de constructions négatives peuvent être analysées comme relevant de l'assertion :

(95)

a. *Non soi pas malurós.*

**non** so-i                      **pas** malurós

NEG être-1SG.PRES NEG malheureux

*Je ne suis pas malheureux.*

b. <sup>^\*</sup>*Que non soi pas malurós.*

**que non** so-i                      **pas** malurós

ENC NEG être-1SG.PRES NEG malheureux

On peut d'abord imaginer que l'énoncé (95) est produit en réaction à une interrogation (*Ès malurós ?*, « Es-tu malheureux ? ») ou à une assertion (*Qu'ès / Que'm semblas malurós*, « Tu es / tu m'as l'air malheureux »). Si l'énonciateur veut invalider *<tu / estar malurós>* et proposer, à la place, une RP qui construit le sens d'un bonheur relatif, correspondant à une absence de malheur trop intense (un niveau de malheur évalué par rapport à celui d'autres personnes par exemple : « Je ne suis pas à plaindre »), alors il ne peut passer que par la négation de *estar malurós*. En effet, passer par l'affirmation, c'est-à-dire produire *<jo / estar urós>* (*<je / être heureux>*) ne serait pas une solution satisfaisante, puisque le sens construit ne serait pas le même (il existe, pourrait-on dire, des états intermédiaires entre le bonheur et le malheur, ne correspondant ni à l'un, ni à l'autre). En invalidant la RP *<tu / estar malurós>* (*<toi / être malheureux>*), *S<sub>0</sub>* en valide donc par là même une autre : *<jo / non pas estar malurós>* (*<moi / ne pas être malheureux>*).

Mais surtout, *Non soi pas malurós* peut également être produit sans occurrence préalable de *<tu / estar malurós>* : on peut imaginer une situation dans laquelle le co-énonciateur demande *^E l'aimas la toa vita ?* (« Est-ce que tu aimes ta vie ? »), ce à quoi l'énonciateur répond *Non soi pas malurós*. Ainsi pour Culioli (1999 : 95), la négation est à la fois une opération construite, dérivée (elle constitue une transformation de l'affirmation) et une « opération primitive » (une opération autonome, au même titre que l'affirmation, et qui peut exister sans affirmation préalable).

Dans les deux cas, selon nous, ceci explique pourquoi (95b) n'est pas recevable : la négation constitue déjà un moyen pour l'énonciateur d'asserter, de se porter garant de la validité de <*jo / non pas estar malurós*>. La fonction de *que*, qui est d'exprimer l'assertion, est déjà assurée par l'adverbe de négation – la particule serait « en trop ».

En d'autres termes, l'énonciateur peut ne pas avoir à sa disposition un stock lexical lui permettant de construire une assertion précise autrement qu'en passant par des marques de négation. Asserter, c'est choisir une valeur de vérité ; la négation peut donc être assertive. En partant de cette observation, l'idée selon laquelle la neutralisation des énonciatifs par certains éléments n'est due qu'à des rapports d'incompatibilité entre les valeurs modales des différentes unités pourrait éclairer le cas des énoncés négatifs avec particules.

### 3.3.2 – Renforcer l'assertion négative ou construire un sens de *fatalité*

Ainsi, dans certains énoncés, la négation et la particule énonciative semblent remplir des rôles complémentaires :

(70) *Er'ors **que** sent eras oelhas e arren **que non** l'arresta, que non l'arresta.*

[Pusch : 2000]

Er' ors **que** sen-t eras oelhas e arren **que non** l' arrest-a  
l' ours **ENC** sentir-3SG.PRES les moutons et rien **ENC NEG** l' arrêter-3SG.PRES  
**que non** l' arrest-a  
**ENC NEG** l' arrêter-3SG.PRES

*L'ours sent les moutons et rien ne l'arrête, rien ne l'arrête.*

(8) ***Que nou** bò escribe-la.* [Rohlf's 1970 : 503]

**que nou** b-ò escrib-e la  
**ENC NEG** vouloir-3SG.PRES écrire-INF la

*Il ne veut pas l'écrire.*

(9) ***Ké nu** ére kuntent.* [Winckelmann 1989 : 266]

**ké nu** ér-e kuntent  
**ENC NEG** être-3SG.IMPF content

*Il n'était pas content.*

Quelle est la fonction de *que* en présence de marques de négation ? Bouzet (1975 : 67) parle de « valeur emphatique », Romieu et Bianchi (2005 : 133) d'« insistance ». Dans (70), la répétition de la RP en incise (*arren que non l'arresta, que non l'arresta*) semble accréditer la piste de l'emphase, mais il nous faut alors déterminer sur quoi celle-ci porte et ce qu'elle exprime.

Nous n'avons malheureusement pas pu avoir accès au contexte de ces énoncés. Nous pensons cependant pouvoir discerner dans ces trois exemples une volonté de renforcer le caractère assertif de la négation.

Dans (8), nous imaginons la situation suivante : peu importe les efforts fournis par l'énonciateur pour « la » lui faire écrire, le co-énonciateur refuse catégoriquement de coopérer, et l'énoncé pourrait alors être complété ainsi : « Rien à faire, il ne veut pas l'écrire ». Le rôle de *que* serait alors d'exprimer le caractère ferme et définitif de la non-validité de <eth / la voler écrire> (<lui / vouloir l'écrire>) : « Au vu de tous les efforts que j'ai déployés et qui sont restés vains, je peux maintenant assurer qu'il ne veut vraiment pas l'écrire ».

Dans (9), on peut estimer qu'il s'agit de renforcer l'intensité de la non-validité de <eth / esta kuntent> (<lui / être content>) – on pourrait dire « Il n'était vraiment pas content ». Nous pourrions également le comprendre de la façon suivante : l'énonciateur, en insérant *que*, cherche à fermer le chemin vers la valeur positive avec insistance. Dans cette perspective, l'énonciateur pourrait notamment faire valoir sa présence lors de la réalisation passée de <eth / nu pas esta kuntent> (<il / ne pas être content>) comme preuve de sa validité – une reformulation de l'énoncé pourrait alors être « Je peux vous dire qu'il n'était pas content ».

Enfin, l'énoncé (70), il nous semble, détient dans son sémantisme la clé de la compréhension de cet emploi. Il est question ici de l'instinct de prédateur de l'ours : à l'instant où <er'ors / sentir eras oelhas> (<l'ours / sentir les moutons>) se réalise, la réalisation de <arren / l'arrestar> (<rien / l'arrêter>) est actée, c'est une

fatalité – la détermination de l'ours est trop forte, l'issue est trop logique et naturelle, trop empiriquement vérifiée, pour que l'énonciateur puisse en envisager une autre. C'est donc le caractère inéluctable de la RP négative que la particule souligne.

(96) *Mesura **que** dura, galòp **que non** pòt.*

mesura **que** dur-a                      galòp **que non** pòt

mesure **ENC** durer-3SG.PRES galop **ENC NEG** pouvoir-3SG.PRES

*La retenue perdure ; le galop, lui, ne peut pas.*

La présence de [*que* + NEG + verbe] dans les expressions idiomatiques et les proverbes est également à signaler. Cela est somme toute assez logique, l'objectif des énoncés de ce type étant de figer des relations prédicatives assertées, de relayer des « vérités immuables » : que ces vérités se trouvent être exprimées avec une négation – comme c'est le cas dans (96) – ne leur enlève pas leur force assertive.

### 3.3.3 – La particule *e* dans les énoncés négatifs

Enfin, la particule énonciative *e* peut elle aussi apparaître dans un énoncé négatif. Là où *que* vient renforcer l'assertion négative et éventuellement adjoindre une notion de fatalité à la RP négativée, nous pensons que *e* appuie la non-assertion de la RP négativée assurée par le subjonctif. En effet, il semblerait qu'on ne puisse la trouver en co-occurrence avec les morphèmes de négation que dans le

cadre de l'emploi en proposition optative que nous avons étudié en 2.2 :

(97)

*E nou digousse arré !* [Field 1985 : 83 cité dans Pilawa 1990 : 38]

**e**    **nou**   dig-**ousse**                arré

ENC NEG   dire-3SG.SUB.IMPF   rien

*Qu'il ne dise surtout rien !*

(45) *E digousses la bertat !* [Rohlf 1970]

**e**    dig-**ousses**                la bertat

ENC   dire-2SG.SUB.IMPF   la vérité

*Puisses-tu dire la vérité !*

Dans (97), nous pensons que l'énonciateur propose [*e* + NEG + subjonctif] pour exprimer que la valeur négative de la RP est souhaitable mais très incertaine, voire peu probable. La différence entre les deux énoncés ci-dessus serait donc la suivante : dans (45) l'énonciateur exprime que *p* est désirable mais que *p'* est plus probable, tandis que dans (97) il exprime que *p'* est désirable mais que *p* est plus probable. Selon nous, dans (97), la négation marque le choix d'une valeur *p'* de la RP, soit [*eth / nou dise arré*] ([*il / ne rien dire*]) ; le subjonctif marque que *p'* est souhaitable mais n'est pas réalisé à  $T_0$  ; l'énonciatif *e* signale un niveau supplémentaire d'incertitude, marque le caractère incertain de *p'* avec insistance. C'est parce que la RP négativée est présentée comme non assertée (par le subjonctif) que *e* peut apparaître et appuyer cette non-assertivité : dans un énoncé dans lequel la négation a une valeur assertive, NEG et *e* sont incompatibles car ils



ont des valeurs antagonistes (respectivement, l'assertion négative et l'incertitude).

## **Bilan**

Selon nous, un énonciatif peut donc apparaître dans un énoncé négatif lorsque la modalité qu'il y exprime n'est pas opposée à celle portée par la négation. Dans les exemples que nous avons présentés, les valeurs modales de ENC et de NEG ne sont pas antagonistes, et ne font pas non plus « doublon » : elles sont complémentaires. Le rôle de la particule *que* serait de renforcer l'assertion négative, par exemple en barrant avec insistance le chemin vers *p* ; celui de *e* serait de renforcer le caractère non assertif de *p'* exprimé par le subjonctif. Insérées dans ces environnements, les particules énonciatives participent alors à la production d'effets de sens précis (une notion de fatalité avec [que + NEG], une notion de forte incertitude ou d'improbabilité avec [*e* + NEG + subjonctif]...).

## **Bilan de chapitre**

Dans les propositions subordonnées, la particule énonciative *e* peut apparaître dans les protases dans sa position préverbale habituelle. En combinaison avec les marques de temps et de mode, elle signale alors que la relation prédicative ne se réalise pas et ne pourrait probablement pas se réaliser à T<sub>0</sub> lorsque le verbe est au subjonctif imparfait, ou qu'elle ne s'est pas réalisée dans le passé au moment

auquel renvoie le repère temporel (explicite ou implicite) lorsqu'il est au subjonctif plus-que-parfait. Comme en 2.2, *e* se trouve dans une distribution complémentaire avec *se* (ou *si*) ; cette dernière marque apparaît dans les protases portant sur l'avenir et dont la réalisation de la RP (la condition) ne paraît pas improbable à l'énonciateur. Ces subordonnées conditionnelles avec *se* peuvent exprimer plusieurs degrés de probabilité de réalisation de la RP, indiqués par la flexion du verbe : cela va du présent de l'indicatif lorsque la réalisation est jugée presque certaine, au conditionnel imparfait lorsqu'elle est jugée peu probable. Cependant ces combinaisons restent limitées : le verbe d'une protase avec *se* ne peut être qu'à l'indicatif, et celui d'une protase avec *e* ne peut être qu'au subjonctif.

On peut également trouver l'énonciatif *e* en position préverbale après un subordonnant, sous certaines conditions : le subordonnant doit être séparé du verbe (par un élément nominal ou adverbial), et le verbe ne doit pas commencer par une voyelle. Souvent, les grammaires ne font mention que de la particule *e* dans ce contexte. Il est vrai que *e* semble connaître un certain niveau de grammaticalisation dans les subordonnées adverbiales temporelles, notamment ; c'est peut-être pour cette raison que des auteurs attribuent à cet emploi une fonction sans lien avec la modalité – Darrigrand (1971 : 84), par exemple, dit de *e* dans cet environnement qu'il « rappelle » le mot introducteur. Pourtant, *e* est loin d'être systématique dans cette position : *que* et  $\emptyset$  peuvent également apparaître dans la plupart des subordonnées. C'est lorsque cette distribution complémentaire *e/que/* $\emptyset$  est bien existante que l'action modalisante de *e* réapparaît de manière plus

claire : dans ce cas elle signale clairement que la RP est dans l'irréel, que sa réalisation n'a pas cours à  $T_0$  ou qu'elle est incertaine, hypothétique, ou bien encore que l'énonciateur ne peut pas l'asserter avec force et la prendre complètement en charge, quand bien même il privilégierait une valeur de vérité. On la trouve alors en combinaison avec d'autres marques liées à la non-assertion dans son sens le plus large : subjonctif, marqueurs adverbiaux, indéfinition, temps du passé... Dans cet environnement, *que* est utilisé pour renforcer l'assertion et indiquer le caractère certain, ou immuable, intemporel, voire remarquable de la réalisation de la RP ;  $\emptyset$ , quand à lui, exprime que l'énonciateur ne juge pas pertinent de se positionner sur la valeur de vérité de la RP marquée (par exemple parce que cette valeur ne saurait faire débat).

Mais dans cet emploi, il n'est pas toujours aisé de déterminer si la présence (ou l'absence) de *e* relève bien de la modalité, ou si elle est plutôt liée à des critères syntaxiques ou phonétiques. C'est cette difficulté qui nous a amené à nous interroger sur la neutralisation des énonciatifs dans certains contextes. Nous nous sommes ainsi demandé si, comme l'affirment certains linguistes, les particules énonciatives sont vraiment absentes des énoncés négatifs en raison de leur position syntaxique commune avec l'adverbe de négation. Nous avons montré que la séquence [ENC + NEG + verbe] existe bel et bien. Nous avons proposé l'hypothèse que la neutralisation habituelle de l'énonciatif dans les structures négatives s'explique en réalité par la modalité. Lorsque la particule énonciative et le marqueur de négation expriment des valeurs modales similaires ou, au

contraire, antagonistes, elles sont mutuellement exclusives ; lorsqu'elles expriment des valeurs complémentaires (par exemple, lorsque *que* renforce l'assertion négative, ou que *e* indique que la valeur négative de la RP est hautement incertaine), elles peuvent être trouvées en co-occurrence.

## **Conclusion**

Dans ce travail, nous avons cherché à identifier l'opération unique que marque la particule énonciative *e* en gascon. Pour ce faire, nous avons tout d'abord essayé de déterminer ce qui explique sa présence dans les énoncés relevant de ses différents emplois, en étudiant les marqueurs avec lesquels elle apparaît régulièrement ainsi que ceux avec lesquels, au contraire, elle semble incompatible ; nous nous sommes également demandé quelle était sa fonction dans chacun de ces emplois, et quels étaient les effets de sens que sa combinaison et ses interactions avec les autres marqueurs produisaient.

Nous avons décidé de structurer ce travail d'analyse selon la distinction entre proposition principale ou indépendante et proposition subordonnée, en raison des différences de fonction et de distribution qui semblaient relever de cette dichotomie. Dans un premier chapitre, nous avons donc étudié l'apparition de l'énonciatif *e* dans les propositions principales et indépendantes. Celui-ci est alors surtout présent dans les énoncés interrogatifs ; nous avons remarqué que l'insertion d'une particule énonciative, quelle qu'elle soit, semble constituer la clé de voûte de la construction des questions fermées, qui s'opposent aux questions ouvertes introduites par un adverbe interrogatif ou un pronom interrogatif. En introduction d'une question fermée, *e* signale que l'énonciateur est véritablement incertain de la valeur de vérité qu'il faut attribuer à la relation prédicative qui fait

l'objet de l'interrogation, et qu'il a besoin que le co-énonciateur choisisse une valeur.

La particule *e* peut également introduire une proposition optative ; elle ne peut alors marquer qu'un verbe au subjonctif, et se trouve dans une distribution complémentaire avec *se*, qui ne peut marquer que des verbes à l'indicatif. Les souhaits introduits par *e* relèvent de l'irréel et leur réalisation est jugée très incertaine voire improbable par l'énonciateur ; les souhaits introduits par *se* relèvent du potentiel et leur réalisation est considérée parfaitement envisageable, voire probable.

On rapporte également la présence d'une particule *e* devant un verbe de parole dans les incises postposées ou intercalées qui rapportent un discours direct. Cet emploi est problématique à plusieurs égards, tout d'abord parce qu'il ne paraît pas lié à la modalité, et ensuite parce qu'ici *e* n'est vraisemblablement qu'un allomorphe d'un morphème qui pourrait correspondre soit à un adverbe de lieu, soit à un pronom démonstratif ; à ce titre, nous ne pensons pas que cette forme *e* puisse être assimilée à l'énonciatif *e*.

Enfin, d'autres emplois, plus marginaux, semblent exister. Ainsi, *e* peut apparaître dans une proposition exprimant le doute, l'incertitude ou l'atténuation, en présence de marqueurs adverbiaux clairement épistémiques comme *lhèu* (« peut-être »), ou qui semblent davantage liés aux problématiques de l'assertion, comme *a penas* (« à peine ») ; nous avons également relevé quelques énoncés où *e* renforcerait la rupture avec T<sub>0</sub> signalée par l'utilisation d'un temps du passé. Ces

deux derniers emplois n'ont cependant pas pu faire l'objet d'une étude approfondie, du fait du nombre limité d'occurrences.

Dans un deuxième chapitre, nous avons étudié les emplois de la particule énonciative *e* en proposition subordonnée. Nous avons tout d'abord montré qu'elle peut introduire les protases. On peut, dans une large mesure, faire de *e* dans cet environnement la même analyse que pour son emploi dans les optatives : *e* marque les protases dont le verbe est au subjonctif et dont la réalisation de la condition est jugée très incertaine ; *se* marque les protases dont le verbe est à l'indicatif et dont la réalisation de la condition est jugée tout à fait possible. Il existe une gradation épistémique claire en fonction de la combinaison des marques (introduceur, mode, temps) dans la protase et l'apodose, allant de [*se/si* + protase au PRES + apodose au PRES] (lorsque la réalisation est presque certaine) à [*e* + protase au SUB.IMPF + apodose au SUB.IMPF] (lorsque la réalisation est improbable).

Mais dans les propositions subordonnées, *e* apparaît surtout devant le verbe lorsque celui-ci est séparé du subordonnant par un élément nominal ou adverbial. Nous pensons que dans cet emploi, *e* signale que l'énonciateur n'est pas en mesure de se porter garant de la valeur de vérité de la RP subordonnée, pour diverses raisons : parce qu'elle correspond à une éventualité, parce qu'elle a une valeur générique, parce qu'elle aurait été réalisée dans un passé lointain... Ici, l'énonciateur peut exprimer qu'à sa connaissance la RP a bien été validée, mais en

utilisant l'énonciatif *e*, il cherche à atténuer sa prise en charge de la relation. L'étude de cet emploi s'est révélée assez difficile, notamment parce que *e* semble connaître un certain degré de grammaticalisation dans les subordonnées adverbiales temporelles par exemple : cela pourrait accréditer l'idée d'une fonction principalement syntaxique de *e* dans cet environnement.

Cependant, ce qui semble relever de la syntaxe peut, parfois, relever en réalité de la modalité – c'est le sens de notre réflexion sur la pseudo-neutralisation des particules énonciatives dans les constructions négatives, à travers laquelle nous avons essayé de démontrer que la fréquente incompatibilité entre ENC et NEG n'était peut-être pas due à des interactions syntaxiques mais plutôt à des interactions modales.

Au regard de ce qu'a pu révéler l'étude de ces différents emplois, nous formulons l'hypothèse que la particule énonciative *e* marque l'incapacité de l'énonciateur à prendre complètement en charge la relation prédicative qu'il propose et à se porter garant de sa validité. Si elle est la trace de cette opération unique, l'apparition de *e* peut assurer des rôles et produire des effets de sens d'une grande diversité en fonction du type d'énoncé dans lequel la particule s'insère et des autres marqueurs avec lesquels celle-ci se trouve en interaction. Ainsi, dans un énoncé interrogatif, elle peut signaler la suspension du jugement et le refus d'asserter ; en protase et dans les propositions optatives, combinée avec la non-assertion signalée par le subjonctif, elle peut prendre une valeur épistémique et



indiquer la forte incertitude, l'improbabilité de la réalisation d'un souhait, et ainsi participer à l'expression d'un sentiment de regret ; en présence de certains marqueurs adverbiaux, elle retranscrit la notion de doute et d'atténuation... En énoncé, la particule *e* peut donc exprimer des attitudes très différentes : elle peut atténuer l'engagement de l'énonciateur vis-à-vis d'une RP que celui-ci présente tout de même comme validée, comme elle peut marquer une relation qui relève de l'irréel du passé lorsque le verbe est au subjonctif plus-que-parfait.

Le portrait complet de la particule *e* dépasse parfois le cadre de la pragmatique. Il semblerait qu'on ne puisse pas saisir l'intégralité de son identité sans prendre en considération les aspects qui la rattachent à la structure même de l'énoncé et peuvent éventuellement en faire un outil syntaxique. Enfin, et même si cela peut paraître quelque peu trivial, il ne faut pas oublier que cette particule consiste en un unique phonème : tout d'abord cela la rend sensible à l'élision, et il n'est pas toujours aisé de déterminer si son absence est significative ; surtout, cela peut mener à lui assimiler des unités qui correspondent potentiellement à un morphème différent, comme nous avons pu le constater en 2.3 et en 2.4.2.

Pour comprendre l'énonciatif *e*, nous pensons donc qu'il faut travailler en ayant conscience des tensions qui peuvent exister entre sa place dans le paradigme des énonciatifs et sa place dans la structuration de l'énoncé gascon en général. Cela vaut également pour *que*, qui semble désormais globalement grammaticalisé dans les propositions principales affirmatives. Cependant, l'analyse de leurs emplois

nous met face à un paradoxe intéressant : si les particules perdent en grande partie leur sens et leur fonction dans les environnements dans lesquels elles sont extrêmement fréquentes voire presque grammaticalisées, elles retrouvent toute la force de leur sémantisme d'origine dans les contextes dans lesquels elles sont moins indiquées, puisqu'alors leur apparition ne peut être que motivée. Le rôle se construit par opposition, à plus forte raison au sein d'un paradigme : *e* est *e* parce qu'elle n'est pas *que*, et inversement. Il est donc normal que l'identité d'une particule énonciative ne soit jamais plus claire que quand celle-ci apparaît dans un environnement dans lequel sa présence n'est pas une évidence.

Si nous avons essayé de traiter l'ensemble des emplois connus de *e*, ce travail présente un certain nombre de limites. Tout d'abord, notre corpus se compose principalement de sources écrites, et par ailleurs plutôt anciennes. La langue des énoncés sur lesquels nous avons basé notre étude ne correspond peut-être plus tout à fait à la langue qui est parlée aujourd'hui, d'autant que l'apprentissage du gascon passe désormais sans doute davantage par l'enseignement que par la transmission ou le contact avec les locuteurs naturels. À titre d'exemple, il est possible que certains emplois que nous avons traités ici, notamment ceux que nous avons qualifiés de marginaux, aient en réalité plus ou moins disparu depuis. Il nous paraît également difficile de faire d'un phénomène comme l'utilisation des particules énonciatives une analyse satisfaisante sans pouvoir interroger les locuteurs eux-mêmes, particulièrement les gascophones natifs. Il faudrait donc

pouvoir travailler sur un corpus beaucoup plus large, plus récent, et mobilisant davantage de sources orales. Il faudrait également intégrer à l'analyse des commentaires recueillis auprès de locuteurs natifs, qui seraient interrogés sur les effets de sens produits par l'insertion, la substitution ou l'omission des particules énonciatives dans les différents énoncés qui leur seraient proposés.

Enfin, au cours de la réalisation de ce travail, nous avons réalisé qu'il est sûrement impossible de parvenir à une compréhension fine d'une particule énonciative en l'étudiant séparément des autres. Les énonciatifs sont organisés en un véritable paradigme, et lorsque l'on utilise une particule, cela doit être par opposition à une ou plusieurs autres, dans une certaine mesure. Cela semble particulièrement vrai pour *e* et *que*, dont nous avons vu qu'ils expriment souvent des attitudes complètement opposées. Le sujet mériterait donc d'être traité d'une manière beaucoup plus organique, en prenant pour objet l'ensemble des énonciatifs et en dépassant la dichotomie entre proposition indépendante ou principale et proposition subordonnée, qui, si elle peut être pertinente à certains égards, nous semble désormais trop rigide.

En résumé, nous pensons que les perspectives sont nombreuses, et que le sujet des particules énonciatives pourrait faire l'objet de travaux passionnants, qui pourraient mener à une meilleure compréhension non seulement du gascon, mais aussi de la façon dont le sens se construit d'une manière générale. Mais si de telles perspectives sont une source d'enthousiasme, il ne faut pas oublier qu'il existe une

certaine urgence : le gascon reste une langue en danger, et quand bien même on arriverait à inverser cette tendance par l'enseignement, la production culturelle et le militantisme, rien ne garantit qu'un phénomène aussi étroitement lié à l'intuition que le paradigme des énonciatifs survive à la disparition des derniers locuteurs naturels. Cela représenterait assurément une grande perte ; nous pensons que la linguistique a un rôle crucial à jouer dans l'avenir de ce trait si particulier, puisque sa compréhension et son appropriation par les nouvelles générations de locuteurs ne pourront se faire sans que l'on en ait compris les rouages.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **Sources primaires :**

Brèthes, Jean-Pierre et Puyau, Jean-Marie (2013). *Comprendre, parler, lire, écrire le gascon de Chalosse et Tursan*. Cressé : Éditions des Régionalismes.

Darrigrand, Robert (1971). *Initiation au gascon*. Pau : Per Noste.

Eth Ostau Comengés (2014). *Eras hèmnas dera Badèrca* [DVD documentaire]

Lalanne, Jean-Victor et Cazalets, Marc (trad.) (2013). *Contes populaires du Béarn : édition bilingue gascon-français*. Cressé : Éditions des Régionalismes.

### **Sources secondaires portant sur le gascon :**

Allières, Jacques (2001). *Manuel de linguistique romane*. Paris : Honoré Champion.

Bec, Pierre (1967). *La Langue occitane*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bianchi, André et Viaut, Alain (1995). *Fiches de grammaire d'occitan gascon normé vol. 1*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux.

Bouzet, Jean (1932). « Les particules énonciatives du béarnais ». *Oc*, n°4, Toulouse : Societat d'Estudis Occitans, pp. 40-53.

Bouzet, Jean (1975). *Manuel de grammaire béarnaise* (2ème édition). Pau : Escòla Gaston Fébus.

Campos, Héctor (1992). « Enunciative elements in Gascon ». *Linguistics*, vol. 30, pp. 911-940.

Chambon, Jean-Pierre et Greub, Yan (2002). « Note sur l'âge du (proto)gascon ». *Revue de linguistique romane*, n° 66, pp. 473-495.

Field, Thomas (1985). « Speech act markers in modern Gascon », in King, Larry et Maley, Catherine. *Selected papers from the XIIIth Linguistic symposium on Romance languages : Chapel Hill, N.C. 24-26 March 1983*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, pp. 77-97.

Fossat, Jean-Louis (2006). « Les « petits mots » énonciatifs gascons : le cas de *bè* énonciatif », *Cahiers de Grammaire*, n° 30, Université de Toulouse 2-Le Mirail, Toulouse, pp. 160-161.

<http://w3.erss.univ-tlse2.fr/textes/publications/CDG/30/CG30-13-Fossat.pdf>

Guillorell, Hervé et Sibille, Jean (1992). *Langues, dialectes et écriture*. Université de Paris X – Nanterre, Nanterre.

Hetzron, Robert (1977) « La particule énonciative ‘*qué*’ en gascon ». *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata*, n° 6, pp. 161-221.

Joly, André (2016). « Interpréter et traduire le sens d’intention : du gascon béarnais au français, approche énonciative et ethno-historique ». *Modèles Linguistiques*, n° 72, p.63-103.

<https://journals.openedition.org/ml/2222>

Joseph, John (1992). « The Gascon enunciative as a syntactic solution », in Laeuffer, Christiane et Terrell, Morgan (eds.). *Theoretical analyses in Romance linguistics: Selected papers from the nineteenth linguistic symposium on Romance languages (LSRL XIX): The Ohio State University, 21-23 April 1989* ). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, pp. 481-495 .

Karenova, Kristyna (2005). « Théories linguistiques et phénomènes discursifs : Interface complexe en gascon », in Gurski, Claire (dir.). *Actes de l’Atelier bilingue en linguistique théorique 2005*. University of Western Ontario, London, Canada, pp. 2-11.

<https://ir.lib.uwo.ca/cgi/viewcontent.cgi?article=1005&context=bwtl>

Ledgeway, Adam (2020). « Variation in the Gallo-Romance left-periphery: V2, complementizers, and the Gascon enunciative system », in Wolfe, Sam et Maiden, Martin (eds.). *Variation and Change in Gallo-Romance Grammar*. Oxford : Oxford University Press, pp. 71-99.

Massoure, Jean-Louis (2005). *Lo gascon, lengatge estranh : origine, formation, variations dialectales, lexique, onomastique, regards sur la littérature*. Villeneuve-sur-Lot.

Marcus, Nicolas Elise (2010). *The Gascon Énonciatif System: Past, Present, and Future. A study of language contact, change, endangerment, and maintenance* [thèse]. University of California, Berkeley.

<https://escholarship.org/uc/item/12v9d1gx>

Morin, Annick (2008). « On the syntax of clause type particles : evidence from Gascon, Innu and Quebec French ». *Linguistica Atlantica* n° 28, Montréal, pp.

137-155.

<https://journals.lib.unb.ca/index.php/la/article/download/22536/26192/34087>

Morin, Annick (2005). « Syntaxe de la particule *que* en gascon ». *Linguistica Occitana*, n° 4, Montpellier, pp. 60-67.

<http://linguistica-oc.com/wp-content/uploads/2013/07/Linguistica-Occitana-4-Morin.pdf>

Muller, Claude (2008). « La négation : un opérateur transversal ». *De Lingua Latina*, n° 1, Université de Bordeaux, pp. 1-21.

<http://www.claude-muller-linguiste.fr/wp-content/uploads/2012/09/La-négation-un-opérateur-transversal.pdf>

Palay, Simin (1932). *Dictionnaire du Béarnais et du Gascon modernes*. Pau : Escole Gastou Febus.

Pilawa, Jürgen (1990). *Enunziative. Eine sprachliche Neuerung im Spiegel der gaskognischen Schriftkultur*. Tübingen : Gunter Narr.

Pusch, Claus (2007). « Is there evidence for evidentiality in Gascony Occitan? ». *Rivista di Linguistica* 19/1, pp. 91-108.

[http://latina.phil2.uni-freiburg.de/pusch/Download/publikationen/2007\\_Evidence\\_for\\_evidentiality.pdf](http://latina.phil2.uni-freiburg.de/pusch/Download/publikationen/2007_Evidence_for_evidentiality.pdf)

Pusch, Claus (2000a). « The attitudinal meaning of preverbal markers in Gascon: Insights from the analysis of literary and spoken language data », in G. Andersen et T. Fretheim (eds.). *Pragmatic markers and propositional attitude*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, pp. 189-206.

[http://www.claus-pusch.de/Download/publikationen/2000\\_Attitudinal\\_meaning.pdf](http://www.claus-pusch.de/Download/publikationen/2000_Attitudinal_meaning.pdf)

Pusch, Claus (2000b). "L'énonciatif gascon entre pragmatique et grammaire : analyse d'un corpus oral", in Englebert, Annick, Pierrard, Michel, Rosier, Laurence et Van Raemdonck, Dan (eds.). *Actes du XIIIe congrès international de linguistique et de philologie romanes : Bruxelles, 23-29 juillet 1998*. Tübingen : Niemeyer, , pp. 625-630.

[2000\\_Enonciatif\\_entre\\_pragmatique\\_et\\_grammaire.pdf \(claus-pusch.de\)](http://www.claus-pusch.de/2000_Enonciatif_entre_pragmatique_et_grammaire.pdf)

Pusch, Claus. (2002a). « Preverbal modal particles in Gascony Occitan ». *Belgian journal of linguistics*, n° 16, pp. 105-118.

[http://www.romanistik.uni-freiburg.de/pusch/Download/Belgian\\_Journal\\_Linguistics.pdf](http://www.romanistik.uni-freiburg.de/pusch/Download/Belgian_Journal_Linguistics.pdf)

Pusch, Claus (2002b). « Sur le *dequeismo* en gascon et la pragmatique de la

subordination », in Aulnague, Michel et Roche, Michel (eds.). *Hommage à Jacques Allières. Romania et Vasconia*, vol. 1. Biarritz : Atlantica, pp. 259-269.

[http://www.romanistik.uni-](http://www.romanistik.uni-freiburg.de/pusch/Download/publikationen/2002_Dequeismo_gascon.pdf)

[freiburg.de/pusch/Download/publikationen/2002\\_Dequeismo\\_gascon.pdf](http://www.romanistik.uni-freiburg.de/pusch/Download/publikationen/2002_Dequeismo_gascon.pdf)

Pusch, Claus (2003). « Verbes recteurs faibles en occitan », in Sánchez Miret, Fernando (éd.). *Actas del XXIII Congreso Internacional de Lingüística y Filología Románica*, vol. II/2. Tübingen : Niemeyer.

<https://studylibfr.com/doc/7432964/lkjlkjlk-lkj---claus-d.-pusch>

Rohlf, Gerhard (1970). *Le gascon: Études de philologie pyrénéenne*. Tübingen : Niemeyer.

Romieu, Maurice et Bianchi, André (2005). *Gramatica de l'occitan gascon contemporanèu*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux.

Ronjat, Jules (1913). *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*. Mâcon : Protat Frères.

Salles-Loustau, Jean et Birabent, Jean-Pierre (1989). *Mémento grammatical du gascon*. Pau : Escòla Gaston Fébus.

Sibille, Jean (2017). « Les marqueurs discursifs dans un parler occitan du Haut-Quercy ». *Pragmalingüística*, Université de Cadix, pp.131-151.

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01721748/document>

Subirà, Jordi Suïls et Ribes, Salomé (2015). « Modality markers in Gascon, between grammar and stylistic variation ». *eHumanista/IVITRA*, n° 8, Universitat de Lleida, p. 554-576.

[https://www.researchgate.net/publication/287209288\\_Modality\\_markers\\_in\\_Gascon\\_between\\_grammar\\_and\\_stylistic\\_variation](https://www.researchgate.net/publication/287209288_Modality_markers_in_Gascon_between_grammar_and_stylistic_variation)

Winckelmann, Otto (1989). *Untersuchungen zur Sprachvariation des Gaskognischen im Val d'Aran (Zentralpyrenäen)*. Tübingen : Niemeyer.

Wüest, Jakob (1985). « Les énonciatifs gascons et la théorie de l'énonciation », in Kristol, Andres et Wüest, Jakob (eds). *Drin de tot. Travaux de sociolinguistique et de dialectologie béarnaises*. Berne : Peter Lang, pp. 285-307.

#### **Autres sources secondaires :**

Adamczewski, Henri (1995). *Caroline, grammairienne en herbe. Ou comment les enfants inventent leur langue maternelle*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.



- Aikhenvald, Alexandra (2004). *Evidentiality*. Oxford : Oxford University Press.
- Austin, John. (1975). *How to do things with words*. Oxford : Oxford University Press.
- Bouscaren, Janine (1991). *Linguistique anglaise: initiation à une grammaire de l'énonciation*. Paris : Ophrys.
- Bouscaren, Janine, Chuquet, Jean et Danon-Boileau, Laurent (1996). *Introduction to a linguistic grammar of English. An uttered-centered approach*. Paris : Ophrys.
- Culioli, Antoine (1999). *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, Tome 3. Paris : Ophrys.
- Culioli, Antoine (1991). *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tome 1, Paris, Ophrys.
- Ducard, Dominique (2011). « Que ne se sont-ils compris ! », in Gournay, Sophie et Lionel, Dufaye (eds.). *Benveniste, Lacan, Culioli. Les théories de l'énonciation : Benveniste après un demi-siècle*. Marne-la-Vallée : Arts et Savoirs, pp. 67-82.
- Ducrot, Oswald et Todorov, Tzvetan (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- Favereau, Francis (1994). « Langue bretonne, nation française, République jacobine et perspective européenne ». *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, n° 3, pp. 75-84.  
[Langue bretonne, nation française, République jacobine et perspective européenne \(openedition.org\)](http://openedition.org)
- Gardy, Philippe et Lafont, Robert (1982). « La diglossie comme conflit : l'exemple occitan ». *Langages*, n° 61, pp. 75-91.  
[La diglossie comme conflit : l'exemple occitan - Persée \(persée.fr\)](http://persée.fr)
- Gustave, Guillaume (1919). *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Hachette.
- Hooper, Joan et Thompson, Sandra (1973). « On the applicability of root transformations ». *Linguistic Inquiry*, n° 4, pp. 465-497.
- Hualde, Ignacio et Ortiz de Urbina, Jon (2011). *A Grammar of Basque*. Berlin : De Gruyter.

- Lepschy, Laura (1999). *Linguistica Testuale Comparativa*, vol. II. Società di Linguistica Italiana, Museum Tusculanum Press.
- Longacre, Robert (1976). « 'Mystery' particles and affixes », in *Papers from the 12th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society*, Chicago Linguistic Society, pp. 468-475.
- Lunn, Patricia (1989). « The Spanish subjunctive and 'relevance' », in Kirschner, Carl et De Cesaris, Janet (eds.). *Studies in Romance linguistics*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 249–260.
- Mellet, Sylvie et Monte, Michèle (2009). « *Juste/à peine* et la construction de la frontière notionnelle ». *Cahiers de praxématique*, n° 53, pp. 33-56.  
<http://journals.openedition.org/praxematique/1085>
- Miličková, Ladislava (1983). « Propositions incises et incidentielles : Questions de terminologie ». *Études Romanes de Brno XIV*, Universitatis Brunensis.  
[https://digilib.phil.muni.cz/\\_flysystem/fedora/pdf/113557.pdf](https://digilib.phil.muni.cz/_flysystem/fedora/pdf/113557.pdf)
- Nikolaeva, Irina et Tolskaya, Maria (2001). *A Grammar of Udihe*. Berlin : De Gruyter.
- Palmer, Frank (2001). *Mood and modality*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Reboul, Anne et Moeschler, Jacques (2000). « Conditionnel et assertion conditionnelle », in Dendale, Patrick et Tasmowski, Liliane (eds.). *Le conditionnel (en français)*. Paris : Klincksieck, pp.185-203.  
[Conditionnel et assertion conditionnelle - HAL-SHS - Sciences de l'Homme et de la Société \(archives-ouvertes.fr\)](http://Conditionnel%20et%20assertion%20conditionnelle%20-%20HAL-SHS%20-%20Sciences%20de%20l'Homme%20et%20de%20la%20Soci%C3%A9t%C3%A9%20(archives-ouvertes.fr))
- Salvan, Geneviève (2005). « L'incise de discours rapporté dans le roman français du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle : contraintes syntaxiques et vocation textuelle », in Jaubert, Anna (dir.). *Cohésion et cohérence: Études de linguistique textuelle*. Lyon : EDS Éditions.  
<https://books.openedition.org/enseditions/144?lang=en>
- Sauzet, Patrick (1989). « La diglossie : conflit ou tabou ? ». *La Bretagne linguistique*, n° 5, pp. 1-40.  
[TXT\\_SAUZET.pdf \(univ-montp3.fr\)](http://TXT_SAUZET.pdf%20(univ-montp3.fr))

Winterstein, Grégoire (2010). *La dimension probabiliste des marqueurs de discours : Nouvelles perspectives sur l'argumentation dans la langue* [thèse], Université Paris Diderot-Paris 7.

Wright, S. (2006). « French as a lingua franca ». *Annual Review of Applied Linguistics*, n° 26. Cambridge : Cambridge University Press, pp. 35-60.

### **Enquêtes sociolinguistiques :**

Département des Pyrénées Atlantiques (2018). *Enquête sur la présence, les pratiques et la perception de la langue béarnaise / gasconne / occitane sur le territoire des Pyrénées-Atlantiques*

<https://www.le64.fr/sites/default/files/media/2020-09/ENQUETE%20SOCIOLINGUISTIQUE%20P-A%202018.pdf>

Institut d'Estadística de Catalunya (2009). *Enquesta d'usos lingüístics de la població 2008*

[Enquesta d'usos lingüístics de la població 2008. Presentació de resultats \(gencat.cat\)](http://gencat.cat/enquesta-d-usos-linguistics-de-la-poblacio-2008-presentacio-de-resultats)

Ofici Public de la Lengua Occitana (2020). *Langue occitane : état des lieux et perspectives*

<https://www.ofici-occitan.eu/wp-content/uploads/2020/08/Synthese-4-pages-sans-traits-de-coupe.pdf>